

U d'/of OTTAWA
39003002076296

KEEPSAKE

FRANÇAIS,

OU

SOUVENIR

DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

ORNÉ DE DIX-HUIT GRAVURES ANGLAISES.

1831.

Deuxième Année.

PARIS,

CHEZ GIRALDON-BOVINET ET COMP^IE,

ÉDITEURS ET MARCHANDS D'ESTAMPES COMMISSIONNAIRES,

GALERIE VIVIENNE, Nº 26.

LONDON, WHITTAKER TREACHER AND COMP.

AVE MARIA LANE.

IMPRIMERIE DE AMB. FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

KEEPSAKE FRANÇAIS.

1831.



Paris

[illegible]

Londres

[illegible]

Dédié



Des Français;

PAR

Ses très-humbles et très-obéissants serviteurs,

Giraldon-Bovinet et Comp.





A

SA MAJESTÉ

LA REINE MARIE-AMÉLIE.

Illo quæratur conjux Lavinia campo.
Æneid. lib. xii.

I.

Oh! la connaissez-vous cette belle contrée,
Que de ses bras jaloux la mer tient entourée;
Ce sol riche et fécond sur la flamme affermi;
Cette île, à trois grands caps attachant sa ceinture;
Ces forêts, où, voilé de neige et de verdure,
L'Etna vaincu s'est endormi?

La Sicile ! — C'est là, c'est là qu'elle était née,
Et qu'à limpides flots coulait sa destinée;
Plus pure que l'éclat et l'azur de son ciel,
C'est là que par la brise avait été portée
Cette fleur qui devait, sur nos bords transplantée,
De sa corolle d'or nous verser tant de miel.

C'est là que, repoussé de naufrage en naufrage,
Mais, du tillac encor, des flots bravant l'outrage,
Un illustre proscrit vint enfin s'abriter:
Les tonnerres s'étaient épuisés sur sa tête :
Las de le ballotter, le vent et la tempête
Ne savaient plus où le jeter.

Durant un long exil errant de monde en monde,
La nuit de sa misère avait été profonde;
Il avait dévoré bien des maux et des pleurs:
Mais sur quelque récif que la vague écumante
Eût poussé son navire, en tout lieu la tourmente
L'avait laissé toujours plus grand que ses malheurs.

Assez d'écueils pourtant, dans cette sombre arène,
Avaient du bâtiment entamé la carène;
Assez de ses débris des mers semaient le bord;
La quille ouvrait aux flots une trop large voie;
En hurlant ils venaient étreindre enfin leur proie :
Il était temps d'entrer au port.

II.

On avait aperçu des signaux vers la plage :
Une femme parut debout sur le rivage.
Dès qu'il la vit venir vers lui, le front voilé,
Cette terre pour lui devint hospitalière ;
Dès qu'elle eut abaissé son humide paupière,
Il bénit le destin de l'avoir exilé.

Le ciel recommençait dès-lors à lui sourire :
N'avait-il pas ces biens auxquels chacun aspire,
Et qui dans les revers nous trouvent triomphants ;
Au fond de ces jardins, autre Éden loin du monde,
Une autre Ève adorée, et qui, mère féconde,
        L'enrichissait aussi d'enfants ?

Mais la patrie absente ! Ah ! sa douce pensée,
Rien encor dans son cœur ne l'avait effacée !
Elle aussi rappelait son jeune défenseur. —
Le soldat de Jemmape eut d'autres jours prospères ;
Il devait ramener au palais de ses pères
Sa mère, ses enfants, son épouse et sa sœur.

C'est là que, loin du trône et dans la solitude,
Au sein des purs loisirs, des arts et de l'étude,
Le temps fuyait rapide et toujours embelli ;
Chaque été fécondant l'arbre de la famille,
Faisait éclore un fils ou fleurir une fille
        Sous les ombrages de Neuilly.

III.

Mais oublieux déja de ses récents naufrages,
Un monarque aveuglé vers de nouveaux orages
De son frêle pouvoir entraînait les soutiens;
Insensé qui voulait, despote sans génie,
Sur sa base de fer sceller la tyrannie
Avec le sang des citoyens!

Son esquif s'engloutit; — mais après la victoire,
Un seul pilote, un seul, doublant le promontoire,
Pouvait de ses écueils sauver la liberté;
Sur cette mer fougueuse où s'agitait la France,
Lui seul pouvait jeter, fort de notre espérance,
L'ancre d'une autre royauté.

A peine au gouvernail venait-il d'apparaître,
Comme si la tempête eût reconnu son maître,
Son sourd mugissement soudain fut apaisé;
De la profonde nuit on vit jaillir l'aurore;
Quand le jour reparut, du drapeau tricolore
Chaque mât était pavoisé.

IV.

L'horizon deroulé s'étendait magnifique;
Le ciel était serein, l'Océan pacifique;
Tandis que vers le port voguait le grand vaisseau,
Les canons expiant leurs crimes de la veille

Saluaient avec nous, et d'une ardeur pareille,
Notre nouveau monarque et notre vieux drapeau.

Mais quand ce roi du peuple, acceptant la couronne,
Jura de ne jamais franchir les droits du trône ;
Oh ! son épouse aussi fut reine en ce moment ;
Tendant vers nous les mains : « Français, » s'écriait-elle,
« Croyez à sa promesse ; il vous sera fidèle;
« Il n'a point trahi de serment. »

O parole de reine ! O parole de femme !
Voix qui d'un peuple entier pénétra soudain l'ame !
Écho de l'avenir qui retentit en nous !
Elle aussi venait donc appuyer l'édifice !
Il était accompli le double sacrifice !
L'épouse avait à bord accompagné l'époux !

V.

Ah ! l'on n'ignorait pas ses touchantes alarmes !
On savait sur quel sein avaient coulé ses larmes,
Quand ses yeux du passé sondaient les profondeurs ;
On savait que, quittant la paix de sa retraite,
Elle n'avait songé, sans regarder leur faîte,
Qu'au précipice des grandeurs.

Pourtant, noble princesse, en vous voyant vous-même
De votre auguste front parer le diadème,
Pourquoi, dans notre deuil, étions-nous si joyeux ?
C'est qu'enfin la colombe à nous s'était montrée ;

C'est que nous vous sentions avec nous rassurée :
C'est que tout notre espoir rayonnait dans vos yeux :

C'est que vos doux regards, ainsi qu'une rosée
Qui tombe au sein des nuits sur la terre embrasée,
Sur le malheur en vain sont descendus voilés :
On vous a devinée ; on sait quelles mains pures
Ont guéri tant de maux, fermé tant de blessures ;
On sait comme vous consolez.

Et naguères encor, lorsque dans nos hospices
Vous veniez des blessés compter les cicatrices,
Comme de leur souffrance ils étaient triomphants !
Ils avaient reconnu leur ange dans la reine ;
Toujours des affligés c'était la souveraine ;
Son seul cortége encor, c'étaient tous ses enfants.

A. Fontaney.

L'ASSAUT DU PINDE (1).

Minuit! Entendez-vous, dans le camp romantique,
Les basses résonner sous la corde élastique!
Son lugubre! On dirait les cris sourds du lion,
Les soupirs d'un géant sous le mont Pélion!
Aux éclats du tamtam l'infernal airain sonne,
Sur l'alto solennel le vif archet frissonne:
Reconnaissez Weber et sa magique voix,
C'est l'ouverture, en deuil, du franc chasseur des bois!
D'abord un air léger, une molle harmonie,
Suave comme un son des vagues d'Ionie,
Des élans de bonheur, des extases d'amour,
Des concerts dans les bois, au déclin d'un beau jour.
Puis le pâle frisson a saisi l'auditoire.
L'accord mélodieux se brise, la nuit noire
Tombe, et l'on croit ouïr sur les sommets alpins
Un nocturne ouragan qui gronde dans les pins,

(1) L'auteur a essayé dans cette plaisanterie de rappeler nos traditions méridionales des sabbats, conformes aux procès-verbaux de sorcellerie, extraits des Chroniques de Provence. Dans l'admirable création de M. Victor Hugo, chef-d'œuvre incomparable d'harmonie, on retrouve le sabbat du moyen âge, tel que nous l'ont légué les vieux fabliaux du Nord; le morceau suivant n'est que le faible pendant d'un tableau tout en relief, plein de poésie et d'originalité.

Note de l'auteur.

Et les glas de la mort, les froids baisers, les râles,
Les coups du fossoyeur, les danses sépulcrales,
Et d'échos en échos, la conque de Satan,
Qui mande les démons aux bois de Saint-Dunstan.

Aux infernaux accords de l'horrible merveille,
La garnison du Pinde en sursant se réveille.
Quel effroi la saisit? Déja contre les forts
L'arsenal des Sabbats a vomi ses trésors.
Au chant sourd des hibous, aux cris des chiens obscènes,
Se révèlent aux yeux d'épouvantables scènes :
Des fantômes géants apportent sur leurs dos
Les fascines de chair et les échelles d'os;
Le cercle bondissant des ombres se déroule;
Le vampire au teint vert, la dévorante goule,
Lancent aux assiégés sur les ailes des vents,
Des têtes de cadavre avec des yeux vivants;
Un tambour souterrain, couvert de peaux humaines,
Évoque les sorciers dans les sombres domaines.

Quel bataillon hideux! quel parfum de tombeaux!
Tous traînent gravement un suaire en lambeaux,
Et lisent à rebours dans des bibles étranges
L'ineffable verset qui contriste les anges (1);
Des filles autour d'eux voltigent par essaim,
Vil troupeau que Satan a marqué sous le sein;
Comparses de l'Enfer, leurs immondes quadrilles
Se mêlent, sans pudeur, aux danses des mandrilles

(1) In te, Domine, speravi non confundar in æternum. Ps.

Qui s'agitent, cherchant un hyménée impur
Aux éclats convulsifs de leurs gueules d'azur.
Voilà les nains railleurs, aux fantasques toilettes,
Qui défilent, montés sur des chevaux squelettes;
Les démons, revêtus de la chape de fer,
Chantant en faux bourdon l'*hosanna* de l'Enfer;
Les archanges frappés du céleste anathème,
Les ames des enfants morts avant le baptême,
Et les corps des noyés de bleus sillons couverts,
Que l'écume du flot défend contre les vers.
Tous ces hideux acteurs, quand le cor d'airain sonne,
Établissent, en rond, leur brûlante colonne;
L'autel fume; un évèque inventant son latin
Y baptise des boucs habillés de satin;
Chaque dévot se signe avec un pied de chèvre,
Et prononce le MOT qui dessèche la lèvre,
Et dans un seau de plomb, d'ossements couronné,
Boit, avec des cris sourds, le sang d'un nouveau-né.

Tout s'efface, et la nuit qu'un brouillard a voilée,
Arrondit dans le ciel sa coupole étoilée;
Pan qui veille aux brebis, Faunes au pied léger
Alternèrent ces chants qu'écoute le berger,
Lorsque perçant des bois l'harmonieuse enceinte,
De leurs divins accords ils charment l'Aracinthe.
On entendait aussi, par un calme touchant,
Des cygnes d'Eurotas le noble et dernier chant,
Les cascades tombant des sources d'Hippocrène,
Et les Graces dansant sous la lune sereine.

Parfois un vent léger, précurseur du matin,
Apportait mollement comme un écho lointain,
Des sonores marais la rustique harmonie
Mêlée aux aboiements des chiens de Laconie,
Aux plaintes du grillon, aux éclatantes voix
Des nymphes qu'un satyre embrasse dans les bois.

M. Méry.



FRAGMENTS DE MÉMOIRES INÉDITS

[illegible]

FRAGMENTS DE MÉMOIRES INÉDITS.

— Louis XVI était extrêmement *imprudent* à la chasse. J'ai entendu une fois siffler une de ses balles à mon oreille, à la mort du cerf. Un jour, il tua en se retournant, une perdrix entre la reine et moi, à un de ses tirs, où il me prenait souvent avec lui pour causer, car il n'y avait que ses deux frères qui tiraient. Cela me faisait venir l'eau à la bouche; mais c'était une faveur qu'il n'accordait qu'à très-peu de courtisans.

— J'ai vu l'impératrice Marie-Thérèse avoir une singulière manie en jouant au pharaon : le bonheur la poursuivait, et lorsqu'elle avait une montagne de ducats devant elle, elle les emportait, parce qu'elle se souvenait tout-à-coup d'une audience ou de quelques papiers à signer. L'impératrice s'en apercevait le lendemain, riait, en était fâchée, mais se défaisait bien vite en faveur des honnêtes gens de ce qu'elle avait gagné souvent à un fripon.

— On jouait aussi quelquefois au pharaon chez la reine Marie-Antoinette. Elle ne pouvait pas empêcher ses vieilles tantes d'y venir. Je ne les avais pas vues depuis vingt-trois ans que je leur avais été présenté : la reine leur fit croire que j'allais souvent chez elles, mais qu'étant fort timide, je n'osais jamais me mettre en avant. Elles me firent des excuses et me dirent : « Voilà ce que c'est que d'avoir de « mauvais yeux. »

Madame Adélaïde jouait et gagnait tous les jours. « C'est singulier, dit-elle, autrefois je perdais chaque jour

deux ou trois cents louis, et maintenant je les gagne très-souvent par la méthode que j'ai adoptée de faire une corne à deux ou trois cartes en commençant. » — « Je le « crois bien, lui dis-je, c'est que madame triche. » Elle avait oublié ce jeu-là, et tout à la fois charmée et désolée de ma découverte, elle fit tout ce qu'elle put pour reperdre ce qu'elle avait volé sans le savoir.

— Si l'on avait proposé au maréchal de Richelieu à vingt-cinq ans et au beau Letorière d'aller s'enfermer dans un bureau, ils auraient envoyé au diable les précepteurs du roi, et auraient dit : « Nous voulons nous battre pour lui, mais point lui apprendre à vivre, et surtout « point nous ennuyer. » Au lieu de se lever à six heures du matin pour écrire ou examiner des mémoires, Letorière se couchait à six heures du soir pour paraître à un bal à minuit frais comme le jour.... Les toupets à l'oiseau royal, les cent papillotes, les ailes de pigeon, le choix de la poudre à l'orange ou de la pommade au jasmin, l'indécision entre l'eau suave et l'eau de miel, occupaient le reste de la matinée des fats de mon temps ; les fats ne font pas de révolution.

— C'est la bonne compagnie royaliste de l'ancien régime qui provoqua la république sans s'en douter ; elle n'avait pas assez de caractère pour renouveler les temps de la Ligue, pas assez d'esprit pour ramener ceux de la Fronde : elle s'éloigna et éloigna de la cour, contre laquelle on ne fit que de mauvais couplets. Le duc d'Aig... laissa partager la Pologne, et y envoya bassement des intrigants révolutionnaires. D'autres, dans le même genre, partirent pour La Haye et Bruxelles par ordre du comte de Verg...

que Beaumarchais entraîna à soutenir la rebellion. Cette dépense ignoble et traîtreuse du bureau des affaires étrangères était plus considérable que celle des maîtresses de Louis XV, et que les largesses de la belle et malheureuse Marie-Antoinette, toujours calomniée, et à qui on n'a jamais pu reprocher que d'avoir une ame sans reproche et aussi blanche et belle que son visage... Toutes les cours avaient à se plaindre de la France; mais il eût fallu l'oublier pour l'intérêt général de l'Europe et la majesté des trônes. « Qu'on fasse, » disait la grande Catherine, « un « cordon de cinq ou six grandes puissances autour de la « France. » Mais il n'eût pas été nécessaire d'en venir à ces extrémités sans l'extrême bonté du roi et l'indulgence de la reine, qui permettait que les petites femmes, mécontentes d'avoir été moins belles qu'elle aux bals de l'hiver, allassent clabauder contre le désordre des finances.

— Il n'y a personne qui n'ait écrit et arrangé à sa façon les causes de la révolution française : les dévots, parce qu'on avait lu l'Encyclopédie; les chevaliers de St.-Louis, parce que le comte de Saint-Germain avait malicieusement réformé la maison du roi; le clergé, parce que le roi n'avait pas un confesseur distingué, au moyen duquel on eût pu le gouverner; les libertins, parce que le roi n'avait pas de maîtresse; les ministres, parce qu'il ne se livrait pas tout-à-fait à eux; les jeunes gens de la cour, parce qu'ils n'allaient pas en ambassade; les petites dames du palais, parce que leurs amants n'étaient pas encore maréchaux de France; les parlements, parce qu'on leur avait fait sentir qu'ils n'étaient point parlements d'Angleterre, où d'ailleurs il n'y en a qu'un; les gens de let-

tres, parce qu'ils n'étaient pas au ministère ; les joailliers, à cause de l'histoire du Collier ; les auteurs, parce que la cour n'aimait pas les vers ; les marchands, parce qu'il n'y avait pas assez de fêtes ; les paysans, parce qu'on n'abolissait pas les corvées et l'impôt du sel ; les soldats, parce qu'il fallait de la noblesse pour être officier ; et les jeunes pédants, enfin, parce que la reine n'aimait ni les mémoires, ni les projets, ni l'ennui ; et moi, qui ne suis pas de tous ces gens-là, mais observateur et homme, c'est pour avoir tout vu de bien près sous ces deux rapports, que j'écris ceci qui du moins n'a pas été dit :

« *Les Sots, les Scélérats, les Gens d'esprit, Erreur, Horreur, Stupeur :* voilà le titre, épigramme ou épigraphe, « comme on voudra l'appeler, de l'histoire des révolutions « de France, de Brabant, de Pologne, d'Amérique, etc. »

— Quand dans les causes de la révolution, on dit que la reine avait ôté toute étiquette de Versailles, cela est faux. N'avait-elle pas ses jeux, son grand couvert, sa messe, et ce qu'ou appelait *la Toilette*, où se faisaient les présentations ? Qui est-ce qui se familiarisait avec elle ? Elle en imposait même à ceux qu'elle voyait le plus souvent, si par hasard ils s'etaient oubliés.

— A Coblentz, au moment où l'on venait d'apprendre l'arrestation de Louis XVI, je proposais au comte d'Artois d'avoir des échelles ou des intelligences pour entrer dans une forteresse de France avec 1500 gentilshommes, qui etaient avec lui ou avec le prince de Condé à Worms. — « C'est inutile, me dit-il, nous allons avoir une coalition « pour nous. » — Je lui dis : « Elle vous trompera, et se « trompera et sera trompée. » — Il me dit : « On ne nous

« permet pas de nous rassembler et d'avoir des armes. » — Je lui réponds : « On se moque de l'électeur de Mayence « qui vous soutient, monseigneur; et on dit que vous man- « gez votre oncle de Trèves : beau commencement d'in- « térêt des puissances. » Puis en lui remettant un papier : « Voici, monseigneur, ajoutai-je, un écrit où je donne « ordre de vous recevoir dans mon très-petit pays d'Em- « pire où personne n'en peut donner de contraires. Allez- « y avec vos émigrés, et sautez le lendemain dans Marien- « bourg, qui n'en est qu'à une demi-lieue. Si l'on sait en « France que vous avez une place forte, on vous croira « et on vous fera maître du royaume. »

D'autres considérations prévalurent.

Le prince DE LIGNE.

HOMMAGE

A L'ÉLU DU PEUPLE.

Loin du trône et loin des orages
Qui grondent autour des palais,
De Neuilly les touffus ombrages
T'offraient le bonheur et la paix;
Tout à coup une voix te crie :
A moi, Philippe! Et, malgré toi,
Pour le salut de la patrie,
Te voilà Roi!

Oui, le premier pour le courage,
Tu vas subir la royauté;
Pour toi seul sera l'esclavage,
Pour ton pays la liberté.
Les sombres soucis qu'à toute heure
La puissance traîne après soi,
Assiégent déja ta demeure :
Te voilà Roi!

Mais non, ce pouvoir tutelaire
Bientôt sera cher à ton cœur;
Le ciel, pour ton noble salaire,
Te garde encore du bonheur :
Dans tes mains ce sceptre qui brille,
Naguère objet d'un juste effroi,
N'a fait qu'agrandir ta famille...
Te voilà Roi!

Des arts les pompeuses merveilles
Charmeront encor tes loisirs.
Les malheureux auront tes veilles :
Du trône ce sont les plaisirs.
A l'innocent toujours propice,
Gardien vigilant de la loi,
Pour faire régner la justice
Te voilà Roi!

La France a posé la couronne
Sur le front d'un homme de bien ;
Chez nous la vérité s'étonne
D'approcher un roi citoyen.
Pour la première fois peut-être,
D'un courtisan tenant l'emploi,
L'amitié va servir un maître...
Te voilà Roi!

Héros de Paris et d'Arcole,
Autour de lui serrez vos rangs!
D'un prince qui tient sa parole
Jemmapes reçut les serments.
Liberté, ce fut ton aurore
Que salua sa bonne foi,
Et c'est le drapeau tricolore
Qui l'a fait Roi!

A. Naudet.

LE GUERILLERO (1).

La course était finie. Cinq taureaux et dix-sept chevaux avaient été tués dans cette fête, la plus magnifique de toutes celles qu'on avait offertes au peuple de Madrid depuis l'invasion française. La foule sortait lentement de l'amphithéâtre. Lord Alton, étranger dans cette capitale, sans but dans ses promenades, se laissa entraîner par le groupe au milieu duquel il avait été placé dans le combat. Un *majo*, espèce de fanfaron important, qui, pendant la course, avait dirigé l'admiration de ses voisins, guidait la marche. « Allons à la place de la *Cevada*, dit-il tout-« à-coup, nous y verrons Romero pour la dernière fois. » Et tous d'applaudir. Ces mots *pour la dernière fois* frappèrent Alton; il les accompagna.

La place était déja couverte de monde. Il y reconnut presque toutes les figures qu'il avait remarquées sur les gradins du Cirque. Tous les regards se portaient vers le milieu de la place. Un échafaud y était dressé; sur cet échafaud s'élevaient six poteaux; chacun d'eux portait un collier de fer, attaché au-dessus d'une sellette de bois. Alton crut deviner quel genre de spectacle le peuple venait chercher. Il s'imagina qu'il allait assister à quelqu'une de ces expositions flétrissantes, semblables à celles qu'il avait vues dans ses voyages. Il se repentait déja d'être venu; mais bientôt l'aspect d'un religieux qui monta sur

(1) Épisode de la guerre de l'indépendance espagnole.

l'échafaud, un crucifix à la main, lui fit craindre une scène plus horrible encore.

Alors, au bruit d'une voiture qui s'avançait lentement parmi la foule, tous les regards se tournèrent d'un autre côté, et Alton vit sur le fatal tombereau six misérables attachés deux à deux qu'on menait au supplice.

Des soldats entouraient l'échafaud, les condamnés y montèrent d'un pas assuré. Chacun d'eux, après s'être incliné devant le prêtre, s'assit sur la sellette qui lui était destinée. Un écriteau annonçait qu'ils étaient punis comme rebelles au roi et traîtres à la patrie. Dans la foule qui regardait ce spectacle avec curiosité, quelques visages seulement portaient l'empreinte d'une sombre indignation; mais la crainte glaçait tous les cœurs et imposait silence à toutes les voix. Alton ne pouvait contempler ces malheureuses victimes sans pitié; un jeune homme surtout attirait son attention; il était assis tranquillement le visage tourné vers le peuple lâche et indifférent; ses regards paraissaient chercher quelqu'un dans la foule.

Quand le religieux, après avoir rempli successivement auprès des six victimes son ministère terrible et sacré, eut élevé ses mains sur leurs fronts inclinés, il descendit de l'échafaud; alors deux hommes y montèrent. Alton remarqua avec surprise qu'ils étaient Espagnols. L'un et l'autre étaient armés d'un bâton court et épais. D'énormes anneaux de fer embrassèrent aussitôt le cou des victimes et le poteau fatal. Le frémissement de la foule fit connaître à Alton que le moment était arrivé, il détourna la tête. Tout près de lui, un vieillard, enveloppé d'un large manteau noir, se tenait debout, fixant de tristes regards sur

le plus jeune condamné; quand l'exécuteur s'approcha du patient, le vieillard, étendant vers lui ses mains désarmées, s'écria d'une voix forte : « Sois béni, ô mon fils, toi qui « meurs pour la patrie. » Les accents généreux retentirent dans la foule qui regardait avec admiration cet homme si hardi ; mais les conquérants ignoraient sans doute le langage des vaincus; car celui-ci, quoique peu éloigné des soldats, put sortir de la place sans être arrêté. Alton marcha derrière lui.

Le pas du vieillard était tranquille. Arrivé hors des murs il se retourna pour jeter un dernier coup-d'œil sur la cité subjuguée, il s'aperçut que l'Anglais le suivait.

Alton remarqua alors la singularité de son costume. Ce Castillan était d'une taille élevée; un bonnet de drap noir, taillé comme un casque antique, couvrait sa tête; de longs cheveux blancs tombaient jusque sur ses épaules; son manteau entr'ouvert laissait apercevoir une espèce de cuirasse de peau rase; une large ceinture, également en cuir, supportait une giberne remplie de cartouches et un poignard sans fourreau; enfin, ses jambes nues étaient à peine garanties par des sandales de corde dont les liens montaient jusqu'à la moitié du mollet. Alton s'empressa de le rassurer sur les motifs qui l'avaient porté à suivre ses pas : il avait voulu voir, avant de quitter Madrid, un Espagnol dans le cœur duquel l'amour de la patrie vivait encore. Le vieillard le regarda d'abord d'un air farouche, mais il s'adoucit quand il sut que l'étranger était Anglais. Les Anglais venaient de débarquer pour soutenir l'indépendance de la Péninsule. Alton lui témoigna le désir de connaître ses malheurs. « Étranger, dit le vieux Castillan,

« ce que tu me demandes va renouveler de cuisants cha-« grins, mais je consens à te les raconter, car aussi bien je « pourrai exhaler ma haine librement contre nos vain-« queurs; mais comme je ne puis m'arrêter si près de la « ville, accompagne-moi jusqu'à ces arbres qui bordent « le canal, et je satisferai ta curiosité. »

Ils continuèrent de marcher; l'Espagnol commença ainsi :

« Lorsque Madrid fut envahi, j'étais alcade du village « de Galapagar, situé au pied du Mont-Guadarrama, à « quelque distance de la grande route. Un jeune officier « piémontais qui servait dans les troupes françaises vint « avec son détachement occuper le village. Je le logeai « chez moi; c'était avant le 2 mai (1), et nous ne savions « pas encore qu'il fallait regarder les Français comme des « ennemis. La franchise, la candeur de Farnini (c'était le « nom de cet officier), lui gagnèrent ma confiance. J'avais « servi autrefois pendant les guerres de 1794, et il était « resté dans mon cœur un certain sentiment qui me faisait « toujours voir un soldat avec plaisir.

« Veuf depuis long-temps, je ne vivais plus que pour « ma fille. Elvire, à peine âgée de dix-huit ans, était (je « puis le dire sans orgueil) la jeune fille la plus accomplie « de toute la Castille; en elle était toute ma joie et repo-« saient toutes mes espérances.

« Depuis long-temps je l'avais fiancée au fils d'un vieil « ami, ancien soldat comme moi, à ce Romero que tu « viens de voir expirer; car le brave jeune homme n'était « pas mon fils, mais il était digne de l'être.

(1) Jour de l'insurrection de Madrid, comprimée par Murat alors grand-duc de Berg.

« Romero étudiait à Alcala, et nous n'attendions plus « que son prochain retour pour célébrer le mariage. El- « vire avait toujours paru le regarder avec plaisir, quel- « quefois même avec amour... Mais qui peut lire dans le « cœur d'une fille? Il revint toujours plus épris de sa « fiancée. Les orages politiques qui menaçaient la patrie « me faisaient vivement desirer de donner un appui à mon « enfant, car j'étais déja sur l'âge. J'annonçai aux jeunes « gens qu'avant la fin du mois leurs vœux et les miens « seraient remplis. Elvire reçut cette nouvelle avec calme « et sans témoigner de déplaisir.

« Cependant, Farnini devait quitter Galapagar; j'aurais « bien désiré qu'il assistât aux noces de ma fille; mais, « quand je l'en priai, il me dit qu'il ne pouvait retarder « son départ, et moi je devais attendre l'arrivée du père « de Romero, absent depuis quelques jours.

« Le hasard voulut que le départ de Farnini eût lieu la « veille du jour fixé pour le mariage; nous reconduisîmes « notre hôte jusqu'à la grande route. Après les adieux, « nous revînmes au village. Elvire était rêveuse et écoutait « d'un air préoccupé les protestations d'amour du bouil- « lant Romero. J'attribuai cet embarras à l'approche d'un « jour si solennel pour une jeune fille. J'aurais cependant « dû me douter de quelque chose, à sa voix tremblante, « quand elle me souhaita le bonsoir accoutumé, surtout « au long baiser qu'elle déposa sur mon front....

« Permettez, étranger, que j'abrége mon récit. Ce jour « fut le dernier de mes jours heureux. Le lendemain El- « vire avait disparu. Elle abandonna un époux qui l'ado- « rait, et son vieux père près de la tombe, pour un sé- « ducteur étranger.

« Je tombai malade de chagrin, et je ne pus poursuivre « le ravisseur. Romero courut sur leurs traces. Il les re- « trouva dans Ségovie; il demanda justice. Un cachot dé- « barrassa les chefs de ses plaintes. Il n'en sortit que pour « apprendre le départ du ravisseur et de ma fille, sans « qu'il pût savoir où ils étaient allés. Seulement il apprit « qu'ils s'étaient mariés.

« Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis l'invasion. « L'Espagne était en feu. Les paysans se rassemblaient en « troupe pour aller combattre dans les bois et sur les « routes les soldats étrangers. L'amour de la patrie, le « désir de la vengeance, ces deux passions du Castillan, « conduisirent Romero parmi les braves. Malheur aux « Français qui tombaient entre ses mains! Jamais il ne fit « des prisonniers, mais jamais aussi il n'entoura la mort « de l'appareil des supplices. Son courage devint célèbre « et le parti qu'il commandait formidable à nos vainqueurs. « Quand la flamme eut dévoré nos maisons, moi, vieux « soldat, sans amis, sans parents, abandonné de l'unique « espoir de ma vieillesse, je maudis cette fille ingrate et « je rejoignis Romero.

« Le mois dernier, ce brave jeune homme, venu secrè- « tement à Madrid pour acheter des armes, a été pris en « trahison..... Il est mort aujourd'hui, mais bientôt il sera « vengé. »

Alton et le vieux Castillan étaient arrivés au bord du canal; un homme y attendait ce dernier avec un cheval. Il sauta dessus, et serrant la main au lord Alton, « Adieu, « jeune étranger, lui dit-il, adieu; dans peu vous enten- « drez parler du vieux Torreno; » puis il partit au galop

à travers les champs. . . . .

La guerre a des jours de malheur. Alton, qui commandait une compagnie anglaise à cette journée de Salamanque, où les Français faillirent de réparer le désastre des Arapiles, tombe en leur pouvoir; il fut dirigé avec d'autres officiers, ses compagnons d'infortune, vers les frontières de France. Une escorte considérable veillait sur les prisonniers et les défendait du secours des Espagnols, qui harcelaient le convoi dans sa marche. Au milieu des vastes plaines de sable qui séparent Ségovie de Valladolid, s'étendent de profondes forêts de pins. C'est là que l'escorte fut attaquée par une bande considérable de guérillas, commandée par un chef célèbre et redouté, qu'on nommait *El-Viejo* (1).

Des prodiges de valeur ne purent sauver les Français accablés par le nombre, et les prisonniers furent délivrés.

Alton avait admiré la bravoure d'un jeune officier qui trois fois avait rallié sa compagnie sous le feu de l'ennemi. A la fin il était tombé grièvement blessé, et sa chute avait entraîné la défaite des siens. Une jeune femme qui l'accompagnait, habillée en homme, était descendue de cheval et s'était empressée de le secourir au milieu même de la mêlée; mais une balle avait frappé cette femme courageuse sur le corps de son époux expirant.

Quand les officiers délivrés furent présentés au chef des insurgés, ce fut avec une vive surprise que lord Alton reconnut en lui le vieux Torreno, dont l'étonnement de-

(1) On sait que les partisans espagnols portaient tous des dénominations prises de leur état ou de leur physique : *el-Viejo,* le vieux ; *el-Pastor,* le berger, etc.

vint égal au sien à la vue du jeune Anglais. On amena ensuite les Français prisonniers. Un des chefs, blessé grièvement, était porté par des soldats. C'était le Piémontais. En voyant Farnini : « Malheureux ! où est ma fille ? » s'écria Torreno d'une voix formidable. Le blessé, tournant ses yeux éteints vers le vieillard en courroux : « Ta fille, dit-il « avec un long soupir, elle est étendue dans la plaine, je « vais la rejoindre ; » et il expira.

A. Hugo.

ÉLÉGIE.

Pourquoi rougir ? ce trouble est l'aveu d'une crainte :
Si j'allais espérer ! Non pas, non, pudeur sainte !
De son sexe innocent d'abord le protecteur,
Puis d'un trouble voilé l'interprète enchanteur,
Tu n'es plus qu'une grace, un fard ; et, Valérie,
Le charme insidieux de ta coquetterie.
Tu t'épargnes un mot, un seul geste empressé ?
Plus coupable est cent fois ce long regard baissé.
Je te connais : le monde a dicté ta sagesse ;
Satisfaite de voir aux pieds de ta jeunesse
Ces amants, dont l'hymen est lui-même orgueilleux,
Tu crois à la vertu qui n'a point fait d'heureux ;
Et cependant ton cœur, au bord du précipice,
Cherche une volupté dans chaque sacrifice ;

Tu te plais à sentir, à goûter chaque jour,
En trompant tous ses vœux, le charme de l'amour.
Peut-être qu'à céder rien ne te peut réduire;
Mais, fière de régner, heureuse de séduire,
Mon seul tourment suffit à ton fragile honneur:
Que t'es-tu refusé, si ce n'est mon bonheur?
Va, de l'amour de soi la prudence est peu rare:
Ton courage est facile, et ta vertu barbare...
Profane! indifférente! et comment ferais-tu
Des glaces de ton cœur hommage à la vertu?
Ta pudeur hypocrite adore mon supplice:
D'un combat renaissant et vainqueur et complice,
Infidèle! ton front s'arme en vain de rigueur:
Le crime, sans profit, s'est commis dans ton cœur.

H. de Latouche.

A UN POÈTE INCONNU.

Est-ce pour les tenir en vous-même célés,
Comme un or qu'à tous on refuse,
Que sont faits les trésors dont vous dota la muse ?...
Levez-vous, jeune homme, et parlez.

Le monde est incrédule à la gloire muette :
Comme un dieu dans le bloc caché,
Du fond de votre cœur, avec force arraché,
Faites donc jaillir le poète.

Oui, votre lyre, ami, quand nous chantons nos vers,
Parmi les pleurs ou les sourires ;
Oui, votre lyre manque au grand concert des lyres,
Comme une fleur aux buissons verts.

Dans l'orchestre incomplet on entend son absence :
La symphonie aux mille accords
A besoin que votre ame anime son grand corps :
Rendez-lui toute sa puissance.

Poète, rendez-nous cette sublime voix
Que l'écho des cieux nous envie,
Et que, sous les tilleuls qui cachent votre vie,
Nous entendîmes une fois !

Dites, que craignez-vous pour si long-temps vous taire ?
Les sots? — On rit, même des sots.
Si nous jetons souvent nos perles aux pourceaux,
Elles ne restent point à terre;

Quelqu'un passe toujours sur le bord du chemin,
Qui les ramasse et s'en empare;
J'en sais qu'un roi marchande, et plus d'une qui pare
Ou noirs cheveux ou blanche main!

Les méchants ? — Gardez-leur plutôt votre indulgence;
Hélas ! ils sont si malheureux !
Ils font tout contre nous : ne faisons rien contre eux :
Des succès pour toute vengeance!

La vertu dans le cœur et le génie au front,
Méritez deux fois qu'on vous loue;
Les envieux deux fois vous jettent de la boue...
Qu'y faire? — Ils donnent ce qu'ils ont.

L'impur crapaud croasse au chant de la colombe :
Un esclave insulta César,
Et des fanges de Rome éclaboussa son char...
Qu'importe à César dans sa tombe!

Donc, piége, assaut, péril vous attend au début.
Plus d'un reculerait sans doute;
Mais vous, mortel divin, marchez sans voir la route,
Chantant, les yeux fixés au but.

Alors que l'ouragan désole nos campagnes,
Que la grêle, fléau des épis jaunissants,
Tombe et bondit au bord des toits retentissants,
Et que la foudre au loin roule dans les montagnes;
Le passereau timide et le faible ramier
Cherchent l'abri du chaume ou l'arbre hospitalier,
Tandis qu'au bruit des eaux et des vents en furie,
        Sortant de son puissant sommeil,
L'aigle traverse, en roi, la céleste patrie
        Des orages et du soleil!

Émile Deschamps.

L'APPARITION AU BAL.

Marseille . . . .

Un soir j'étais au bal; les gracieuses filles
Parlaient mode nouvelle ou dansaient en quadrilles,
Et, dans un angle obscur du salon trop étroit,
Pendant que, seul de tous, j'écoutais d'un air froid
Les airs napolitains, les vives barcarolles,
Les walses emportant d'amoureuses paroles,
Elle parut, laissant le schall au corridor,
Avec ses blonds cheveux noués au peigne d'or,
Son cou blanc et si pur, son visage de fée,
Et sa robe de bal sous le sein agraffée,
Riante et gracieuse; ainsi, d'un pas léger
Les femmes de Paris marchent sous l'oranger,
Quand jetant ses couleurs aux pelouses fleuries,
Le tiède mois de mai pare les Tuileries.
Bientôt on l'entoura; les agiles danseurs
Lui prodiguaient en rond d'enivrantes douceurs;
Tous voulaient l'entraîner à la salle bruyante
Où bondit sous l'archet la walse tournoyante,
Et la vierge riait; c'était le premier soir
Qu'aux banquettes d'un bal elle venait s'asseoir.

Moi, danseur invalide et prophète morose,
Je me disais le sort de cette jeune rose.
Pour l'engager au bal, par des mots obligeants,

Précipitez-vous tous, folâtres jeunes gens!
Un jour, quelque époux grave, ennemi du mystère,
Tout radieux d'orgueil au sortir du notaire,
Après festin de noce et galants madrigaux,
Couvrira ce front pur de baisers conjugaux!
Le lendemain, honteux des nocturnes délices,
Il parlera de banque et des bruits de coulisses,
Et maudira son joug, en suppliant le ciel
De trancher la moitié de sa lune de miel.
Quelle erreur! il fallait à la vierge inquiète
Un compagnon d'élite, une ame de poète,
Un homme qui comprît tout ce qu'un jeune cœur
Peut recéler d'amour sous un rire moqueur!
Qui lui dirait : Oh! viens loin d'un monde peu sage:
Le feu de ces cristaux ternit ton frais visage;
Quitte le bal poudreux, et ce brillant essaim
Dont le souffle a flétri le bouquet de ton sein;
Viens aux pins odorants de la verte colline,
En robe sans festons, de blanche mousseline;
Ni toque de velours, ni peigne, ni turban,
Ni satin hérissé d'un fantasque ruban;
Mais une fraîche rose, en cheminant cueillie,
Et fixée au chapeau de paille d'Italie,
Un cothurne inventé pour ton pied enfantin,
Dans tes doigts, ton mouchoir tout parfumé de thym;
Et puis tous deux assis, quel bonheur de lui dire
De ces mots qu'on invente, et qu'on ne peut écrire,
Ces mots mystérieux qui font trembler la voix,
Prononcés, dans les pins, pour la première fois!
Et dans ce corps divin plonger toute son ame,

Respirer mollement son doux parfum de femme,
Effleurer de la main ses longs cheveux dorés,
Environner d'amour ses genoux adorés!
Alors, dans cet accès de délirante extase
Si je voyais frémir le blanc fichu de gaze,
Si, répondant aux miens, des pleurs silencieux
Passaient dans son regard comme un nuage aux cieux,
Si, les genoux ployés aux pieds de mon idole,
J'entendais vaguement quelque douce parole,
Ce serait le bonheur! Le bonheur... ici-bas,
Notre ame le devine et ne le trouve pas!

Méry.

LES FLEURS.

O jeune fleur, fille ou rose,
Reste, reste long-temps close,
Ta vie est de peu d'instants;
O jeune fleur, rose ou fille,
Sous l'abri de la charmille,
A l'ombre de la famille,
Fais bien durer ton printemps.

Svelte, fragile, éphémère,
La nuit, la brise, une mère,
Savent seules te baiser.
De ton âge doux prestige,
Le jeune homme qui voltige,
Le papillon, sur ta tige
N'oseraient pas se poser.

Vienne au matin un nuage,
Rose ou fille, un peu d'orage
Courbe et mouille les deux fleurs;
Que l'œil maternel scintille,
Qu'un rayon de soleil brille,
Jeune rose, jeune fille,
Soudain sont taris vos pleurs.

Plus tard, quand tout le ciel gronde,
Le ruisseau grossit son onde;

Il faut que sous le torrent
La fleur ouverte s'emplisse;
Dans le cœur, dans le calice,
Pluie ou pleurs, l'eau qui se glisse
N'en sort qu'en les déchirant.

Oh! — La fraîche matinée,
Ce printemps de la journée,
Pour son midi, devrait-on
Jamais perdre son aurore,
Pour la fleur qui vient d'éclore,
Changer la fleur vierge encore,
La jeune fille en bouton?

Mais, bien qu'éclos on le cueille,
Bien que son parfum s'effeuille,
Le bouton veut embaumer;
Ainsi que de la corolle,
Bien que de son auréole
Le plus pur rayon s'envole,
La vierge aussi veut aimer.

Pauvres fleurs vite épuisées,
Dont nous buvons les rosées,
Dont nous tarissons le miel!
Pauvres vierges profanées,
Qui s'étaient à nous données,
Et qui, sur nos cœurs fanées,
Ne refleuriront qu'au ciel!

A. Fontaney.

LE NOUVEL AN.

Au murmure bruyant des heures,
Dans le cercle éternel de ses douze demeures,
Le soleil a fini son tour,
Et, soumise à sa destinée,
La dernière lueur de la dernière année
Vient de s'éclipser sans retour.

C'est un pas de plus vers la tombe!
C'est, comme nos désirs, encor un an qui tombe
Dans les abîmes du passé!
C'est un son perdu dans l'espace!
C'est un vent du désert qui murmure et qui passe,
Un astre du ciel effacé!

C'est une ombre qui s'évapore;
Un jour entre les jours que le néant dévore!
Un songe à nos songes mêlé,
C'est une illusion déçue,
Un prestige de moins qu'offrait à notre vue
Cet avenir toujours voilé!

Ainsi, sans que l'homme s'étonne,
Au souffle de la mort il voit à chaque automne

Tomber les feuilles des forêts;
Ainsi nous voyons chaque année
Tomber, fleur éphémère, une rose fanée
De nos fronts pâlis de regrets!

Par sa puissance souveraine
Ainsi le temps jaloux sur ses pas nous entraîne
Vers le seuil de l'éternité;
A chaque instant l'heure qui sonne
Est un signal de mort qui lentement résonne
Sur la fragile humanité!

O temps! qui parmi les orages
Engloutis les mortels dans l'océan des âges,
Puissant dispensateur des jours!
Ces atomes dont tu te joues,
Ces êtres orgueilleux qu'à l'oubli tu dévoues,
Sont-ils donc éteints pour toujours?

N'as-tu point de nouveaux rivages
Où les débris flottants de tes nombreux ravages
Sont jetés par ton bras d'airain?
N'est-il point de terre lointaine
Où puisse nous guider notre voile incertaine
Sous un ciel à jamais serein?

O temps! tu flétris nos jeunesses!
Mais des cœurs affligés tu bannis les tristesses
Avec le sommeil du tombeau;
Tu fais rentrer dans la poussière

L'opulence orgueilleuse et la bassesse altière;
Tu mets les rois à leur niveau.

Ton bras que la tombe renomme
Détruit tout, excepté l'espoir du cœur de l'homme,
Le rêve éternel de ses jours;
Et quand, battu par les orages,
Son frêle esquif se perd au milieu des naufrages,
L'espoir le domine toujours.

Combien de fois, dans ma pensée,
Espoir consolateur, ton image tracée
Dans cet an qui vient de finir,
Vint offrir à mon ame ardente
D'un nectar idéal la coupe délirante
Et des délices à venir!

Et combien de fois dans mes songes
Ne m'a-t-il pas séduit par les brillants mensonges
Que m'offrait son illusion!...
Idole de l'ame ravie,
Pourtant, durant ces jours, il a charmé ma vie
Par la plus belle vision.

Que jamais elle ne s'efface!
Que, pareille au flot pur qui brille à sa surface,
Des feux du soleil matinal
Elle réfléchisse la flamme
Qu'avec tous ses transports a fait naître en mon ame
L'aspect de son front virginal!

Que jamais de sa main flétrie
Le chagrin dévorant sur sa tète chérie
N'imprime sa triste pâleur!
Que ses jours soient pleins de délices!
Et comme on voit des fleurs s'ouvrir les frais calices,
Qu'ils ne s'éveillent qu'au bonheur!

Embellis de sa douce image
Que des songes d'amour lui portent mon hommage,
Et l'enchantent jusqu'au réveil!
Que cette vision si pure,
De mon dernier séjour félicité future,
Me suive à mon dernier sommeil!

O vision enchanteresse!
Être charmant et doux qui charmais ma jeunesse,
Orneras-tu mon avenir?
Ou, t'enfuyant avec l'année,
Abandonneras-tu mon ame infortunée
Aux regrets de ton souvenir?

S'il en était ainsi, ma vie,
Par des chagrins amers sans cesse poursuivie,
N'aurait plus que des jours de deuil;
Et, le front penché sur la tombe,
Je dirais, en voyant chaque feuille qui tombe:
« Le bonheur n'est donc qu'au cercueil! »

H. Pauthier



Dessiné par Turner — Gravé par Willmore



LE CHATEAU DE MONTESQUIEU,

A LA BRÈDE.

Là, Montesquieu vécut avec lui-même, après en être sorti si long-temps... Là, il retrouvait avec joie sa philosophie, ses livres et ses repos. D'ALEMBERT.

Il est peu de personnes à Bordeaux, douées de quelque instruction, qui n'aient visité le château de la Brède, berceau du grand Montesquieu. Beaucoup d'étrangers, beaucoup d'Anglais surtout, y viennent chaque année apporter le tribut d'une respectueuse curiosité. Quelques dames auxquelles j'avais lu, cet automne, le *Temple de Gnide*, résolurent de faire aussi ce pélerinage et me prièrent de les accompagner. J'acceptai avec d'autant plus d'empressement, qu'il me semblait impossible de le visiter en meilleure compagnie. Le plus beau jour éclaira notre expédition. Le village de la Brède, où nous arrivâmes vers quatre heures et demie de l'après-midi, ne nous présenta guère de remarquable que son église : nous la visitâmes frappés de son architecture, qui remonte au moins au treizième siècle; puis, ayant laissé notre voiture tout auprès, nous nous engageâmes, le plus gaîment du monde, dans un chemin bordé de bois et de prairies, dont l'aspect nous parut tout-à-fait pittoresque.

En cheminant le long de cette route ombragée, je me

disais tout bas, qu'il faudrait être bien abandonné du ciel et de la muse, pour ne pas trouver là quelques vers agréables, lorsque tout-à-coup, au milieu d'un vallon que nous n'attendions pas, s'offrit comme par enchantement ce château de la Brède, dont l'horizon est de toutes parts couronné de grands arbres. Monument d'un siècle un peu sauvage, puisque sa fondation remonte au règne de Charles VI, il se détache sur la sombre verdure des pins, comme un grand rocher sur une mer noire et tranquille. L'édifice est flanqué, dans la partie de l'ouest, d'une espèce de haute tour ou beffroi, qui paraît avoir fait partie d'un autre château beaucoup plus ancien, lequel appartenait sans doute aux premiers temps de la féodalité.

Mais, indépendamment du grand souvenir dont est rempli celui-ci, le caractère de son architecture, moitié guerrière, moitié romantique, le site entièrement voilé de feuillages, au centre duquel il se trouve placé, tout dans ce lieu nous parut propre à éveiller l'imagination. Isolés au milieu de ces bois, éloignés de tout autre objet de comparaison, nous étions tentés de nous croire encore à cette époque où *les preux cherchant aventure*, *et portant de belles dames en croupe*, *venaient le soir à travers les forêts demander l'hospitalité au seigneur du manoir gothique.*

De larges fossés d'eau vive, et qu'on n'aperçoit pas d'abord par un effet de la disposition du terrain, baignent les murs de ce château et l'entourent comme une ceinture de cristal. La masse entière de l'édifice semble s'élever du fond des eaux, et, grace à leur extrême limpidité, sa forme irrégulière s'y reproduit en entier avec la plus

étonnante exactitude de détails. Ce petit lac si pur, ces grands fossés revêtus de pierres de taille, ajoutent encore au caractère imposant de cette demeure : nous regrettâmes seulement de n'y pas voir de beaux cygnes nageant en silence le long de ces vieilles murailles et livrant aux zéphyrs leur plumage d'argent.

En avançant vers l'entrée du premier pont, il nous fut impossible de ne pas nous livrer à certains rapprochements qui, dans ces lieux, viennent se présenter d'eux-mêmes. Autrefois, disions-nous, de ce même château sortaient, la lance au poing et tout bardés de fer, d'intrépides chevaliers. Ils partaient pour aller combattre des *géants discourtois* ou pour redresser de grandes injustices. Mais, dans ces derniers temps, où l'épée du guerrier cédait aux armes de l'esprit, et où la force du corps était devenue peu de chose devant l'empire du génie et de la persuasion, Montesquieu lui-même ne quittait la Brède qu'armé de quelque nouvel ouvrage qui devait ajouter aux lumières de son siècle. Jaloux, comme les anciens seigneurs de cette demeure, *de mettre à fin de nobles aventures*, lui aussi s'en allait en guerre contre les institutions et les coutumes absurdes, autres géants plus redoutables que les premiers.

Voilà comme, à notre insu, tandis que nous raisonnions de la différence des temps et des mœurs, nos idées semblaient, pour ainsi dire, se teindre encore de la couleur des lieux. Après avoir fait le tour des fossés et considéré le monument sous ses divers aspects; après nous être représenté les créneaux de la grande tour tels qu'ils devaient être à l'époque des guerres féodales, hérissés de

longues lances, de banderoles flottantes et chargés d'hommes d'armes, nous traversâmes lentement les trois ponts-levis et pénétrâmes dans l'intérieur. Ce fut alors qu'il nous fut aisé de voir que le bon temps n'était plus. Point de nain, armé d'un cor d'ivoire, pour annoncer notre arrivée; point de noble dame qui vînt nous offrir, dans des coupes d'argent, les fruits d'honneur et l'hypocras. Arrêtés sur la terrasse solitaire qui se présente à la suite du dernier pont, nous remarquâmes la principale façade de l'édifice, qu'on a eu le bon esprit de faire reconstruire dans un style entièrement conforme à l'ancien, et nous franchîmes ce même seuil, où, sans doute, jadis, la bonne dame de *Lalande*, l'une des anciennes maîtresses du lieu, avait coutume de monter sur sa blanche haquenée, soutenue de quelque *varlet* qui portait l'épervier. C'était aussi de là, qu'avec les mains et les yeux de la Providence, cette châtelaine des temps passés distribuait des vivres et des aumônes *aux pauvres souffreteux qui n'avoient que manger ne que vêtir;* car la pitié pour le malheur entra toujours comme apanage dans les biens de cette noble maison; et certes, des leçons généreuses dont se composait la plus belle partie de cet héritage, ce ne fut pas celle que Montesquieu observa le moins fidèlement.

La vieille domestique par qui nous fûmes accueillis nous conduisit d'abord dans l'appartement qu'il habitait. C'est là surtout qu'on se laisse aller à tout oublier pour lui seul. Le fauteuil du grand homme, son lit, sa table, la trace de son pied contre le chambranle de la cheminée, tout le rend présent à la pensée, j'ai presque

dit au regard. On songe involontairement que sur l'une des banquettes de cette profonde croisée, plongé dans une studieuse méditation et l'œil attaché sur ces belles prairies, qu'alors, sans doute, il n'apercevait pas, Montesquieu écrivit plus d'une page éloquente, ou rencontra quelques-unes de ces hautes pensées qui assurent à l'*Esprit des Lois* l'admiration des siècles. A cette idée, une sorte de respect religieux s'empare de l'ame, et l'on se croit dans un sanctuaire que l'on craint de profaner.

Mais, en détournant notre curiosité, d'autres objets atténuèrent par degrés cette première impression. Tel fut d'abord un escalier souterrain, dont l'étroite porte se trouve pratiquée dans la boiserie de cette même chambre, et qui descend vers une petite cellule placée sous les eaux du fossé. Nous voulûmes tous y pénétrer, bien que l'accès en soit assez difficile. Après en avoir examiné, à la lueur d'une lanterne, la voûte humide et faite en ogive, nous remontâmes incertains de l'usage ou de la destination que pouvait avoir un semblable réduit.

La salle des repas vint ensuite fixer notre attention. Luxe d'une époque moins reculée, son ameublement, ses tables de marbre, ses murs revêtus d'une boiserie sombre, devinrent tour à tour l'objet de nos remarques. Puis, nous fûmes conduits, par un escalier tournant, dans une immense salle, au premier, qui peut avoir cinquante pieds de long sur trente-deux de large, et dont la voûte, en lambris demi-circulaires, fait regretter, par sa nudité, les armures et les panonceaux qui, sans doute, la décoraient jadis. Au défaut des casques, des brassards et boucliers dont elle fut ornée, nous y trouvâmes du moins l'intéres-

sante galerie de la famille Secondat : *Stat tamen aula parentum*, là s'offre cependant tout le cortége des aïeux.

Placée dans le fond, une grande cheminée antique s'élargit en forme d'entonnoir. C'était là que, les jours de fête, en hiver, tandis que l'ouragan agitait les chênes et les pins de la forêt, souvent les pages, les écuyers, les *damoisels* des châteaux du voisinage, assis autour d'un vaste brasier, se racontaient des aventures de guerre et d'amour. De grands festins, des cercles nombreux, qu'on nommait *cour plénière*, y réunissaient aussi toute la noblesse des environs; et dans ce temps de simplesse, où, comme le disent nos vieilles chroniques, *ne point aimer n'était qu'un long mourir*, chaque chevalier choisissait une dame pour boire à la même coupe et manger dans le même plat.

> Ainsi, des lois, des mœurs, des combats du vieil âge,
> Ma pensée en ces lieux se retraçait l'image :
> Je les voyais encore, et rêvais tour à tour
> De joutes, de tournois, de férie et d'amour (1).

Mais à ces souvenirs que nous rendait si naturellement l'aspect de cette salle, succédèrent bientôt d'autres idées, quand on nous apprit que Montesquieu en avait fait sa bibliothèque. Cette bibliothèque ne devait pas être fort considérable; car, en tout genre, cet homme, *si ménager du temps et des paroles*, ne lisait guère d'ouvrages que ceux qu'il croyait les meilleurs. De grandes armoires de sapin, qu'on y voit encore, lui servaient, nous dit-on, à renfermer ses volumes; et la simplicité rustique de ces

(1) Delille, poëme de l'*Imagination*.

armoires suffirait seule pour faire juger de quel œil il considérait ses livres. C'était entre ses mains comme des *outils* qu'il ne ménageait pas, et pour lesquels il était loin sans doute d'avoir des attentions superstitieuses. Je parierais, en effet, que, toujours distrait et préoccupé comme on nous le représente, l'auteur de l'*Esprit des Lois* ne s'occupait guère de la reliure et du doré sur tranche, dont il n'avait que faire.

En revanche, les jugements qu'il a portés de certains auteurs nous apprennent assez quelle sorte de culte il leur rendait. Montaigne, son compatriote, avait surtout une grande part à son estime. « Dans la plupart des au-« teurs, disait-il, je vois l'homme qui écrit; dans celui-ci « je vois l'homme qui pense. » Il regardait Platon, Malebranche, Shaftesbury, comme trois grands poètes, et il n'hésitait pas à donner le même titre à Montaigne.

A l'extrémité de la grande salle où Montesquieu avait rassemblé ses livres, se trouve la chapelle du château, et sur l'un des côtés, une longue suite d'appartements et de corridors qui conduisent à la grande tour dont j'ai déja parlé. Nous montâmes au sommet, d'où l'on découvre une assez vaste étendue de pays. Nous fîmes résonner la cloche du beffroi, et nous nous amusâmes à lire cette foule de noms, les uns obscurs, les autres remarquables, qu'on a de toutes parts gravés sur les murs. Des artistes, des orateurs distingués, des femmes charmantes, s'y sont disputé l'honneur de couvrir de dates et de souvenirs la terrasse circulaire de cette espèce de donjon; chacun veut laisser une trace de son voyage au château de Montesquieu, même des gens qui n'ont pas lu peut-

être une seule ligne de ses ouvrages. C'est ainsi que plus d'un pèlerin se rend à la Mecque, sans avoir jamais compris une page du *Koran*.

Tel est le séjour que ce grand et excellent homme ne quittait jamais qu'avec de profonds regrets, ainsi qu'on peut le voir dans une foule de lettres qu'il écrivait à son ami l'abbé de Guasco. Ces lettres, où son caractère et son ame se peignaient bien mieux que dans tous les éloges qui en ont été faits, ces lettres sont remplies des expressions de son amour pour la Brède. Il y avait possédé cet ami pendant trois ans, et s'y était beaucoup occupé, dans sa compagnie, de littérature et d'agriculture. Ayant gagné contre la ville de Bordeaux un procès qui lui porta onze cents arpents de landes incultes, non-seulement il y fit des métairies et des plantations de bois, mais encore il donna cent arpents de ces mêmes terres à l'abbé de Guasco, pour le mettre à même d'exécuter librement ses projets particuliers de culture. Tous deux avaient donc précisément ce qu'il faut pour nourrir une correspondance intime, je veux dire des goûts et des souvenirs qui leur étaient communs.

« Mon cher ami, lui écrivait-il, si vous voyiez l'état où « est à présent la Brède, je crois que vous en seriez con- « tent. Vos conseils ont été suivis, et les changements que « j'ai faits ont tout développé. C'est un papillon qui s'est « dépouillé de ses nymphes. » Il ajoute ailleurs : « La Brède « est le plus beau lieu champêtre que je connaisse. Enfin, « je jouis de mes prés, pour lesquels vous m'avez tant « tourmenté; vos prophéties se sont vérifiées, et le succès « va beaucoup au-delà de mon attente. »

Ces beaux prés qu'il avait tant à cœur étaient en grande partie l'ouvrage de l'abbé de Guasco : aussi l'engageait-il sans cesse à venir le revoir : « Ce sont des en-« fants, lui écrivait-il, dont vous devez continuer l'éduca-« tion. »

On ne saurait imaginer tout ce qu'a d'intéressant cette correspondance trop peu connue, où Montesquieu dépouillant, pour ainsi dire, tous les rayons de son génie, se montre excellent ami, sage agriculteur et bon économe. Lui-même nous explique quelque part le véritable motif des soins qu'il prenait; et cet aveu m'a paru si remarquable, il peint si bien le désintéressement et la vanité ingénue du philosophe, qu'on me saura gré de le transcrire ici. « Je n'ai pas laissé, dit-il, d'augmenter mon « bien. J'ai fait de grandes améliorations à mes terres; « mais je sentais que c'était plutôt pour une certaine idée « d'habileté que cela me donnait, que pour l'idée de de-« venir plus riche. »

Il faut bien croire aussi que Montesquieu n'était point insensible à ce charme secret que nous trouvons dans une propriété transmise de père en fils, et qui nous offre à tout pas l'œuvre de nos propres mains. A ce sentiment si naturel se mêlait d'ailleurs un orgueil bien légitime, que foudroie de nos jours l'indignation de quelques esprits faux. En lisant les lignes suivantes, que diront ces grands publicistes, qui se vantent d'avoir passé l'éponge sur tous les préjugés, et qui, dans leur haute sagesse, ne veulent pas voir encore combien certaines supériorites sont nécessaires au maintien de l'ordre social? « Quoique mon nom ne soit ni bon ni mauvais, n'ayant

« guère que deux cent cinquante ans de noblesse prouvée, « cependant j'y suis attaché, et je serais homme à faire « des substitutions. »

Ainsi que le beau nom de Montesquieu, le domaine de la Brède méritait bien sans doute cette affectueuse sollicitude. Heureux de l'habiter, chaque jour l'illustre auteur de l'*Esprit des Lois* se plaisait à l'embellir. Cette vaste maison rustique, élevée en trois corps réunis, et séparée du château par une belle pelouse, c'était lui qui, à son retour d'Angleterre, l'avait fait bâtir. Ces longues promenades, immense labyrinthe de verdure, se coupant en tout sens et formant de majestueux berceaux, lui seul en avait dessiné le plan : beaucoup de choses, en un mot, étaient là son ouvrage. Aussi ne revoyait-il les détours de la Brède qu'avec une indicible volupté. Persuadé que le bon esprit vaut mieux que le bel esprit, c'est là que Montesquieu reposait sa tête des dissipations de la capitale et des tracasseries des gens de lettres. Comment avez-vous pu tant écrire ? demandait quelqu'un à Voltaire : *C'est en ne pas vivant à Paris.* Cette réponse si juste, Montesquieu l'eût faite également. Dans ces lieux qui l'avaient vu naître, cet homme, si vif et si facilement détourné, donna naissance à des ouvrages qu'il n'eût jamais pu composer au sein du grand monde.

Un vieux serviteur qui se vante d'avoir vécu à la Brède en même temps que Montesquieu, nous en parla longuement. Il nous le peignit se promenant dans le village, un bâton sur l'épaule, questionnant celui-ci, riant avec celui-là; et les jours de fête, arrangeant les différents de ses vassaux, assis sur un banc ou sous un chêne, comme le

saint roi Louis. Cette simplicité de mœurs, presque toujours inséparable du génie, ne nous étonna point dans l'auteur de *l'Esprit des Lois;* mais nous fûmes bien aises d'apprendre qu'il semait les bonnes actions à la Brède aussi naturellement que les bons mots à Paris.

Ce fut entre nous le sujet d'un assez long entretien, tandis que nous étions arrêtés sous une des belles allées de charmes qui se trouvent en face du château, et dans laquelle lui-même était venu sans doute, plus d'une fois, égarer sa docte rêverie. Bientôt cependant l'heure nous rappela vers la modeste voiture qui nous avait amenés. Guidés par le courant d'un joli ruisseau qui traverse le bois, nous nous éloignâmes, en saluant d'un dernier adieu le gothique édifice, dout la girouette, dorée par le soleil couchant, brillait déja dans le ciel comme une etoile.

M. Edmond Géraud.

A LAMARTINE.

Des monts de Phanuel l'ombre était descendue
Et le calme du soir régnait dans l'étendue,
Quand un ange apparut à l'époux de Rachel;
Il le voit, il s'élance et l'entraîne en sa chute;
Et quand le jour finit la lutte,
L'ange bénit Jacob et le nomme Israël.

Tel est l'esprit divin que combat Lamartine;
Mais, soit qu'il suive Harold aux champs de Salamine,
Soit qu'au tombeau d'Elvire il penche un front rêveur,
Ou qu'il montre Socrate à son heure suprême
De sa coupe adorant l'emblème (1),
Plus nerveux qu'Israël, Lamartine est vainqueur!

Salut à mon poète! En vain du sort d'Icare
Horace a menacé l'émule de Pindare,
Lamartine a suivi Pindare vers les cieux;
Il alla dérober la foudre dans sa serre,
Et quand il revint sur la terre,
Du sillon de sa gloire il éblouit nos yeux.

Dans le choc des partis, vers la liberté sainte,
Tu n'osas, dieu des vers, avancer qu'avec crainte;

(1) Cet emblème est la fable de Psyché, ou l'ame personnifiée.

Arrêté sur le seuil de son temple immortel,
Tu vis nos Tigellins, d'un écho téméraire
Frappant l'oreille populaire
De leur tardif encens profaner son autel.

Qui, toi!... mêler tes chants à leur impur hommage?....
Ah! tu n'as point parlé leur odieux langage;
Mais de la liberté tu fus toujours épris!...
Tu confessas son nom quand ce troupeau d'esclaves
Nous forgeait d'indignes entraves,
Et comme une faveur mendiait le mépris!... (1)

Mais d'un rayon plus doux l'horizon se colore,
Et des purs zélateurs la liberté s'honore;
Châteaubriand la montre à nos regards émus;
Toi-même, aigle des dieux, dans ton élan sublime,
Descendu des monts de Solyme,
Au cri de liberté tu réveilles l'Hémus.

Sur les bords de la Saône où rêva ton enfance,
Dans ce vallon natal qui pleure ton absence,
Que de fois j'ai relu tes chants mélodieux!
C'est là que vers le soir, à l'ombre d'un vieux chêne,
Les belles vierges de l'Ismène
Venaient te révéler tous les secrets des dieux!

Le siècle, avec respect, redit le nom d'Elvire,
Et pleure la beauté que célèbre ta lyre.....

(1) Allusion au poëme d'Harold, publié à l'occasion des affaires de la Grèce.

Les palmes de l'Élide ont payé tes travaux.
Ton char a fait voler l'olympique poussière,
Il est au bout de la carrière,
Et mon œil dans la poudre a cherché tes rivaux!

M. de Loy.

ODE.

Souvent, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie
Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie;
J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit;
Et l'heure vainement me frappe de son aile,
Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit.

Parfois, alors, j'ai cru que ces soleils de flamme,
Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon ame;
Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné;
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne,
Que le ciel pour moi seul s'était illuminé!

Victor Hugo.

4 novembre 1830.

BYRON ET THOMAS MOORE.

Il y a des hommes qui croient que les grands talents se forment par le commerce de leurs semblables, et que le génie inné se développe avec toutes ses richesses au milieu des communications d'une conversation polie, sans autre stimulant que le besoin d'être et l'émulation de la gloire. Ceux-là envoient un rimeur à Paris pour y apprendre le métier des vers; et quand ces vers, cadencés sous la dictée d'une coterie, ou prônés par un parti, ou exaltés moyennant salaire par le journal qui vend la renommée, naissent au jour de cette célébrité d'industrie, ils s'empressent de proclamer le glorieux avénement du poète. Ils ne comptent pour rien dans les conditions essentielles d'une vocation poétique, les agitations d'une vie troublée par les passions et le malheur, les vicissitudes d'une vie errante et proscrite, les méditations profondes d'une vie solitaire. Ils ne font pas même entrer en compte les événements d'un siècle imposant, les révolutions spontanées des peuples, la tendance progressive et irrésistible de la pensée humaine, les conquêtes de la politique et de la science, le perfectionnement de la civilisation devenue adulte. Ils n'admettent pas que le feu de l'imagination s'épure ou se colore, suivant les aliments que lui jettent les circonstances les plus indifférentes en apparence, On serait mal venu à dire à ces critiques positifs que le génie d'un

homme n'est le plus souvent que l'expression du génie d'une époque, et que le génie d'une époque dépend presque toujours des circonstances les plus inaperçues. Ils riraient de pitié si l'on osait avancer que les immenses agrandissements de la puissance anglaise dans l'Orient ont peut-être ouvert en Angleterre une voie nouvelle à la poésie, et que la Muse qui nourrit de miel l'enfance de Moore et de Byron, n'est probablement qu'une Péri. A la vérité, nos orientalistes, s'ils ont produit quelque chose, n'ont encore rien produit qui approchât des admirables compositions de ces beaux génies; mais il faut avouer que l'influence de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est un peu moins sentie, un peu moins populaire, un peu moins nationale que celle de la compagnie des Indes. Et, d'ailleurs, jusqu'à quel point la poésie a-t-elle le droit, en France, d'emprunter des couleurs à un sol qui n'est pas soumis à notre cadastre, à une nature hors des barrières, qui n'est pas même enclavée dans notre circonscription géographique? Où est l'ordonnance qui permet l'importation de la pensée, et qui affranchit l'imagination de prohibitions de la douane? C'est une question fort débattue aujourd'hui, mais qui ne sera pas de long-temps décidée.

La fusion des magnifiques images de l'Orient et des sentiments rêveurs et austères du Nord ne pouvait manquer d'imprimer un caractère extraordinaire aux productions de l'esprit. Ce point de contact imprévu entre les régions du soleil et celles de l'aquilon, entre l'univers de Brahma et celui d'Odin, cette alliance des illusions d'un mythisme plein de féerie aux sombres mélancolies de l'ame contristée par une nature rigoureuse, cette révélation

mutuelle des deux mondes, c'était une poésie toute faite. Celle-ci a entendu des chants de volupté au berceau de l'aurore, et des gémissements de mort aux glaces du pôle. Elle a un paradis de roses comme Sadi, et un enfer de glaces comme le Dante. Elle touche à la fois toutes les cordes qui ont vibré sur la lyre. Elle peut dire comme l'ame délivrée de ses liens : L'infini, c'est moi.

Quoi qu'il en soit de la source d'inspirations où Byron et Moore ont puisé, il est impossible de ne pas reconnaître entre eux une de ces parentés intellectuelles, une de ces intimes sympathies d'organisation et de sentiment qui sont plus rares encore que la ressemblance fortuite de deux Ménechmes physiques. Cependant modifiés par les circonstances au milieu desquelles ils étaient placés, leur essor presque égal, mais diversement dirigé, laisse entre eux une distance incommensurable, du moins dans les compositions qui portent le plus expressément le sceau de la physionomie poétique. Byron, plus passionné, plus véhément, plus impérieux, plus difficile à satisfaire, aigri par la sécheresse d'une société stérile qui ne répondait pas à toutes les exigences de son cœur, mêle à ses hymnes les plus purs l'expression d'une ironie cruelle et d'une sanglante amertume. Le regard dont il embrasse la nature est celui qui tombe des yeux du mauvais Esprit, quand il fut deposé de ses merveilles. On sent qu'il porte avec impatience un sceptre et une couronne de feu. S'il surprend jusque dans le sein de la Divinité le secret des célestes harmonies de l'univers, on croirait que c'est pour l'étouffer. Il y a en lui, comme dans l'*Éblis* des Contes Arabes, un instinct de destruction, une ambition de néant,

un génie de matérialité qui étonne et qui épouvante. Quand vous suspendez sa lecture, vous diriez sortir de l'antre de Trophonius, avec des souvenirs qu'aucune langue humaine ne peut rendre, mais dont l'impression incurable consterne le cœur pendant toute la vie. Thomas Moore, au contraire, prodigue avec une facile abondance toutes les fantaisies de l'imagination la plus riante. Il cherche le beau avec ardeur et le cherche pour l'embellir. Sa main brode sur un canevas d'or des scènes de prestiges et d'enchantements, et non content d'y semer toutes ces éblouissantes richesses qu'il va ravir à l'Orient, comme dans un trésor ouvert, il ne croit pas son ouvrage achevé s'il ne varie leurs reflets au jeu des rayons de tous les soleils. Ce n'est pas assez pour lui de donner une ame à la matière, s'il ne donne à cette ame une divine intelligence. Les autres poètes aspirent à l'idéal; Moore aspire à l'idéaliser encore. Parvenu aux plus hautes régions du ciel, il voudrait y transporter vivante et belle comme le ciel, la création qu'il s'est faite. Une femme animée par son souffle magique a déja toute la perfection d'un ange; et ce serait un défaut capable de troubler l'harmonie de ces conceptions, si ses anges n'étaient pas des anges. Toutefois, je le répète, Moore et Byron sont des génies jumeaux, qu'on ne pourrait distinguer l'un de l'autre, s'il n'y en avait un de tombé. Ils rappellent ces deux séraphins de Klopstock, éclos ensemble de la même pensée du Seigneur, et qui se séparèrent une seule fois, mais pour l'éternité, le jour de la révolte de Satan.

Charles Nodier.

LE PERROQUET.

L'an passé, chez un vieux marquis,
Grand partisan du temps jadis,
Vivait un perroquet l'idole de son maître.
A son auditoire enchanté,
Dans le salon, un soir, Jacot se fit connaître
Par ce *vivat* mille fois répété:
Vive le roi! Vive le roi, quand même!
A cet heureux début, on le caresse, on l'aime.
Mais, las! il n'est qu'un pas, on nous le disait bien,
Du Capitole au rocher Tarpéien!
A peine il finissait, d'une voix éclatante
L'audacieux profère.... (un jour le croira-t-on!)
Ce cri d'horreur : *Vive Napoléon!*
Son maître stupéfait a tremblé d'épouvante;
Mais l'auditoire moins surpris
S'est souvenu que le marquis,
De l'usurpation subissant le martyre,
Pour mieux servir le roi fut baron sous l'Empire.
Ce n'est pas tout : l'imprudent perroquet,
Aussi bavard au moins que mauvais politique,
Dans son malencontreux caquet,
Criait plus haut encor : *Vive la république!*
Des erreurs du passé souvenir importun :
Avant qu'il fût baron son maître était tribun.

Là s'arrêtait le répertoire
Du perroquet séditieux;
Mais de sa fatale mémoire
Le tribun converti justement furieux,
Le soir même à Jacot fit passer l'onde noire.

Vous, pour qui cette fable est aussi de l'histoire,
Grands du jour, de peur d'indiscrets,
Étranglez tous vos perroquets (1).

M. Naudet.

(1) Il est fâcheux qu'un mouvement de colère ait mis sitôt fin à l'éducation politique de Jacot. S'il eût vécu quelques mois de plus, sa mémoire se serait sûrement enrichie de manière à déconcerter d'autres perroquets qui ont aussi fait leurs preuves. (*Note de l'Éditeur.*)

CHANSON.

Le sot fait grand tapage
De peu,
Mais tout n'est pour le sage
Qu'un jeu :
Il voit la vie humaine
Si bien,
Qu'il ne se met en peine
De rien.

L'humeur est une sotte
Qui ment :
Portons tous notre hotte
Gaîment.
Bonheur, malheur, tout passe
Bientôt;
Bientôt il faut qu'on fasse
Le saut.

Ce riche qui s'engraisse
D'ennui,
Ce pauvre qui s'empresse
Pour lui;

Quand l'un se glorifie
Du sort,
Et quand l'autre l'envie,
Ont tort.

On nous dit tous les hommes
Égaux :
Ah ! du moins nous le sommes
En maux.
L'amour, qui s'en indigne
Nous rit,
Et tous les ans la vigne
Fleurit.

DE BÉRANGER.

MÉLODIE.

Voguons, le port s'enfuit; la mer dort, voici l'heure
Où se rouvre la fleur amante de la nuit;
L'ame aussi pour s'ouvrir attend que le jour meure;
Le cœur s'exhale alors, on aime, on pleure; —
Voguons, le port s'enfuit.

Aux flots confions-nous sans rames et sans voile;
Comme à mon gouvernail assis à tes genoux,
Dans l'azur de tes yeux je cherche mon étoile;
Sur notre esquif laisse flotter ton voile; —
Aux flots confions-nous.

J'aime le bruit du vent et sa voix solitaire
S'il nous poussait vers vous, bords rêvés si souvent,
Oasis de bonheur, région de mystère!
Ile où le ciel se révèle à la terre; —
J'aime le bruit du vent.

Brise, viens nous bercer; en sommeillant sur l'onde
Ainsi que sur la vie il est doux de glisser;
On a rasé l'écueil dans une paix profonde,
Et l'on s'éveille au port d'un autre monde; —
Brise, viens nous bercer.

A. Fontaney.

INVITATION A DINER.

A MÉCÈNE.

Vile potabis modicis Sabinum.
HORACE, liv. I, 20.

VIENS boire à petits coups ce vin que j'idolâtre,
Ce gros vin de Sabine enfermé de ma main
En des pots grecs, le jour où tu vins au théâtre,
Mécène, chevalier romain;

Quand du fleuve sacré la rive paternelle
Répétait ta louange avec des tremblements;
Quand tonnaient les échos de la Ville éternelle
Au bruit des applaudissements.

Tu boiras du Cécube et la pauvre ambroisie
Qu'aux pressoirs de Calès expriment les raisins.
Les coteaux de Falerne et les ceps de Formie
Ne m'ont jamais donné leurs vins.

LOUIS XVIII.

L'HIVER.

Qui me consolera quand les champs sont déserts,
Quand la nuit obscure et rapide
S'abaisse sur un sol humide,
Ou par torrents se répand dans les airs?
Qui me consolera quand la feuille flétrie
Cache un sentier froid et glissant;
Quand le soleil sur la pâle prairie
Jette un rayon timide et languissant?
Quand le soir est la nuit, quand nulle heure charmante
Ne la sépare plus du jour;
Quand tout gémit sous la tourmente,
Qui me consolera?... Ce sera ton amour!
Ton amour est un monde, où mon ame ravie
Retrouve, dans ces jours où les cieux sont voilés,
Tous les parfums de la terre exilés,
Toutes les fleurs qu'au printemps on envie.

Oui, dans ces jours de deuil où le cœur affligé
Contre son Créateur s'abandonne au murmure,
Et sous de tristes cieux languit découragé,
S'irritant du malheur que subit la nature;
Comme aux jours du printemps tout à coup ranimé,
Et de mes plaintes désarmé,
Je lève un front plein d'espérance,
Et je me dis vainqueur de ma souffrance :

Oh! ce monde est béni du Dieu qui l'a formé!
Elle vit, et je suis aimé!
Quand la nuit orageuse autour de nos demeures
Pousse les vents impétueux,
Quand ils emportent avec eux
Les sons lointains et dispersés des heures;
Au milieu de ce vague effroi
Qu'apporte le bruit des tempêtes,
Quand meurent du foyer les flammes inquiètes,
Qu'il est doux de songer à toi!
Ta tendresse active et fidèle
Toute entière à moi se révèle!
Tous ses bienfaits me sont présents,
Et je souris dans la tourmente,
Car un dieu de ta voix aimante
Y mêle les tendres accents.
Alors s'efface la lumière,
Alors autour de ma paupière
Je sens le doux sommeil venir;
Je lui cède et dans ma prière
Arrive encor ton souvenir!
C'en est fait, toute la nature
Semble pour moi s'évanouir;
Tout se tait dans la nuit obscure,
Je ferme les yeux, et murmure
Un dernier mot pour te bénir.

Ulric Guttinguer.

A L'AUTEUR

DES HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

Écoutons! quelle voix inconnue à la terre
D'accents mélodieux vient de frapper les airs?
A son heure suprême, un cygne solitaire
Aurait-il soupiré de célestes concerts?

Serait-ce les accords des harpes prophétiques?
Transfuge du tombeau, le sombre Ézéchiel
Reviendrait-il, errant sous les cèdres antiques,
Effrayer le Jourdain des menaces du ciel?

Non, jusqu'au grand réveil le prophète sommeille;
Nul ne peut s'affranchir des chaînes du cercueil :
Qui donc de ces beaux vers enfanta la merveille?
La Muse me répond avec un noble orgueil :

« De mon fils bien-aimé ces hymnes sont l'ouvrage;
« C'est moi qui l'ai nourri d'un lait mystérieux;
« A sa tendre raison de mon plus doux langage
« Je pris soin d'enseigner le mode harmonieux.

« J'ai caché sa jeunesse à l'ombre de mes ailes;
« Aujourd'hui, plein de force, et d'ardeur, et de jours,
« Il franchit dans son vol les sphères éternelles
« Et s'abreuve au torrent des plus saintes amours. »

5

Honneur, honneur à toi ! Ta gloire est sans rivale,
Jeune cygne inspiré, poète aimé des cieux !
La beauté, l'infortune aux muses si fatale,
Accordent à tes chants des pleurs délicieux.

Moi-même j'ai pleuré ; j'ai compris que ton ame
Avait connu ce mal qui n'est pas sans douceur.
Mais ne crains plus l'amour ; mystérieux dictame,
Les vers savent guérir les blessures du cœur.

Courage ! ignores-tu que les douleurs rêveuses
Donnent plus de tendresse et de charme aux beaux vers ?
L'amant, qu'ont enivré tes plaintes amoureuses,
Se souvient, en pleurant, de ses premiers revers.

Tout poète ici-bas est esclave des peines :
Toujours un mal secret attriste nos lauriers,
Et le cortége affreux des misères humaines
Du temple de Mémoire assiége les sentiers.

Mais n'est-ce rien, dis-moi, que ce charme suprême
D'attacher tous les yeux, de ravir tous les cœurs ?
Quelles félicités, quel riche diadême,
Pourraient valoir ces biens que repoussent tes pleurs ?

Oppose donc au sort une ame plus tranquille ;
Le bonheur n'a qu'un jour ; la gloire ne meurt pas :
Et la palme qui veille au tombeau de Virgile
Brave l'effort des vents et la faux du trépas.

ANTONIN DE SIGOYER.

A ANDRÉ CHÉNIER.

ODE.

O jeune nourrisson des nymphes d'Aonie,
Leurs chants avaient bercé ta muse sous leur ciel,
Et loin d'elles encor ta voix, douce harmonie,
Avait toujours gardé le parfum de leur miel !
Ta muse, jeune Grecque aux yeux noirs, blanche et blonde,
Dont le front chaste et pur semblait étrange au monde,
Et qui tenait un luth d'ivoire entre ses mains,
Avait l'air ravissant d'une belle déesse
Que ses pas, son regard, sa forme enchanteresse
Trahissaient, en passant au milieu des humains.

Tu semblais parmi nous un antique Rapsode,
Tu révélais au luth des rhythmes inconnus,
Et tes vers, dans l'idylle, ou l'élégie, ou l'ode,
A peine dits, restaient par le cœur retenus.
Avec leur teinte vive et leurs fraîches nuances
Tu nous peignais les bois, les bergères, les danses,
Les prés et les troupeaux, les fleurs et le printemps;
Tu savais des secrets dont nul n'a les semblables,
Tu faisais des vers doux, tendres, beaux, admirables,
Et, jeune André Chénier, tu n'avais que trente ans !

Et pourtant, jeune André, ta muse au teint de rose,
A l'haleine de miel, à l'essor gracieux,
Comme un beau papillon qui par hasard se pose
Sur un gazon flétri, retourna vite aux cieux!
Tu venais de sentir tout ton cœur de poète:
Triste et mystérieux, ton doigt touchait ta tête,
Tu murmurais encor: *J'ai quelque chose là!*
Quand la voix du bourreau, digne valet du crime,
Comme un langage vil qui souille un mot sublime,
T'appela par ton nom; et ta tête roula!...

Mais nous autres, armés du flambeau poétique,
Nous dissipons la nuit d'un oubli trop fatal;
Sur le chemin des temps, belle comme l'antique,
Ta statue apparaît sur un grand piédestal!
A présent, il se lève un peuple de poètes;
Ils célèbrent ton nom dans leurs lyriques fêtes;
Novateurs outragés, ils se tournent vers toi
Qui décrivis ton cours, grand soleil, sous la nue,
Qui livras à la hache une tête inconnue,
Et surgis de la mort avec un front de roi!

Poètes, faisons voir que le ciel nous réclame!
Créons, n'imitons point; l'esclave est un maudit!
Ayons notre talent, parlons d'après notre ame!
Le cœur seul est poète, ô Chénier, tu l'as dit!
Il faut que nous volions par des routes nouvelles,
Comme, dans son vol libre, un aigle aux larges ailes

Fend seul, silencieux, les nuages épais!
Avec une douceur naturelle et touchante,
Il faut que nous chantions comme un rossignol chante!
Comme toi tu volais! comme toi tu chantais!

Évariste Boulay-Paty.

SONNET.

Ainsi qu'en un bouquet une fleur printanière,
Dans mes jeunes amours il est un souvenir
Que j'aime à respirer, et que n'ont pu ternir
Tant de jours de soleil, de pluie et de poussière.

Ce fut une soirée; oui, ce fut la première;
Bien qu'enfants, nous rêvions que l'âge allait venir;
Et tout en caressant notre frais avenir,
Nous étions restés seuls au salon sans lumière.

Derrière les rideaux de taffetas cachés,
Au balcon cependant nous nous trouvions penchés;
L'espace d'un soupir séparait nos visages,

Et la brise mêlait nos souffles, nos cheveux;
Nous n'osions pas encor songer même aux aveux,
Nous regardions glisser dans le ciel les nuages.

A. Fontaney.

FRAGMENT HISTORIQUE.

De même que les premiers tyrans de Rome se distinguèrent chacun par un vice particulier, afin qu'on pût juger ce que la société est capable de supporter sans se dissoudre, de même les bons princes qui leur ont succédé brillèrent chacun par une vertu différente, afin qu'on sentît l'insuffisance des qualités des hommes pour l'existence des nations, lorsque ces qualités sont séparées des institutions politiques.

Tout ce qu'on peut imaginer de mérites parut à la tête de l'empire. Ceux qui possédèrent ces mérites pouvaient tout entreprendre : ils n'étaient gênés par aucune entrave; ils héritaient de la puissance absolue de Néron ; ils pouvaient employer pour le bien l'arbitraire que l'on avait mis à faire le mal. Que produisit néanmoins ce despotisme de la vertu? Réforma-t-il les mœurs? Rétablit-il la liberté? Préserva-t-il l'empire d'une chute prochaine? Non. Le genre humain ne fut ni amélioré ni changé. La fermeté régna avec Vespasien, la douceur avec Titus, la générosité avec Nerva, la grandeur avec Trajan, les arts avec Adrien, la piété du polythéisme avec Antonin; enfin la philosophie monta sur le trône avec Marc-Aurèle, et l'accomplissement de ce rêve des Sages ne produisit pour le monde aucun bien solide! C'est qu'il n'y a rien de durable, ni même de possible, quand tout vient des vo-

lontés individuelles et non des lois; c'est que le paganisme, n'ayant plus pour lui l'austérité républicaine, transformait les hommes en un troupeau de vieux enfants sans raison et sans innocence.

Il y avait alors dans l'empire des chrétiens obscurs, persécutés même par Marc-Aurèle, et ils faisaient avec une religion méprisée ce que ne pouvait accomplir la philosophie sur le trône : ils instituaient des lois, corrigeaient les mœurs, et fondaient une société qui dure encore.

Elle fut pourtant calomniée, cette religion : on la peignit à Marc-Aurèle comme une secte factieuse, et à ses successeurs comme une école de perversité. Dans la suite des temps, elle fut quelquefois défigurée par l'hypocrisie. On voulut rendre fanatique, persécutrice, ennemie des lettres, des sciences et des arts, ennemie de toute liberté, une religion qui est la tolérance et la charité même, une religion à qui l'on doit les plus belles découvertes du génie. Loin de faire rétrograder l'esprit humain, de favoriser l'oppression, le christianisme a débrouillé le chaos de la nature; il a montré que l'homme que l'on croyait arrivé à toute sa virilité chez les Romains, n'était encore qu'au berceau. Il a fait faire un pas de géant à la société en abolissant la servitude, en déclarant aux nations qu'elles peuvent et doivent exister sans esclaves, en proclamant l'égalité des droits entre les hommes. Lumière, quand elle se mêle aux facultés de l'esprit; sentiment, quand elle s'associe aux mouvements de l'ame, la religion chrétienne croît avec la civilisation, marche avec le temps au perfectionnement de la société, et ne repousse aucune

forme de gouvernement. Modératrice des peuples comme des rois, elle ne combat que les excès du pouvoir, de quelque part qu'ils viennent. C'est sur la morale évangélique, raison divine, que s'appuie la raison humaine dans ses progrès vers un but qu'elle n'a pas encore atteint. Grace à cette morale évangélique, nous avons appris que la vieillesse du genre humain ne le dépouille pas de l'indépendance, et qu'il y a pour les peuples modernes une liberté née des lumières, comme il y avait pour les peuples anciens une liberté fille des mœurs.

Le vicomte de Chateaubriand.

A MARIE.

Il te plaît, jeune fille; eh bien, je te l'envoie,
Et la prochaine nuit, loin des yeux importuns,
Si tu veux confier à ses longs plis de soie
Tes cheveux doux et bruns;

Si le sommeil plus fort que ta coquetterie
Endort ton frais sourire un moment arrêté,
Pour ne laisser régner sur ta bouche fleurie
Que ta jeune beauté;

Si, plus doux que les feux des deux frères d'Hélène,
Tes yeux sous leur paupière ont voilé leur clarté,
Et si les soupirs seuls de ta suave haleine
Troublent l'obscurité;

Comme le chant léger d'un sylphe qui voltige
Sur les pas d'une fée aux pieds blancs et polis,
Et qui pose en passant, sans en courber la tige,
Ses ailes sur un lis,

Une voix doucement plaintive à ton oreille,
Te parlant dans la nuit sans te causer d'effroi,
Te dira bas, bien bas : « Enfant! tu dors, il veille,
« Il veille, et c'est pour toi.

« Il demande à la nuit les leçons de l'histoire,
« De fabuleux récits, des pensers douloureux,
« Et des accents de joie, et des chants de victoire,
« Et des vers amoureux.

« Il cherche, pour te plaire, une palme suprême,
« Il veut sentir son front couronné comme un roi,
« Pour tomber à tes pieds et te dire : Je t'aime,
« Je t'aime, c'est pour toi. »

Oui, pour toi je voudrais un nom grand et célèbre,
Puis, à ton nom chéri prêtant l'appui du mien,
De l'avenir, pour toi, levant l'oubli funèbre,
Je lui dirai le tien.

Et tous les cœurs aimants, retrouvant leur folie
Dans cet amour vivant dont tu m'as enchanté,
Sauront ton nom plus doux que le nom de Délie
Que Tibulle a chanté.

. . . .

J. Janin.

LE DERNIER BANQUET DE GILLES DE RETZ.

LÉGENDE.

Gilles de Retz, doyen des barons de Bretagne, puis maréchal de France sous Charles VII, auquel il rendit de très-grands services à la guerre, habitait quelquefois le château de la Verrière, situé sur les bords calmes et riants de la rivière d'Erdre. Ce seigneur, prodigue à l'excès, ternit la fin de sa carrière par des crimes horribles. Des enfants, des femmes entrés chez lui ne reparurent plus. Arrêté enfin, et conduit au bûcher, il avoua des forfaits effroyables. Il était entouré d'alchimistes qu'il avait appelés pour réparer sa fortune et qui consommèrent sa ruine. L'impuissance des alchimistes le conduisit à croire à la puissance des sorciers. Un Italien, nommé Prélati, était son magicien principal. Quoique adonné à la magie et aux sciences occultes, il était dévot, et son château de Machecoul avait une chapelle fastueuse et desservie par trente chapelains.

Singulière alliance de goûts! à une cruauté sans égale il joignait un vif amour de la musique! Chacun de ses appartements avait, pour meuble de prédilection, un jeu d'orgues.

Son procès, renfermé autrefois au château de Nantes, était si odieux, qu'on n'en permettait la lecture qu'avec précaution. Une tradition généralement répandue, recon-

naît dans cet homme sanguinaire, le type de ce cruel châtelain qui, enfants, nous a tous fait trembler, sous le nom de *Barbe-Bleue*.

PROLOGUE.

Dans les gorges des monts, dans les vallons de Suisse,
Avez-vous entendu le son d'un cor, la nuit,
Quand en paix sur les lacs avec la brise il glisse,
Quand frémissent les eaux sous la lune qui luit?

Mélodie inégale, éclatante ou voilée,
Elle s'élève et tombe, à peine elle s'entend;
De même un long soupir sortant d'une vallée,
Passe sur une plaine et se gonfle et s'étend.

Oh! qu'alors elle est vaste, abondante, sonore!
A cette voix qui s'ouvre on sent l'ame s'ouvrir;
Mais elle diminue et s'affaiblit encore,
Et dans un défilé s'étreint et va mourir.

Que vienne une autre plaine et le son ressuscite;
Ainsi va l'Erdre sombre, au cours silencieux :
C'est un ruisseau qui dort sous un gracieux site;
C'est un lac qui s'épanche et répète les cieux.

Oh! que je voudrais bien, quand le soleil s'abaisse,
Me livrer, en canot, à cette eau sans courant,
Sous les vieux châtaigniers à l'ombre noire, épaisse,
Écouter l'*Angelus* dans les airs expirant!

Que je voudrais revoir le lac de Mazerolles,
Jadis vaste forêt! Une fille y fuyait
D'un seigneur amoureux les ardentes paroles;
Il la pressait d'amour, mais elle, elle priait.....

Et voilà que soudain sa pudeur fut sauvée!.....
Et le bois submergé ne montre plus sur l'eau
Qu'un chêne de mille ans à la tête élevée,
Où l'on mit de la Vierge un consolant tableau

Oh! que je voudrais voir cette sinistre baie
Où, parmi des rochers, sous un taillis pressé,
Se cache un noir débris dont le passant s'effraie. —
Là, fut Gilles de Retz, sire de Chantocé.

A cette même place, aujourd'hui le repaire
D'immondes animaux rampant dans les marais,
De l'aspic si mortel, de la froide vipère.....
Là, vivait ou rampait l'affreux Gilles de Retz.

C'est là que, pour tracer ses livres de magie,
Il épuisait le sang des fils de ses vassaux,
Et versait, pour reprendre une horrible énergie,
Du sang de nouveau-né dans ses tièdes vaisseaux.

C'est là qu'en souvenir des femmes massacrées,
S'élèvent sept cyprès autour d'un souterrain :
Même encore, il n'est bruit dans toutes ces contrées
Que du sabre géant de ce fier suzerain.

Tant de crimes commis sur des plages si pures!
Dans ces scènes de paix, de calme, être cruel!
Ce ciel devrait toucher les ames les plus dures.
De la férocité devant un si doux ciel!

I.

Gilles de Retz, seigneur de Vornic et d'Ingrande,
Présidait au banquet, et la foule était grande
Des lâches commensaux qui lui faisaient la cour.
On n'y voyait aucun des seigneurs d'alentour :
Gilles de Retz avait des convives plus dignes.
Des femmes sans pudeur par leurs excès insignes,
Des nécromanciens, des troupes d'enchanteurs
De sorciers de la nuit, d'alchimistes menteurs,
Et les prêtres souillés qui servaient sa chapelle.
Roi de France jamais n'eut de table plus belle.
Tous les plats étaient d'or; les vins délicieux
Remplissaient jusqu'au bord des vases précieux.
Trente lampes d'argent, au plancher suspendues,
Inondaient de clarté les murailles tendues
De tentures de prix, mais où l'œil effrayé
Ne voyait que démons aux regards sans pitié,
Que noirs magiciens évoquant des fantômes,
Et des lutins hideux, des géants et des gnomes.
O le digne ornement de cet infâme lieu,
Où l'on priait Satan, où l'on riait de Dieu!
A l'entour de la table étaient rangés des pages
Revêtus de drap d'or; mais leurs jeunes visages

Étaient pâles, creusés, pourtant ils furent beaux;
Entre leurs mains brillaient de radieux flambeaux,
Qui montraient mieux encor leurs figures flétries
Et les tableaux brodés sur les tapisseries.
Tout au fond de la salle un orgue était placé,
D'où s'échappait un air mollement cadencé.
Gilles de Retz parlait de ses crimes étranges,
Et l'orgue modulait la musique des anges.
L'orgue, comme un soupir, tout-à-coup expira.

II.

Dans la salle, à pas lents un ménestrel entra.
« Holà! dit le seigneur, qui t'ouvrit notre porte? »
Il voulait se lever; comme d'une main forte,
D'un coup-d'œil fixe, alors, l'étranger l'arrêta,
Prit sa harpe de fer; on se tut, il chanta:

« Satan n'a plus la couronne;
« Le géant Belzébut des démons est le roi (1):
« Belzébut commande, ordonne;
« L'enfer est ébranlé, le monde est dans l'effroi.

« Il est sur un trône immense,
« Il a son large front ceint d'un bandeau de feu:
« C'est par lui que tout commence;
« Le principe est en lui, la fin et le milieu.

(1) Il résulte des écrits de Wiévins et autres démonomanes, que Belzébut a détrôné Satan, et est le souverain absolu de l'Enfer.

« Baalberitz, le grand-prêtre,
« D'un flot d'huile bouillante a consacré son front.
« Viens rendre hommage à ton maître,
« A ton maître nouveau rends un hommage prompt.

« Alastor, roi des tortures,
« Dans les brasiers duquel tant d'ames ont brûlé,
« Le fléau des créatures,
« Est auprès de Satan pour toujours exilé.

« Belzébut dans sa puissance
« A besoin d'un bourreau pour accomplir sa loi.
« Digne de sa confiance,
« Sois bourreau de l'Enfer; il t'appelle, c'est toi! »

Un silence suivit ce chant dur et sinistre.

— « Quoi! dit Gilles de Retz, Prélati, toi, ministre
« Du pouvoir infernal, tu ne m'avais rien dit!
« Tu n'en sais donc pas tant que ce chanteur maudit? »
Prélati, l'enchanteur, pâlit, baissa la tête.
« Ami, soyons plus gais : faut-il cesser la fête?
« Çà, ménestrel, poursuis! car j'aime ta chanson. »
Gilles de Retz tendit sa coupe à l'échanson,
Et pendant qu'il buvait on sonnait des fanfares;
Mais les clairons avaient des sons aigres, bizarres,
Semblables à des cris, des sons à faire peur!
Et la table muette était dans la stupeur.

« Holà! tous mes bouffons, mes joueurs de mystères,

« Venez donc égayer mes convives austères,
« Venez les faire rire, ils sont pâles, tremblants. »

III.

Les lampes s'éteignaient. Des pas sourds, des pas lents,
Bruissaient sous la terre et montaient vers la salle,
Et sept femmes en blanc, la taille colossale,
Les bras roides, tombants, comme marchent les morts
Entraient en murmurant : « Remords, à toi! remords! »

« Belzébut a, par ses armes,
« De toutes parts soumis l'univers infernal :
« Les mers de sang et de larmes,
« Et de soufre enflammé grondent à son signal.

« Sur les continents de flamme
« En vain Baal menait les troupes de Satan,
« Il n'en reste plus une ame;
« Sur l'Océan, en vain, roulait Léviathan.

« Ses vaisseaux d'étranges formes,
« Aux voiles de linceul, aux mâtures de feu,
« Laissent des débris énormes.
« Aujourd'hui de l'Enfer Belzébut seul est dieu.

« Vers lui montent les prières,
« Les grincements de dents, les sanglots et les pleurs :
« Malédictions amères,
« Clameurs de désespoir, hommage de douleurs

« De la bouillante fournaise
« S'élèvent vers son trône et le proclament roi.
« Mais la torture s'apaise ;
« Il lui faut un bourreau, Gilles de Retz, c'est toi ! »

Et chacun d'une voix étouffée, inquiète,
Se parlait bas : bientôt la salle fut muette.
— « D'où viens-tu, ménestrel ? Laisse-nous rire ; sors !
« Mes pages, mes archers, il faut le mettre hors. »
Aucun d'eux ne bougea : nul n'aurait pu l'atteindre.
Les lampes de la table achevaient de s'éteindre :

Des pages qui servaient cet étrange festin
Les flambeaux seuls donnaient un reflet incertain,
Car ils étaient tremblants dans leurs mains agitées.
— « Mes saintes actions me seront bien comptées,
« Disait Gilles de Retz, qu'ai-je à craindre de Dieu ?
« N'ai-je pas élevé des autels en tout lieu ?
« Aucun de mes châteaux ne manque de chapelle :
« Celle de Machecoul est riche, grande et belle.
« Et n'ai-je pas donné refuge aux orphelins ? »

IV.

Quand il eut dit ces mots, quel étrange mystère !
Un long gémissement sembla sortir de terre ;
Ce long gémissement l'émut et le troubla :
Sans parole, sa voix sur ses lèvres trembla.
« Holà ! dit-il enfin, est-ce de ta magie,
« Toutes les visions de cette sombre orgie,

« Prélati? — Ce matin il fallait m'avertir.
« Rallume les flambeaux, bien vite.... Fais sortir
« Ces sept spectres debout, et dont les yeux funèbres,
« Attachés sur les miens, sont blancs dans les ténèbres.
« Le tour est excellent..., le prestige est trompeur,
« Prélati; mais ton art aujourd'hui nous fait peur;
« N'est-ce pas? » Prélati répondit : « — Oh! c'est grave! »

— « Çà, reprit le seigneur, jadis j'étais plus brave,
« Lorsque pour Charles sept je battais les Anglais.
« Hippocratès, mon fou, mes bouffons, mes valets,
« Commencez l'entremets pour égayer mes hôtes. » —
« Que Dieu, dit-il tout bas, ait pitié de mes fautes! »

V.

Son cœur battait bien fort, au cruel suzerain!
Alors on entendait un long bruit souterrain
Murmurer, s'élever, grandir, s'accroître encore,
Ébranler le pavé de la salle sonore :
Alors en rangs pressés, entraient de tous côtés
Des enfants mis à mort, pâles, ensanglantés,
Qui vinrent embrasser les spectres de leurs mères.
Les pages qui portaient les dernières lumières
Laissèrent échapper les torches de leurs mains.
Le ménestrel reprit, en rhythmes plus qu'humains :

« Autour du trône de laves
« Sur lequel Belzébut est pour l'éternité,
« Sont tous ses puissants esclaves
« Qui courent accomplir ce qu'il a décrété.

« A sa droite est Eurynome,
« Le prince de la mort, armé de longues dents;
« Son corps pâle de fantôme
« N'a de vivant en lui que ses deux yeux ardents.

« Avec lui l'horrible Empuse
« Apparaît à midi devant les malheureux:
« Il les trouble, les abuse,
« Les pousse à se tuer, et rit d'un rire affreux.

« Le démon des incendies
« Agitant un flambeau, sur un serpent hideux,
« Aux trois têtes inouïes
« D'homme, d'aspic, de tigre, Haborym, est près d'eux.

« A gauche sont les Lamies
« Aux griffes de dragon, aux cris portant l'effroi,
« Des nouveau-nés ennemies.....
« Mais il faut un bourreau, Gilles de Retz, c'est toi! »

VI.

A cette heure il était presque nuit dans la salle :
Quelque torche mourante, ô lueur sépulcrale!
D'en bas allait frapper les magiques tableaux;
Ces rougeâtres reflets, errants comme des flots,
Donnaient presque la vie aux sinistres tentures,
Et faisaient grimacer les hideuses figures.
A peine l'on voyait, sous ces jours vacillants,
Les fantômes, leurs yeux et leurs vêtements blancs;

A peine on entendait les prières plaintives
Du vil seigneur de Retz et de ses vils convives.
Seul, debout, en chantant, le ménestrel d'Enfer
Précipitait ses doigts sur sa harpe de fer;
Les cordes rougissaient sous sa rude harmonie,
Saccadée et heurtée ainsi qu'une agonie :
Et ce chant rauque avait un pouvoir infernal,
Car, au dernier flambeau, terne et morne fanal,
On vit sortir du fond de la tapisserie
Les démons, les lutins, effroyable féerie;
Dans cette obscurité leurs regards flamboyaient,
Et sur la salle immense en ronde ils tournoyaient
Avec des froissements comme ceux des feuillages
Que le vent fait voler, dans l'automne, en nuages;
Ils disaient d'une voix faible comme la mort :
« Remord! Gilles de Retz, Remord, à toi, Remord! »

Où fut tant de tumulte aujourd'hui tout repose :
Tout est calme à présent où fut un si grand bruit.
Oh! que je voudrais bien, (oubliant toute chose,
Tout, hormis l'amitié,) venir ici la nuit,

M'abandonner en paix au courant de cette onde;
Au courant... Oh! non pas! c'est un balancement :
Comme une rêverie égarée et profonde,
Qui n'entraîne jamais, qui berce mollement;

Ouvrir mon cœur tranquille aux doux chants d'une amie,
Ou d'un harmonica, seul, évoquer la voix.
Sous le ciel étoilé, sur la terre endormie,
La musique est l'amour, celui dont j'ai fait choix!

Et quand paraît le jour, sur la rive émaillée,
Près de cette rivière, où l'on vient sans frémir,
Que je voudrais, bien loin de la ville éveillée,
Me coucher au soleil et rêver et dormir!



Johannet pinx

CHRISTOPHE COLOMB

DEVANT LES DOCTEURS DE SALAMANQUE.

Il y a une grande assemblée dans le couvent collégial de Salamanque; à peine la salle immense peut-elle contenir la foule qui se presse. Les moines de Saint-Étienne occupent le centre; à leur figure austère, à leur regard réfléchi et pénétrant, il est aisé de voir que de graves études les occupent; les Bénédictins se sont rangés à gauche du grand christ qui occupe le fond de la salle; leur longue robe noire à plis soyeux, leurs vastes manches, leur couronne de cheveux, les font aisément remarquer. Vis-à-vis d'eux se sont placés les Dominicains au vêtement blanc et noir, à la figure triste et pensive: ils méditent déja les secrètes tortures de l'inquisition; puis viennent les religieux des ordres mendiants, portant le cordon de Saint-François, laissant voir dans l'expression de leur physionomie plus de piété que d'intelligence, plus de joyeuseté que d'idées sévères. C'est le peuple des moines, peuple mendiant que le peuple chérit: son vêtement gris est lourd et grossier. Viennent encore les pères de la Merci, les carmes chaux et déchaux, les frères mineurs avec leur bannière rapportée du Saint-Sépulcre. Au milieu, sur des siéges plus élevés, on distingue trois évêques environnés des docteurs, qu'on peut reconnaître à leur vêtement noir et à leur chaperon; on

a admis néanmoins à cette assemblée de simples théologiens et quelques laïques, tels qu'Alonso de Quintinilla, contrôleur des finances de Castille; Alexandre Giraldini, le précepteur des enfants d'Isabelle et de Ferdinand, et enfin on y voit avec étonnement une femme; mais cette femme est la célèbre Béatrix Galindez, surnommée *la Latina*, qui jadis enseigna le latin à la reine Isabelle.

Et quand la docte assemblée est rangée, quand l'œil surpris peut contempler ces longues files régulières de vêtements noirs et blancs, gris et bleus, au milieu desquels se distinguent les mitres des évêques et des abbés, les bonnets carrés des docteurs, on ouvre la porte qui communique aux cours, et les étudiants s'y précipitent en tumulte : une portion de la salle leur a été réservée pour entendre un examen qu'on juge d'avance inutile, et qui excite encore plus la gaieté générale que la curiosité.

Tout ceci se passe par ordre d'Isabelle. Les religieux gardaient un profond silence, mais un murmure confus se faisait entendre dans la partie qui était occupée par les écoliers. C'était des rires étouffés, des observations savantes sur la forme de la terre et sur la cosmographie; on citait Pline, Hérodote et Strabon; puis des voix plus éclatantes montaient au-dessus de toutes ces voix. *Le pauvre Génois n'a jamais ouvert les Pères de l'Église*, disait l'un; *il y aurait vu sa folie condamnée tout au long.*

« S'il n'était fou!... » disait un autre. — « Il faudrait le « brûler, » ajoutait d'une voix douce et charitable un jeune écolier qui voulait entrer dans les novices de saint Dominique; « il faudrait le brûler pour avoir voulu torturer

« le sens des saintes Écritures. » — « Allez, allez, reprenait « un autre, il est encore plus ignorant qu'il n'est fou; on « l'a bien vu en Portugal. Lactance ne lui est pas plus « connu que s'il n'avait jamais écrit. »

Et tout à coup le murmure augmenta; il se répandit dans toute la société comme ce mugissement qu'on entend quelquefois dans les forêts, et qui bruit lentement avant que tout rentre dans le silence.

On ne parla plus, un seul homme parla; ses premières paroles furent une prière. Colomb était en présence des évêques, et on allait l'interroger; et quand le pauvre marin de Gênes se fut adressé à Dieu, il se sentit ferme, plein de confiance; il porta des regards à la fois modestes et assurés sur toute l'assemblée; et un seul murmure ne se fit plus entendre : il y a des regards qui imposent le silence.

Bientôt ce silence fut interrompu par un bruit lent et vague, mais il n'avait rien d'offensant : c'étaient les docteurs qui s'offraient mutuellement d'adresser les premières paroles à l'étranger; enfin cet honneur fut déféré au plus ancien.

Et il dit d'une voix faible et cassée que l'orgueil semblait quelquefois ranimer : « Le souverain d'Aragon et « notre gracieuse maîtresse la reine de Castille nous ont « ordonné de vous interroger. » Puis il fit une pause légère.

« En toutes choses, continua-t-il, les anciens sont nos « maîtres, comme les Pères de l'Église sont nos guides; « seigneur Génois, il faudrait bien les connaître avant de « répondre à cette docte assemblée, qui vous écoutera ce-

« pendant, puisque telle est la volonté de la reine; et, « avant tout, savez-vous quelle est l'opinion des auteurs « sur ces antipodes que vous prétendez aller découvrir, « et où les hommes, comme le dit si plaisamment Lac-« tance, marcheraient la tête renversée? Pour moi, sans « croire, avec Pindare, que passé Cadix la mer ne peut « être traversée par les hommes, je m'en tiens à l'opinion « de saint Augustin; et ici je citerai le texte, » continua-t-il d'une voix plus grave, et comme si, dès les premiers moments de la discussion, il portait le dernier coup au système de l'étranger.

« Ce n'est point une chose croyable qu'il y ait des anti-« podes, c'est-à-dire des hommes qui habitent de l'autre « côté de la terre en cette région, où le soleil se lève quand « il se couche dans celle que nous habitons, et où leurs pas « seraient opposés aux nôtres. Les savants ne l'affirment « pas parce qu'ils en ont eu une révélation certaine, mais « bien par des discours que leur inspire la philosophie. « Selon eux, la terre étant au milieu du monde, envi-« ronnée de toute part et couverte entièrement par le ciel, « nécessairement le lieu le plus bas doit être celui qui est « le plus au milieu du monde. »

Le docteur s'arrêta, et un murmure approbateur se fit entendre long-temps après qu'il fut assis.

Avec la contenance d'un homme qui se sent fort de sa conviction, Colomb attendit que le bruit eût cessé; il prononça encore à voix basse une courte oraison, et, quand un profond silence se fut rétabli dans l'assemblée, il dit d'une voix assurée :

« Seigneurs évêques, révérends docteurs et abbés, saint

« Augustin a dit encore d'autres paroles, et je les rappel-
« lerai.

« La sainte Écriture, dit l'évêque d'Hippone, n'erre jamais, et elle ne peut tromper; ses vérités sont aussi bien « prouvées par ce qu'elle dit des choses passées que parce « qu'on a vu arriver les choses qu'elle disait devoir advenir. Nous le voyons. C'est une chose hors de toute apparence, de dire que les hommes aient pu passer de ce « continent dans un monde nouveau et traverser l'immensité de l'Océan; et d'ailleurs il est impossible que les « hommes aient été en ces parties-là, puisque tous les « humains descendent du premier homme.

« Vous le voyez, docteurs, ce père de l'Église ne voit « d'autre difficulté à ce que les antipodes soient habités, « que par l'impossibilité de traverser l'immensité de « l'Océan. Le grand saint Grégoire de Nazianze assurait la « même chose; et, selon lui, au-delà du détroit de Gibraltar n'était point cet Ophir de Salomon, d'où tant de « richesses étaient rapportées pour orner les temples du « Seigneur. Nourris d'une science toute divine, les Saints « Pères ont pu négliger les sciences de la terre. »

Ici il y eut des murmures, comme si la hardiesse des pensées de l'orateur avait dû être réprimée; mais il continua bientôt, car des murmures encourageants partirent du côté où étaient assis les moines de Saint-Étienne.

« Les anciens sont vos maîtres, a dit un révérend docteur; les anciens parleront pour moi; j'invoquerai le témoignage de Platon. Rappelez-vous ce que dit Critias « de ce monde plus grand que l'Asie et l'Afrique ensemble: « Il y avait, dit-il, un passage pour aller de ces îles à

« d'autres ; et de ces autres îles on allait à la terre ferme, « qui était proche et environnée de la mer.

« Vous avez cité les poètes profanes, les poètes pro- « fanes m'ont prédit la réussite de mes projets. Sénèque le « tragique l'a dit :

. . . . venient annis
Sæcula seris quibus oceanus,
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos
Detegat orbes.....

Une voix : « *Nec sit terris ultima Thule.* C'est du nord « qu'il veut parler, et vous voulez aller à l'ouest. »

Mais Colomb dédaigna de répondre. Il s'était exalté d'un sentiment tout poétique, il prédisait avec le poète plutôt qu'il n'essayait de convaincre.

D'autres paroles se faisaient entendre parmi les étudiants. « Laissez-le parler, disait-on : il connaît les au- « teurs sacrés et profanes ; il les connaît aussi bien que le « docteur Pedro, martyr de Angleria. »—« Quel dommage, « disait un autre, qu'il ne parle pas le pur castillan ! »

— « On le comprend par ses regards, » répondait son voisin.

Et en effet, le Génois n'abaissait plus ses yeux ; il les promenait avec une noble assurance sur l'assemblée.

« Les profanes ne sont rien, ajouta Colomb, et les pro- « phètes sont tout. Ils m'ont dit d'aller chercher un monde, « selon les paroles d'Isaïe, sur les ailes des navires qui « vont du côté de l'Éthiopie. Rappelez-vous encore ces « paroles saintes : *Ceux qui échapperont d'Israël iront fort*

« *loin à Tharsis et en des îles éloignées, où ils convertiront* « *au Seigneur diverses nations.* Abdias est plus clair encore, « ajouta-t-il avec enthousiasme :

« A la transmigration de cette armée des enfants d'Is- « raël, qui sont les Cananéens, jusqu'à Zarphat ou la « France;... la transmigration de Jérusalem, qui est Sapha- « rad ou l'Espagne, possédera par héritage les cités du « midi, et ceux qui cherchent la rédemption monteront « au mont de Sion, pour juger le mont d'Ésaü, et le « royaume sera pour le Seigneur.

« D'ailleurs, je le répète à vous, évêques et docteurs, « tout n'est-il pas possible à celui qui a dit : Le ciel me sert « de siége, et la terre d'escabeau pour mes pieds? »

— « Ceci du moins est chrétien, » dit, d'une voix aigre et cassée, la vieille femme dont nous avons parlé, la seule femme qui se trouvât dans l'assemblée. Elle était au milieu des docteurs, et portait un vêtement noir peu différent pour la forme de celui des théologiens. Son aspect était austère; son regard avait à la fois quelque chose de perçant et de hautain. Toutefois renommée par son savoir et par ses vertus, les docteurs réclamaient souvent ses avis dans les questions les plus épineuses. Il était aisé de voir que les doutes manifestés par Colomb, relativement à la science des Pères de l'Église, l'avaient vivement blessée. Elle s'empressa d'émettre son opinion, en ajoutant :

« Nous pensons avec Théodoret, et d'après l'interpré- « tation des Septante, que Tharsis est en Afrique, et l'A- « frique ne nous est que trop connue. Asiongaber, d'où l'on « partait, est le port d'une cité d'Idumée, fondée sur le

« détroit où la mer Rouge se joint avec le grand Océan ; « et quant à Sapharad, saint Jérôme interprète ce mot « par Bosphore, ou détroit. Je sais que d'autres allè- « guent la paraphrase chaldaïque, qui veut que ce mot « signifie l'Espagne ; mais, encore un coup, Génois, ré- « pondez à Lactance et à sa question des antipodes; s'il « y a des hommes au-dessous de nous, ils ne sont pas fils « d'Adam, et vous devenez *hérétique*, » ajouta-t-elle d'une voix plus élevée ; et ces derniers mots, prononcés dans le silence solennel d'une assemblée nombreuse, au moment où l'on fondait l'inquisition, glacèrent tous les cœurs.

Le mot *hérétique* retentit dans l'assemblée comme un petillement de flamme.

Mais Colomb se contenta de dire les paroles de Salomon.

« O Père ! ta Providence gouverne et maintient un bois « fragile, lui donnant un chemin assuré sur la mer et au « milieu des ondes bondissantes, pour montrer que tu « pourrais sauver l'homme de tout péril, de tout nau- « frage, quand bien même il serait sans navire, jeté au « milieu de la mer. »

— « Il a la foi, s'écrièrent les moines de Saint-Étienne; « il a la science, que demandez-vous de plus ? »

« Que le seigneur génois, dit d'une voix ironique l'évê- « que Fonseca, soit au moins d'accord avec Aristote, le « maître en toutes choses, le docte précepteur du grand « Alexandre. Si Messer Colombo l'avait lu, il saurait qu'a- « vant d'avoir à redouter les feux de la terre, il aurait à « craindre les feux du ciel, qui, sous la zone torride, « s'opposent à ce que les hommes puissent vivre. Le

« grand Pline est de cet avis. Il est vrai, ajouta l'orateur « d'un air moitié plaisant, moitié sérieux, que les voya- « geurs peuvent compter aux Antipodes sur ces jets d'eau « qui, selon Lactance, doivent s'élancer comme la pluie « nous vient du ciel. »

Mais les arguments de Lactance n'avaient plus qu'une faible influence sur l'assemblée. Colomb n'eut pas de peine à combattre Aristote. Il cita rapidement les voyageurs modernes, invoqua surtout ce Marco Paulo, dont les étonnants voyages avaient exalté son génie ; et dominé, comme à son insu, par cet esprit religieux qui était devenu le mobile de toutes ses actions, il mêlait encore une foule de passages des livres sacrés aux citations qu'il faisait des voyageurs.

Mille objections lui étaient adressées, et il y répondait avec une incroyable présence d'esprit ; mais parmi ceux qui l'interrogeaient, un moine de Saint-Dominique surtout parlait en sa faveur ; c'était Deza, qui fut depuis archevêque. Encouragé par ce suffrage, animé à la fois par son génie et par la religion, Colomb finit par subjuguer les esprits. C'était parmi ces jeunes clercs qui étaient venus pour se divertir de ses projets, qu'il avait en ce moment des approbateurs. On entendait répéter de toutes parts : — « Il possède les sciences divines et hu- « maines. — Les docteurs ne savent plus que lui objecter. « — S'il est aussi bon marin qu'homme savant, les deux « rois peuvent lui confier leurs caravelles. »

— « Sainte Vierge ! venez-vous d'entendre comme il a « répondu au docteur Bernaldez ? le pauvre homme est « devenu muet comme la statue de pierre du grand saint

« Jacques. — Bien rétorqué, disaient les uns. — Bon ! « les Bénédictins n'osent plus parler. »

« Ah ! que n'ai-je la tête sous ce chaperon ! il me sem- « ble qu'il y a bien des choses à lui objecter. — Tenez, « tenez, voici qu'ils terminent la séance, parce qu'ils sont « au bout de leur science. »

Et en effet, les divers ordres de moines s'étaient levés de leurs bancs, et défilaient lentement les uns à la suite des autres, sans qu'il fût possible de démêler, à travers leur grave contenance, s'ils étaient convaincus, ou s'ils persistaient dans leur incrédulité.

Et cependant il avait été décidé que Colomb se présenterait devant le conseil des deux rois, que ses projets étaient dignes de quelque attention.

M. Ferdinand Denis.



[illegible] pinx — H. Holl sc.

[illegible]

[illegible] Galerie Vivienne [illegible] Londres, [illegible]

[illegible] DE LA SUISSESSE.

[illegible]

LINA OU LA SUISSESSE.

. . . .

. . . .

Et septembre s'enfuit, et d'un soleil d'automne
Les rayons affaiblis dorent le front des bois,
Dont le vent feuille à feuille éclaircit la couronne;
Un ciel pur a brillé pour la dernière fois. —
—Dans le vieux bourg d'Altorf un chant joyeux commence,
Tout le canton d'Uri se lève à cet appel;
Car depuis cinq cents ans, dans son indépendance,
Altorf fête en ce jour son fils Guillaume Tell.
Les treize grands cantons célèbrent sa mémoire,
Le beau lac de Lucerne a vu leurs batelets;
Et du libérateur chantant l'hymne de gloire,
On danse sur le sol qui porta ses chalets. —

— Le jour baisse; Altorf seul trouble au loin le silence;
Si du lac quelque bruit frappe encor les échos,
C'est le vol d'un ramier qui dans l'air se balance,
C'est le faible soupir de la feuille et des flots.
Les simples sous le pied des chamois qui les foulent,
D'un sauvage parfum embaument l'air du Nord,
A la droite du lac, les Alpes se déroulent,
Et de larges sapins ombragent l'autre bord. —
— Une rame, en criant sous le jonc qui l'enlace,
A trahi dans sa course un batelet tardif;
Près de la Tour-de-l'Eau lentement il s'efface.....
Mais de ses bords pourquoi s'élève un cri plaintif? —

C'est Berthe, c'est Lina qu'au rendez-vous de fête
L'heureux Valter conduit.... La pensive Lina
Aux genoux maternels s'est penchée, et sa tête
Laisse échapper les fleurs que Valter lui donna.
L'imprudent nautonier veut d'une main rapide
Ressaisir le bouquet qui flotte sur les eaux;
Mais cédant sous le poids, la nacelle sans guide
Est livrée au courant, et soudain, à grands flots
L'onde y roule . . . .
. . . . . Pourtant, échappés au naufrage,
Tous trois sont arrivés au bord hospitalier;
Et des dangers passés affaiblissant l'image,
Le signal de la danse a fait tout oublier.
Chaque couple à l'envi, s'enlace, se déroule,
La walse porte au loin ses élans de gaîté;
Mais Lina semble seule au milieu de la foule;
Le bal est sans attraits pour son cœur attristé.

Dans un songe de paix elle berçait sa vie
Comme une jeune fleur ignorant les hivers;
Elle goûte aujourd'hui tous les charmes amers
D'une première rêverie.

A sa vague douleur que le silence est doux!
Elle est seule, elle a fui ses compagnes rieuses,
Et sous un frais berceau de lilas et d'yeuses,
Souriant au bouquet posé sur ses genoux,
Elle pense à Valter et dit : « Dans le péril
« Je n'ai songé qu'à lui!... Lui seul eut ma prière;
« Sans être bien coupable, ô ciel! se pourrait-il,
Qu'on pût aimer quelqu'un plus qu'on n'aime sa mère? »

Long-temps elle pleura. — Pour la première fois,
Dans sa crainte naïve interrogeant son ame,
Elle se retraça tous ses rêves de flamme;
Et ces mots lentement tombèrent de sa voix :

« La nuit, lorsque long-temps ma paupière lassée
« Du sommeil qui me fuit cherche en vain la douceur;
« Quand mon esprit distrait flotte au gré de mon cœur;
« Un ange à mon Valter ramène ma pensée.
« Je souris au regard qui me dit ses amours;
« Souvent je crois le voir ravir dans quelque fête
« Le ruban ou la fleur échappée à ma tête;
« Mon ame a des échos où sa voix dort toujours. — »

A ces aveux son cœur bat plus vite et s'oppresse;
Sur son front la pâleur trahit son embarras;
Et d'un tendre penchant condamnant la faiblesse,
La jeune fille encore a murmuré tout bas :

« Comme tes jeunes sœurs, Valter, ai-je des charmes?...
« Si je t'aimais, dis-moi, m'aimerais-tu toujours?...
« . . . . Sois libre; je le veux; ami, sèche tes larmes,
« Verse ailleurs le poison de tes douces amours;
« Sans se briser mon cœur te fait ce sacrifice,
« Demain il serait tard, peut-être..... je le croi;
« Qu'une tendre amitié seulement nous unisse,
« Mais long-temps, mais toujours. Vois une sœur en moi.

« Que dis-je!... Sans mourir savoir qu'une autre femme
« A ton amour; moi! vivre avec ton amitié!...
« Cette seule pensée a déchiré mon ame :

« Valter, je t'en supplie... aime-moi... par pitié !... »
— Berthe cherchait sa fille; au loin sa voix l'appelle ;
A cette voix, Lina sent tout son corps frémir,
Des pleurs voilent l'éclat de sa noire prunelle,
Et ces mots tout à-coup vers les cieux vont mourir :

« Grand Dieu ! sans attirer ta céleste colère,
« Peut-on aimer quelqu'un plus qu'on n'aime sa mère ?... »

Évariste Marandon de Montyel.

FRAGMENT.

Quand le monde était plus jeune et les ames plus naïves, et que la vie des hommes était comme celle de l'enfance, pleine d'insouciance et de choses sans dessein, sitôt que le poète prenait la lyre, les générations étaient suspendues à sa bouche d'or : la poésie, c'était la société, la religion, les lois..... Aujourd'hui, le poète n'est plus qu'un solitaire dont le livre ne va réellement qu'à quelques ames éparpillées dans la foule et solitaires comme lui.....

Dans un siècle tiède en ses croyances, le poète chante la religion, car il est libre : le jour de fête, il est ému, comme les petits enfants, du son des cloches, des tentures blanches, des fleurs qu'on sème dans les rues; il redescend à ses premières années et il retrouve dans le trésor de sa mémoire des émotions que l'âge y avait émoussées, ou que le respect humain y faisait taire;

Quand les processions passent, il se met à la suite pour redevenir enfant, ou pour penser en silence. Combien cela donne de calme et répand de baume sur les blessures de croire qu'on assiste réellement aux fêtes de Dieu! et combien une heure passée à chanter dans une langue mystérieuse des cantiques que le cœur seul comprend, et dont il suffit à la foi du chrétien de connaître le but, délasse les pauvres femmes qui sont à ces fêtes d'avoir porté toute une année le poids du jour, et mendié peut-être le pain de l'aumône!

M. Sainte-Beuve.

Il y avait chez les Romains une espèce de gladiateurs nommés *Andabatæ*, qui combattaient à cheval et les yeux bandés. Nous avons aujourd'hui quelques écrivains polémiques qui ont pris pour champ de bataille la politique où ils ne voient goutte; il ne leur manque que le cheval.

DÉCOURAGEMENT.

Ils me l'ont dit; parfois, d'un mot qui touche,
J'ai réveillé le sourire ou les pleurs :
Quelques doux airs ont passé sur ma bouche,
Sous mes pinceaux quelques fraîches couleurs!

Ils me l'ont dit. Connaissent-ils mon ame,
Pour lui vouer sympathie ou dédain?
Non, je le sens; la louange ou le blâme
Tombe au hasard sur un fantôme vain.

Lorsque mes chants ont brigué leur estime,
C'est que la mienne a passé mes efforts;
Mais que sait-on sur cette lutte intime
D'ardents pensers et de frêles accords?

Bruits caressants de la foule empressée,
Oh! que mon cœur vous compterait pour rien,
Si je pouvais, seule avec ma pensée,
Me dire un jour : ce que j'ai fait est bien!

Un jour, un seul! pour jeter sur ces pages,
Pour, à mon gré, répandre dans mes vers
Ce que je vois de célestes images,
Ce que j'entends d'ineffables concerts!

Un jour, un seul!... Mais non, pas même une heure!
Pour m'épancher, pas un mot, pas un son :
L'esprit captif qui dans mon sein demeure,
Bat vainement les murs de sa prison.

Ainsi s'accroît la flamme inaperçue
D'un incendie en secret allumé :
Lorsqu'au dehors elle s'ouvre une issue,
C'est qu'au dedans elle a tout consumé.

Si vous deviez, aux voûtes éternelles,
Dès le berceau fixer mes faibles yeux,
Pourquoi, mon Dieu ! me refuser ces ailes
Qui d'un essor nous portent dans vos cieux ?

Moi, qui du monde aisément détachée,
Aspire à fuir les chaînes d'ici-bas,
Dois-je glaner, vers la terre penchée,
Ce peu d'épis répandus sous mes pas ?

Faut-il quêter dans la moisson commune
Un lot chétif de peine et de plaisirs,
Quand il n'est point de si haute fortune
Que de bien loin ne passent mes desirs !

Puisque après moi, rien de moi ne demeure,
Penser, souffrir, sans qu'il en reste rien,
Sans imposer, avant que je ne meure,
A d'autres cœurs l'émotion du mien !

Sons enchantés qu'entend ma seule oreille,
Divins aspects, rêves où je me plus,
Vous qui m'ouvrez un monde de merveilles,
Où serez-vous quand je ne serai plus ?

Madame Amable Tastu.

DES IMPRESSIONS SUPERSTITIEUSES.

Nous n'envisageons guère en France la superstition que de son côté ridicule. Elle a pourtant ses racines dans le cœur de l'homme, et la philosophie elle-même, lorsqu'elle s'obstine à n'en pas tenir compte, est superficielle et présomptueuse. La nature n'a point fait de l'homme un être isolé, destiné seulement à cultiver la terre et à la peupler, et n'ayant, avec tout ce qui n'est pas de son espèce, que les rapports arides et fixes que l'utilité l'invite à établir entre elle et lui. Une grande correspondance existe entre tous les êtres moraux et physiques. Il n'y a personne, je le pense, qui, laissant errer ses regards sur un horizon sans bornes, ou se promenant sur les rives de la mer que viennent battre les vagues, ou levant les yeux vers le firmament parsemé d'étoiles, n'ait éprouvé une sorte d'émotion qu'il lui était impossible d'analyser ou de définir. On dirait que des voix descendent du haut des cieux, s'élancent de la cime des rochers, retentissent dans les torrents ou dans les forêts agitées, sortent des profondeurs des abîmes. Il semble y avoir je ne sais quoi de prophétique dans le vol pesant du corbeau, dans les cris funèbres des oiseaux de la nuit, dans les rugissements éloignés des bêtes sauvages. Tout ce qui n'est pas civilisé, tout ce qui n'est pas soumis à la domination artificielle de l'homme, répond à son cœur. Il n'y a que les choses qu'il a façonnées pour son usage qui soient muettes, parce

qu'elles sont mortes. Mais ces choses même, lorsque le temps anéantit leur utilité, reprennent une vie mystique. La destruction les remet, en passant sur elles, en rapport avec la nature. Les édifices modernes se taisent, mais les ruines parlent. Tout l'univers s'adresse à l'homme dans un langage ineffable, qui se fait entendre dans l'intérieur de son ame, dans une partie de son être, inconnue à lui-même, et qui tient à la fois des sens et de la pensée. Quoi de plus simple que d'imaginer que cet effort de la nature pour pénétrer en nous, n'est pas sans une mystérieuse signification? Pourquoi cet ébranlement intime, qui paraît nous révéler ce que nous cache la vie commune, serait-il à la fois sans cause et sans but? La raison, sans doute, ne peut l'expliquer. Lorsqu'elle l'analyse, il disparaît. Mais il est par là même essentiellement du domaine de la poésie. Consacré par elle, il trouve dans tous les cœurs des cordes qui lui répondent. Le sort annoncé par les astres, les pressentiments, les songes, les présages, ces ombres de l'avenir qui planent autour de nous, souvent non moins funèbres que les ombres du passé, sont de tous les pays, de tous les temps, de toutes les croyances. Quel est celui qui, lorsqu'un grand intérêt l'anime, ne prête pas, en tremblant, l'oreille à ce qu'il croit la voix de la destinée! Chacun, dans le sanctuaire de sa pensée, s'explique cette voix comme il le peut; chacun s'en tait avec les autres, parce qu'il n'y a point de paroles pour mettre en commun ce qui n'est jamais qu'individuel.

M. Benjamin Constant.

LE NOMBRE *DEUX*.

Le nombre *deux* est un nombre enchanteur;
En vain, Églé, tu dirais le contraire,
Auprès de toi *deux* a droit de me plaire,
Deux près de toi suffit à mon bonheur.
Que j'aime à voir sur tes lèvres mi-closes
S'épanouir un sourire égayant,
Et, près de moi, ce fichu transparent
Se balancer sur *deux* boutons de roses.
Le tendre Amour pour presser ton amant
Te fit *deux* bras arrondis par les Graces,
Deux petits pieds pour voler sur ses traces;
Et, pour que *deux* fût un nombre charmant,
Ce petit dieu, qui fait que je soupire,
Et qui sur nous répandit tous ses biens,
En te donnant *deux* yeux pour me séduire,
M'en donna *deux* pour admirer les tiens.
Au nombre *deux* nous devons l'existence,
Car *deux* à *deux* l'amour nous assembla,
Et c'est ainsi, par sa douce influence,
Que *deux* à *deux* le monde se peupla.
Laissons-nous donc guider par la nature,
Et convenons que ce qu'on fait à *deux*,
Quoiqu'on en glose et quoiqu'on en murmure,
Est ici-bas ce que l'on fait de mieux.
—Mais, direz-vous, sans pitié pour les belles,
Du nombre *deux* fidèle zélateur,

Approuvez-vous que l'Amour ait deux ailes?
— Eh! pourquoi non? c'est encore un bonheur....
Suivant partout l'objet de sa tendresse,
L'amant aimé, qui brûle nuit et jour,
N'use jamais des ailes de l'amour
Que pour voler aux pieds de sa maîtresse.
Ce dieu charmant aime sans se lasser,
Prend aujourd'hui ce que demain il quitte,
Et par son vol il sait tout compenser:
S'il part plus tôt, il arrive plus vite.
Si, m'honorant d'un regard d'amitié,
Le bon Plutus me traitait en pitié,
Et d'un château m'envoyait l'apanage,
Je voudrais vivre en philosophe, en sage;
Une compagne, objet de mes amours,
Sur son époux rassemblant sa tendresse,
Tout à la fois ma femme et ma maîtresse,
En se doublant embellirait mes jours.
Loin du fracas, loin des folles manies,
Je revivrais en pleine liberté.
J'aurais d'abord *deux* caves bien garnies
Pour conserver mon esprit en gaîté.
Je n'admettrais qu'un seul ami que j'aime;
Exempt de peine, et plus heureux qu'un roi,
Je serais *deux*, sans cesser d'être moi;
Et sans songer aux jours que me destine
Un méchant dieu que l'on nomme le Temps,
Je ne demande à la bonté divine
Que vivre ainsi cinquante fois *deux* ans.

Casimir Delavigne,
à l'âge de 18 ans.

Quand, par un beau matin, la vermeille rosée
Distille en perles d'or du calice des fleurs,
Et verse sur le sein de la terre embrasée
Le brillant tribut de ses pleurs;

J'aime, au doux bruit de l'onde, au souffle du zéphyre,
Avec l'oiseau chantant, saluer le soleil,
Et, sur les monts blanchis, épier le sourire
De la nature à son réveil.

J'aime, quand le midi dessèche la verdure,
Et que l'ombre des bois rassemble les troupeaux,
Sur un lit de gazon, dans une grotte obscure
Goûter un nonchalant repos.

J'aime aussi, quand le soir descend sur la bruyère,
Ouïr le gai refrain d'une agreste chanson,
Et voir les derniers feux du dieu de la lumière
S'éteindre aux bords de l'horizon;

Tandis qu'à l'orient, dans la voûte etoilée,
Le flambeau de la nuit s'élève avec lenteur,
Et que son doux éclat répand sur la vallée
La paix et le vague enchanteur.

G. de Mancy.

DISSOLUTION DE L'EMPIRE ROMAIN.

Le successeur de Gordien à l'empire, Philippe, était Arabe et fils d'un chef de brigands. Son ambition ne fut assouvie qu'en obtenant à la fois le pouvoir suprême et la mort du prince qui avait fait sa fortune. Personne n'en fut révolté, les forfaits étaient tombés dans le droit commun.

Trahi à son tour par Dèce, son lieutenant, Philippe fut tué aux champs de Vérone, et le sénat confirma l'élection militaire de Dèce.

Aussitôt que les prétoriens apprirent la défaite et la mort de Philippe, ils se hâtèrent d'égorger son fils. On raconte de cet infortuné jeune homme que, depuis l'âge de cinq ans, il n'avait jamais ri. Il n'arriva point au trône, et perdit les joies de l'enfance. Il eût du moins gardé celles-ci, s'il fût resté sous la tente de l'Arabe. Dans ces temps, un empereur ne mourait presque jamais seul, ses enfants étaient souvent massacrés avec lui. Cette leçon, sans cesse répétée, ne corrigeait personne : on trouvait mille compétiteurs à l'empire, on ne rencontrait pas un père.

Tel était l'état des hommes et des choses à l'avénement de Dèce à la couronne; ainsi tout hâtait la dissolution de l'empire romain, ainsi tout était arrangé pour l'invasion et les victoires des Barbares. Ceux-ci n'avaient rien devant

eux, sauf le christianisme, qui les attendait pour s'en emparer et pour les rendre capables de fonder une société nouvelle en bénissant leur épée.

La véritable histoire des Barbares s'ouvre donc avec le règne de Dèce. Ils vont donner un autre mouvement aux affaires; ils vont mêler les races, multiplier les malheurs, et accomplir les desseins de la Providence. Les terribles Goths vont paraître; les autres Barbares, campés sur les frontières, vont les suivre, et il semble déja que les cris de cette multitude font trembler le Capitole.

Alors viendront des désolations sans exemple; trois peuples se montreront à la fois : les païens aux jeux du cirque, les chrétiens dans les tombeaux, les Barbares partout. Ces derniers s'annonceront comme les fléaux de Dieu, et ils le seront en effet. Les uns, espèce de géants, aux yeux verts, à la chevelure blonde, nus ou couverts de peaux de bêtes, combattant à pied avec des massues ou des haches à deux tranchants; les autres, montés sur de petits chevaux, rapides comme des aigles, porteront suspendus à leur selle les crânes des ennemis qu'ils auront vaincus. Horribles cavaliers, au visage noir et aplati, à la voix grêle, au geste sauvage, que la terreur des Goths eux-mêmes faisait descendre des sorcières de la Scythie, accouplées dans le désert avec les esprits infernaux!

Ici, les Pictes ou Calédoniens mangeront les mamelles des prisonniers qu'ils auront faits; là, des Arabes boiront le sang de l'ennemi blessé de leurs flèches. Genseric voudra que ses vaisseaux le portent partout où Dieu regarde les peuples dans son courroux. Alaric s'écriera : « Je ne « puis m'arrêter, je sens en moi quelque chose qui me

« pousse et qui m'entraîne sous les murs de Rome. » Attila suivra un glaive mystérieux trouvé dans le sein de la terre. « L'herbe ne croît plus, dira-t-il, partout où le cheval « d'Attila a passé. » Ce roi des Huns hésitera entre deux proies ; il ne saura d'abord lequel de ses deux bras étendre pour saisir l'empire d'Orient ou l'empire d'Occident, pour arracher Rome ou Constantinople de la terre.

Dans ces temps, il n'y aura plus d'abri contre la mort ou l'esclavage. Tous ces cochers du cirque, toute cette populace de l'amphithéâtre, toutes ces prostituées des temples de Cybèle qui faisaient rougir la lune de leurs affreux débordements, tous ces sénateurs héritiers des Catons, qui ne pouvaient plus supporter la chaleur du jour, qui voyageaient la nuit, enfermés dans des rideaux de soie, et portés sur le dos de leurs esclaves; toute cette race jugée et condamnée sera dispersée par le vent de la colère céleste. Pour échapper aux Barbares, les Romains se réfugieront à Carthage, à Cyrène, à Alexandrie, à Jérusalem, dans toutes les villes de l'Asie; mais, dans les lieux les plus reculés ils rencontreront d'autres Barbares. Chassés du centre de l'empire aux extrémités, rejetés des frontières au centre, ils seront traqués comme dans un parc entouré de chasseurs. Nulle retraite, ni sous le Capitole écroulé, ni dans les déserts. Rome manquera au monde et la Thébaïde aux solitaires.

La famine et la peste emporteront ce que le glaive aura épargné. L'ancienne race des humains sera extirpée ; les campagnes jonchées d'os de morts se couvriront de forêts ; le désert, comme entraîné par les Barbares et changeant pour ainsi dire de place avec eux, s'étendra

sur la face des provinces jadis les plus habitées, et dans les contrées qu'avait animées un peuple innombrable, il ne restera que la terre et le ciel.

Après tant de calamités, quand la poussière élevée sous les pas des nations sera retombée, quand les tourbillons de fumée s'échappant de tant d'incendies se seront dissipés, quand la mort aura fait taire tant de gémissements, quand le bruit de la chute du colosse romain aura cessé de retentir, alors on apercevra une Croix, et au pied de cette croix un nouvel univers : tout sera changé, hommes, religion, langage. Quelques apôtres, l'Evangile à la main, assis sur des ruines, ressusciteront la société, au milieu des tombeaux, comme jadis leur maître rendit la vie à ceux qui avaient cru en lui.

Arrêtez-vous devant ce monde étranger pour y reconnaître, si vous le pouvez, deux hommes.

L'un est fils d'un secrétaire d'Attila. Sorti de Rome pour jamais avec l'empire, il vit relégué dans une ancienne maison de campagne de Lucullus sans se douter de tout ce qui s'attache à son nom, indifférent aux leçons, ignorant des souvenirs que donnent et rappellent les lieux qu'il habite.

L'autre personnage a pour sceptre une hache, pour couronne une longue chevelure; il a soumis une petite ville nommée Lutèce.

Ce fils d'un secrétaire d'Attila est Augustule, ce roi Barbare est Clovis.

Le Vicomte de Chateaubriand.

VERS DE LORD BYRON

A SON FILS NATUREL.

I.

Ces cheveux blonds, ces yeux bleus, semblables en couleur et en éclat aux yeux de ta mère, ces lèvres de rose, où renaît son sourire qui charmait tous les cœurs, me rappellent des plaisirs qui ne sont plus, et attendrissent ton père, ô mon fils.

II.

Tu peux bégayer le nom d'un père... Ah! William, si ce nom était le tien, je serais sans reproche... mais écartons cette pensée... mes soins pour toi rendront la paix à mon cœur; l'ombre de ta mère sourira joyeuse et pardonnera le passé, ô mon fils!

III.

Le gazon couvre son humble tombe, et tu n'as connu que le sein d'une étrangère. La moquerie s'amuse de ta naissance, et t'accorde à peine un nom dans ce monde... mais on ne te ravira pas tes espérances. — Il te reste le cœur d'un père, ô mon fils!

IV.

Que le monde insensible fronce le sourcil à ta vue, dois-je désavouer la tendre voix de la nature? Oh! non... en vain les moralistes me blâmeront, je te reconnais, cher enfant de l'amour, ange charmant, souvenir de jeunesse et de bonheur... un père veille sur ton enfance, ô mon fils.

V.

Ah! qu'il me sera doux, avant que l'âge ait sillonné mon front de rides, avant que la moitié du sable de ma vie soit écoulé, qu'il me sera doux de trouver en toi un frère et un ami! qu'il me sera doux de consacrer le reste de mes jours à te rendre justice, ô mon fils!

VI.

Quoique ton père, plus léger que sage, soit si jeune, la jeunesse ne refroidira pas l'amour paternel; et me serais-tu moins cher, quand je verrai revivre en toi la ressemblance d'Hélène, le cœur qu'elle fit palpiter jadis de bonheur n'abandonnera pas le gage qu'elle m'a laissé, ô mon fils!

DE LA MORT VOLONTAIRE.

Si cette mort était le délire, la fièvre chaude, je la comprendrais. Mais ces messieurs nourrissent quelquefois une secrète mélancolie, jusqu'au moment où ils vont s'expédier de sang-froid. S'ils en donnaient quelque signe, ceux qui les voient chaque jour s'en apercevraient; mais on ne s'en doute jamais, et on en ignore la cause.

J'en ai vu qui se confessaient avant le moment fatal; d'autres qui se dépêchaient de se confesser, s'il leur restait, après le coup, six minutes à vivre. Je n'ai jamais vu un suicide à propos, je ne dis pas raisonnable, mais avec une apparence de raison, comme la mort d'une femme, d'une maîtresse qu'on adore, ou d'un enfant qui fait le bonheur de la vie.

Mais si la femme qu'on aime fait une infidélité, c'est le cas de prendre... la plume pour faire un couplet contre elle.

J'en ai vu un qui, en s'enfonçant un couteau dans le ventre, cria en tombant : un confesseur et un chirurgien! Tout cela me fait croire à une imperfection interne, un organe dérangé, une espèce de rage muette contre soi, comme celle des chiens et des hommes mordus par eux l'est contre les autres. Il faudrait que les chirurgiens examinassent bien les parties de la tête des suicides. Elle est bonne jusqu'à ce moment. Je n'ai pas vu un fou à qui cela n'arrive; un fou tremble pour sa vie et pour tout. La verge d'un geôlier fait mettre à genoux celui qui se croit *Dieu le père* ou *Jules César*.

J'ai vu des suicides qui avaient refusé de se battre, et qui aimèrent mieux se tuer. J'en ai vu un la veille d'une bataille, où il avait une belle occasion de mourir. J'en ai vu un par susceptibilité mal entendue, vengeance outrée, ne voulant pas parler d'une humiliation qu'on aurait pu réparer.

J'ai vu quelques femmes s'empoisonner : mais rarement assez pour n'en pas revenir plus belles qu'auparavant, et chercher un autre amant plus fidèle. Quelques jeunes demoiselles tourmentées par leurs parents pour un mari dont elles ne veulent pas, ou pour un amant dont elles ont trop voulu, et qui leur a trop prouvé leur amour, se jettent par la fenêtre; mais cela est rare. Ainsi un coup de pistolet termina les beaux jours d'une belle chanoinesse, qui, jusqu'à minuit qu'elle écrivit à celui qui en était la cause, pour le prier de la jeter dans la rivière, chanta à merveille tous les airs d'opéra qu'elle savait. Quelques autres dont j'ai entendu parler, ont souvent été gaies dans la société jusqu'à ce qu'elles en sortaient pour sortir de la vie. Je ne sais pas même si le nombre des femmes qui se tuent dans l'année n'excède pas celui des hommes.

Ces exemples-là ont au moins une cause. Mais, comme j'ai dit plus haut, les hommes font leur testament, mettent froidement des étiquettes sur des papiers qu'ils laissent, renvoient ou brûlent quelques lettres, n'en écrivent aucune, ne se plaignent de personne, et, pour se brûler la cervelle, se tirent cinq ou six balles dans le ventre; ils vivent, souffrent, ne disent rien, et meurent.

Qu'on fasse réflexion à cette marche contradictoire et

calme; on ne dissertera plus sur le courage, ou le contraire qui fait attenter à ses jours. On voit rarement un pauvre, un estropié, un malade se tuer; ce sont toujours des gens à leur aise et qui avaient l'air heureux. On dit : cet homme a l'air bien triste, il se tuera; point du tout, il vit. Caton, tout comme un autre, avait une de ses membranes dérangée; il n'avait qu'à essayer jusqu'au dernier moment d'être utile à sa patrie.

Une de leurs grandes manies est de se dégager d'une contredanse ou d'un souper, ou d'en donner un, pendant laquelle on entend un coup de pistolet. C'est monsieur qui vient de se tuer. Pour punir l'amour-propre du défunt qui s'imagine que toute l'Europe en parlera, et corriger ses imitateurs, je voudrais que les convives restassent tranquillement à table, comme si de rien n'était; car s'il avait eu des amis, il devait les perdre, en les privant de lui. Cette mort est un affreux égoïsme.

Est-on bon père, bon amant, bon mari, quand on se tue?

L'ambition, qui est une des plus fortes passions, devrait faire des suicides lorsqu'elle est contrariée. Je n'en vois pas dans la classe des passe-droits ou des préférences; ni dans celle de l'infidélité des femmes de la cour. Ovide et Bussy ne se sont pas tués. Les rois détrônés ne se sont jamais tués non plus. Mais je conçois que par humeur on se fasse tuer.

Je me ressouviens qu'en partant pour la chasse et prenant mon fusil, un de ces prétendus suicides, qui nous en menaçait toujours, me dit : Prenez garde, je crois qu'il est chargé.

Le Prince de Ligne.

LE MALHEUR.

Suivi du Suicide impie
A travers les pâles cités,
Le Malheur rôde, il nous épie
Près de nos seuils épouvantés.
Alors, il demande sa proie;
La jeunesse, au sein de la joie,
L'entend, soupire, et se flétrit;
Comme au temps où la feuille tombe,
Le vieillard descend dans la tombe
Privé du feu qui le nourrit.

Où fuir? — Sur le seuil de ma porte
Le Malheur, un jour, s'est assis;
Et depuis ce jour, je l'emporte
A travers mes jours obscurcis.
Au soleil et dans les ténèbres,
En tous lieux, ses ailes funèbres
Me couvrent comme un noir manteau;
De mes douleurs ses bras avides
M'enlacent; et ses mains livides
Sur mon cœur tiennent le couteau.

J'ai jeté ma vie aux délices,
Je souris à la volupté;
Et les insensés, mes complices,
Admirent ma félicité.

Moi-même, crédule à ma joie,
J'enivre mon cœur, je me noie
Aux torrents d'un riant orgueil;
Mais le Malheur devant ma face
A passé; le rire s'efface,
Et mon front a repris son deuil.

En vain je redemande aux fêtes
Leurs premiers éblouissements,
De mon cœur les molles défaites
Et les vagues enchantements;
Le spectre se mêle à la danse;
Retombant avec la cadence,
Il tache le sol de ses pleurs,
Et, de mes yeux trompant l'attente,
Passe sa tête dégoûtante
Parmi des fronts ornés de fleurs.

Il me parle dans le silence,
Et mes nuits entendent sa voix;
Dans les arbres il se balance
Quand je cherche la paix des bois.
Près de mon oreille il soupire,
On dirait qu'un mortel expire:
Mon cœur se serre épouvanté:
Vers les astres mon œil se lève,
Mais il y voit pendre le glaive
De l'antique fatalité.

Sur mes mains, ma tête penchée

Croit trouver l'innocent sommeil;
Mais hélas! elle m'est cachée
Sa fleur au calice vermeil!
La douce absence de la vie,
Ce bain qui rafraîchit les jours;
Cette mort de l'ame affligée
Chaque nuit à tous partagée,
Le sommeil m'a fui pour toujours.

Ah! puisqu'une éternelle veille
Brûle mes yeux toujours ouverts:
« Viens, ô Gloire! ai-je dit, réveille
« Ma sombre vie au bruit des vers.
« Fais qu'au moins mon pied périssable
« Laisse une empreinte sur le sable. »
La Gloire a dit: « Fils de douleur,
« Où veux-tu que je te conduise?
« Tremble, si je t'immortalise:
« J'immortalise le malheur. »

Malheur! Oh quel jour favorable
De ta rage sera vainqueur?
Quelle main forte et secourable
Pourra t'arracher de mon cœur,
Et, dans cette fournaise ardente
Pour moi noblement imprudente
N'hésitant pas à se plonger,
Osera chercher dans la flamme,
Avec force y saisir mon ame,
Et l'emporter loin du danger?

Le comte Alfred de Vigny.

NUIT D'INSOMNIE.

UN CONDAMNÉ DU BAGNE FLOTTANT DE TOULON PRÈS DE SON COMPAGNON ENDORMI.

Il dort tranquille, lui! rien ne donne du calme à une ame forte comme une énergique résolution, comme un projet irrévocablement arrêté de marcher vers un but sans détourner la tête; et ce n'est ni dans des livres ni dans des raisonnements qu'il a puisé cette indomptable fermeté : elle est chez lui de nature et d'instinct. Pauvre jeune homme! d'autres temps, d'autres occasions, ce serait un héros..... Aux yeux des sages, ce n'est aujourd'hui qu'un énergique brigand.

Je voudrais me retremper à ce voisinage; mais il paraît que la force morale n'est pas contagieuse. Quand les nerfs sont affaiblis, la vigueur de tête s'émousse; mon ame est lasse comme mon corps. Un profond dégoût de la vie s'est emparé de moi; c'est le seul sentiment que j'éprouve. La sueur de la fièvre coule sur mes bras nus et sur mes tempes; mes souvenirs, mes idées d'amour, de liberté, de religion, de morale, me reviennent sans excitation. Je les accueille et les abandonne avec la même indifférence, je suis de glace à tout.

Au moins, ces jours derniers, je m'étais fait une

agréable perspective de liberté; j'avais un but prochain à atteindre; toutes mes combinaisons de réussite, tous mes plans d'évasion me tenaient en haleine; je marchais étourdi par les incidents et par l'intérêt de la situation, vers le dénoûment du drame dont j'étais le premier acteur. Aujourd'hui, je n'ai pas même la mort à ma disposition pour me consoler; il me faut subir les heures, le poids de ces heures de bagne, de ces heures sans fin que notre cruelle horloge sonne sur un air de gaieté. Pourquoi mettre des horloges dans les bagnes? Est-ce dans la loi, par hasard? Pourquoi torturer des malheureux en leur étalant un cadran largement divisé avec des aiguilles sans mouvement visible? Les heures ne sont inventées que pour l'homme vertueux qui travaille pour vivre, ou qui vit pour jouir; il faut de l'ordre dans les plaisirs ou dans les travaux; mais ici, de quel prix est le temps? C'est la chose qu'on voudrait prodiguer, et on nous le divise par compartiments comme si nous voulions en être économes. Démolissez cette tour odieuse, puissants galériens, on ne vous fusillera peut-être pas pour cette insurrection. Qui sait?.....

Camille est bien loin, bien loin; on violente sa volonté. N'est-elle pas libre d'élire domicile ou bon lui semble, à Toulon ou ailleurs? Pauvre fille! qui la protégera maintenant? Ah! n'y pensons plus, ne pensons plus aux gens du dehors. Mon Dieu! qui me donnera de l'égoïsme : il y en a tant en circulation aujourd'hui, ne puis-je en avoir mon contingent?

Un coup sonne à cette maudite horloge, un seul coup; c'est le moment le plus amphibologique de la nuit! Est-ce

minuit et demi? Une heure? Une heure et demie? Voilà ce qu'on devrait expliquer par supplément aux gens éveillés, quand on prend la peine de leur dire l'heure qu'ils ne demandent pas; c'est le moment où toutes les créatures dorment, où le temps passe sur elles à leur insu, où elles vieillissent sans vivre. Il y a bien aussi dans les bois tièdes de là-bas quelques ames ardentes qui se cherchent pour s'unir... sur les feuilles sèches et résineuses des grands pins. C'est la saison où l'on aime à dormir le jour, quand la cigale chante sur les pâles oliviers, quand le soleil jette une poussière d'étincelles, quand le ruban de la grande route brûle les yeux du pauvre piéton; alors, on se roule nu sur les coussins du sopha d'Orient; la brise joue sur les fontaines et se glisse fraîche entre les persiennes du salon, et arrondit comme une voile de brick le rideau de mousseline.... Que le sommeil est doux alors! doux, et si léger qu'on entend la voix des jeunes femmes qui folâtrent sous les acacias.... Mais la nuit, on veille, on attend qu'une robe blanche passe avec un soupir sur le sentier connu; on s'asseoit sur le thym; on regarde les sept étoiles du Chariot, Orion et sa massue nébuleuse, et l'immobile étoile du Nord; cela fait mieux penser à la femme attendue et charme l'impatience du désir. Quand elle tombe, toute dorée de cheveux comme une apparition dans les grands blés jaunes, mêlés de rouges renoncules, on n'a plus assez de force pour se lever, assez de souffle pour dire : Viens! On ne parle qu'après, après, quand on revoit confusément à travers des larmes, Orion et le Chariot, les grands blés et la cime noire des pins....

La douleur veille aussi, la douleur d'une mère surtout! Pauvre mère! elle pense à son fils; pensée éternelle sans intervalles de distraction! Sa chambre lui doit sembler tendue de noir, car la veilleuse est près de s'éteindre; la servante dort, elle n'a point d'enfant aux galères. Le silence de la nuit est horrible à l'oreille d'une mère souffrante qui veille; mon portrait est devant ses yeux, blond et riant comme aux fêtes de ma jeunesse... Pourquoi n'a-t-on pas brûlé cette trompeuse image qui ment à l'avenir?... C'est moi qui l'ai peint ce tableau, il y a quinze ans au moins; mon heureuse mère regardait mon travail, appuyée sur le dossier de mon fauteuil, et elle m'embrassait en riant. Quel crime a-t-elle commis pour être ainsi torturée par son fils? Qu'on m'explique cela, qu'on me l'explique!... Oh! il n'en faut pas douter! une autre vie est au-delà de la mort, vie de réparation pour les injustices souffertes; si cela n'était pas, il n'y aurait pas de Dieu. — Et toujours, toujours entendre de ma cabine les râles prolongés et sourds de ces milliers de misérables qui dorment: harmonie d'enfer! Pas un d'eux ne veille, ils ont travaillé quinze heures! on aurait du sommeil à moins. Quel étrange recueil ne ferait-on pas des six mille rêves qui étouffent leurs poitrines en ce moment! J'aime mieux entendre le son léger des petites vagues qui se brisent contre la carcasse verte de ma prison; elles ont mis bien des années à venir du cap Horn ici,... dix siècles peut-être! mais elles étaient insouciantes du temps et de l'espace, et les voilà sous mes pieds; et moi, être penseur, je m'inquiète de mes quelques jours de vie esclave; ils passeront aussi rapides qu'un demi-siècle de vie heureuse:

quand le terme est arrivé, l'ennui du voyage s'oublie, on ne voit que les douceurs du port...

Que Toulon est beau la nuit, quand la lune se lève sur cette montagne grisâtre taillée à pic comme un gigantesque rempart! Les eaux de la rade secouent des teintes scintillantes, les angles du fort Lamalgue sont écartelés de lumière et d'obscurité, la cime des pins s'argente comme une chevelure; les mâts du port, à demi cachés dans une vapeur confuse, rappellent ces tableaux de marine flamande toujours voilés d'un brouillard; le vaste arsenal avec son architecture fantastique, ses larges blocs, informes, équarris, ciselés, couchés sur le sable, ses monuments ébauchés, ressemble à quelque Palmyre moderne qui n'attend qu'une population. Bizarre organisation! une de mes idées chasse l'autre, comme la vague pousse la vague; je suis léger à la douleur comme au plaisir; je ne puis attacher à rien une réflexion assidue et forte, comme ceux qui se dessèchent sous le poids d'une pensée unique, ou qui perdent la raison en raisonnant sans fin sur le même objet. Est-ce un bien ou un mal? — S'il faut que je me tue un jour, il me faudra saisir au vol la minute de bonne inspiration; l'arme m'échapperait des mains au moindre rayon de soleil qui viendrait jouer sur ma vitre, au moindre nuage qui teindrait de gris les eaux vives de ce bassin. — Que d'agonies cela me promet! Ah! je n'étais fait ni pour le crime, ni pour le bagne; pourtant je suis criminel et galérien, et c'est une destinée sans appel...

Voyez, voyez! qu'ils sont heureux ces mariniers levés avec l'aube! Gais pêcheurs à bonnets rouges, aux larges

bas de laine grise; ils regardent la lune et croisent l'antenne sur le mât de leur bateau; ils chantent avant le jour comme l'alouette; ils voguent au large, et c'est pour eux que la mer exhale ses premiers parfums d'algue verte et de coquillages... Je voudrais être marin et faire mon quart à cette heure, au large, par une petite brise du nord-ouest, dans la Méditerranée, sur un brick léger comme un alcyon, avec ses mâts obliques et son corsage délié. J'aimerais à me dire, en me promenant sur le pont: « Bientôt je « verrai à l'horizon le Vésuve et le soleil levé sur le Pau- « silippe, Misène, et Ischia; nous entrerons dans le port à « pleines voiles en saluant le fort Saint-Elme; ce soir, je « serai à Saint-Charles dans une loge avec des femmes « brunes et vives qui ont compris la vie du Midi. Musique « enivrante, chants célestes, danses lascives, spectacle de « féerie, peuple enthousiaste, langue de Sybarites, amou- « reuses Napolitaines coiffées des roses du Pœstum, voilà, « voilà ce que la nature a placé sur ce rivage pour le mari- « nier qui descend avec ses rêves de femmes, de musique « et de promenades sur le gazon... »

— Encore cette maudite horloge! on dirait qu'elle triple sa voix dans la nuit, comme un fantôme placé là tout exprès pour ramener aux galères ma vagabonde imagination. Assez, assez! grace de ta réplique! Que me sert ce luxe d'avertissement? Tais-toi! Ah! elle n'a pas parlé sans fruit: j'entends les gardes qui se réveillent en jurant par forme de prières du matin; les chaînes retentissent dans les chiourmes. Je ne veux pas voir ces pâles figures sortir de leur enfer. — O Dieu! pitié pour moi! Qu'un peu de sommeil me rafraîchisse sur mon grabat de paille; donne-

moi des rêves de rose, ce sera toujours autant d'arraché au malheur; que l'illusion me console un instant de la sombre réalité (1)!

M. Méry.

IMPRÉCATION DU BARDE (2).

Ruin seize thee, ruthless king.
Th. Gray.

« Tombe, cruel tyran, péris avec ta gloire;
« D'un opprobre immortel que tes drapeaux couverts,
« Sur son aile d'azur portés par la Victoire,
« D'un faste ambitieux n'insultent plus les airs.
« Rien dans le sein des nuits ne calmera tes craintes;
« Malgré ton glaive impie et la pompe d'un roi,
« Partout, de Cambria les sanglots et les plaintes,
« Partout, ses cris vengeurs te glaceront d'effroi. »

C'était du haut d'un roc dont la cime effroyable
Sur les flots du Conway s'élève avec orgueil,
Qu'on entendait la voix et le chant lamentable
Du Barde aux yeux hagards, pâle et couvert de deuil.

(1) Extrait d'un roman inédit, intitulé *le Bonnet vert*.

(2) Ce fragment ne se trouve pas dans les OEuvres complètes de l'auteur.

Le vent faisait voler au milieu des tempêtes
Sa barbe vénérable, et ses longs cheveux blancs;
Telle on voit la comète errante sur nos têtes
Promener dans les cieux ses feux étincelants.

« Dans les temps à venir, du voile heureux des fables
« Je vois la poésie orner la vérité;
« La terreur, la pitié, les peines agréables (1)
« Charment un peuple ému, doucement agité;
« D'un ange de l'Éden la voix enchanteresse
« Semble le souffle pur des zéphyrs du printemps.
« D'autres chantent l'amour, la douleur, l'allégresse;
« Leurs accents sont perdus dans l'abîme des temps.

« Adieu! je suis content, je brave en paix ta rage,
« Le Ciel a décidé de mon sort et du tien:
« Régner dans les tourments, tel sera ton partage;
« Triompher et mourir, voilà quel est le mien. »
Il promène, à ces mots, ses regards intrépides
Sur le fleuve et les monts que dominent ses yeux;
Et se précipitant au sein des flots rapides,
Dans la nuit éternelle il rejoint ses aïeux.

Feu Marie-Joseph de Chénier.

(1) Joy of grief.

LE JEU DES ÉCHECS.

LE ROI SHIHRAM. — L'AUTOMATE DE KEMPELEN. — LE SINGE ET LE GASCON.

Quelques personnes attribuent à Palamède l'invention du jeu des échecs, à l'époque de la guerre de Troie. Un de nos poètes les plus brillants a même consacré cette tradition, en disant :

« L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède. »

Nous sommes fâchés de nous trouver en opposition avec Delille : mais comme il n'est point ici question de vers, nous ne craindrons pas d'engager la dispute; d'autant mieux qu'une des causes principales qui ont déterminé l'opinion de l'auteur des *Géorgiques françaises*, est sans doute le nom harmonieux de *Palamède*. Ayant donc la conscience libre de ce côté, et n'étant point, comme Delille, séduits par l'influence de l'euphonie, nous croyons que c'est à tort qu'on fait honneur à Palamède de cette découverte. Il paraît bien démontré qu'elle nous vient des Indiens, et qu'elle est de beaucoup postérieure au siége de Troie. Palamède est d'ailleurs assez riche de son propre fonds, pour n'avoir point à faire du bien d'autrui. On sait qu'entre autres choses, il inventa quatre lettres grecques, les poids et mesures, le jeu des dés, et même, s'il faut s'en rapporter au témoignage d'Eupolis, ces vases nocturnes qu'il n'est pas décent de nommer. Certes, en

voilà plus qu'il n'en faut pour avoir une célébrité fort honnête, et nous pouvons, sans scrupule, lui retirer le jeu des échecs.

Nous allons donc raconter l'origine de ce jeu, telle que nous l'ont transmise les écrivains arabes :

LE ROI SHIHRAM.

Il y avait autrefois un roi de l'Inde, nommé Shihram, qui faisait le malheur de ses peuples par sa conduite à la fois tyrannique et insensée. Enivré de sa grandeur et de sa puissance, il se croyait l'égal de Dieu, et regardait ses misérables sujets comme des victimes destinées à supporter tous ses caprices. Ses volontés, presque toujours injustes et bizarres, étaient des lois que personne ne pouvait éluder. L'obscurité et la misère ne mettaient point à l'abri de ses violences; mais les seigneurs de sa cour, destinés par leur rang à approcher sans cesse de sa personne, étaient surtout exposés à ses injustices.

Quoique le malheur et l'indignation fussent au comble, partout on souffrait en silence; ou, si l'on osait faire éclater quelques gémissements, la plainte était regardée comme un crime, et le plus léger murmure puni comme une rebellion. Déja tout le royaume se ressentait de l'influence de cet odieux despotisme. L'industrie languissait, les champs restaient en friche, le découragement était général. On était même informé que les princes voisins, tributaires du roi des Indes, se préparaient à s'affranchir de son joug, et à envahir ses états, encouragés dans

cette entreprise par le mécontentement de ses peuples.

En vain quelques courtisans dévoués à la véritable cause de Shihram, avaient essayé de l'éclairer sur ses dangers. Le châtiment le plus prompt avait été la récompense de leur franchise. Les autres, glacés par cet exemple, gardaient le silence, et aimaient mieux être enveloppés dans le malheur général, que de se sacrifier seuls pour le bien commun, par des tentatives inutiles.

Cependant un bramine nommé Sissa, fils de Taher, touché de la situation du royaume, entreprit d'ouvrir les yeux de son prince sans exposer sa vie, et de concilier à la fois l'intérêt général avec sa sûreté particulière. C'est dans ce double motif, qu'après de grandes méditations, il parvint à inventer le jeu des échecs, pour faire sentir à Shihram que le *roi,* malgré son rang et sa dignité, a besoin du secours de ses sujets pour se défendre contre ses ennemis.

La réputation de ce nouveau jeu parvint bientôt jusqu'aux oreilles de Shihram, qui fut curieux de le connaître. Il manda auprès de lui le bramine, qui, sous prétexte d'en expliquer les règles, lui fit connaître et apprécier des vérités auxquelles son ame avait été fermée jusqu'alors. Les leçons les plus utiles ont besoin de se déguiser pour pénétrer au pied du trône. Le roi sut profiter de celles qui lui étaient présentées sous une forme si ingénieuse. Il revint de ses erreurs, et reconnut que la véritable force d'un monarque est fondée sur l'amour de ses sujets.

Shihram voulut témoigner au bramine combien il était reconnaissant du service qu'il avait reçu. « Choisis, lui « dit-il, la récompense que tu désires; quelques vœux que

« tu formes, ils seront accomplis. — Grand roi, repliqua « le fils de Taher, puisque ta bonté m'encourage, or- « donne à tes trésoriers de me donner un grain de blé « pour la première case de l'échiquier, deux pour la se- « conde, quatre pour la troisième, et ainsi de suite, en « doublant toujours les grains jusqu'à la soixante-quatrième « case. » Le roi eut peine à retenir son indignation en lui entendant former une pareille demande. « Eh quoi! lui « dit-il, oses-tu bien réclamer une récompense si indigne « de moi, et penses-tu que mes trésors ne puissent pas « suffire aux dons que tu mérites? — Que ta colère, lui « répondit Sissa, ne s'enflamme pas contre ton serviteur! « Je t'ai découvert ce que je desire. Daigne me contenter, « et sois sûr que mon ambition ne va point au-delà. » Le roi, quoique à regret, ordonna donc qu'on délivrât au bramine le misérable objet de sa demande. Mais lorsque les trésoriers eurent essayé de calculer ce qui revenait à Sissa, ils furent épouvantés du résultat de ce calcul, et coururent faire part au roi de leur surprise et de leur embarras. Tous les blés du royaume ni toutes ses richesses n'auraient pu suffire pour un pareil présent. Le bramine profita encore de cette occasion pour adresser une nouvelle leçon au monarque, et pour lui faire sentir avec quelle prudence il devait dispenser ses graces, s'il ne voulait pas qu'on en abusât. Shihram sentit alors la profonde sagesse du bramine. « Fils de Taher, lui dit-il en l'embras- « sant, voilà la seconde victoire que tu remportes sur moi. « Viens t'asseoir près de mon trône et m'aider à gouverner « mes peuples. Heureux les princes qui ont de pareils « ministres! »

Le jeu des échecs acquit dans la suite une grande célébrité, et se répandit dans tout l'Orient.

L'AUTOMATE DE KEMPELEN.

Un fait qui paraîtrait incroyable, s'il n'était appuyé par une foule d'exemples et de preuves, c'est qu'il y a eu beaucoup d'aveugles qui ont été très-habiles à ce jeu. Nous croyons qu'il est plus aisé de le prouver par des autorités que de le démontrer par des raisons.

De célèbres mécaniciens ont, à différentes reprises, inventé d'ingénieuses machines qui jouaient aux échecs comme Philidor, et qui avaient l'avantage de n'avoir jamais de distraction.

Le plus renommé de tous ces automates est celui du baron de Kempelen, qui vint à Paris en 1783, défier les plus habiles dans ce jeu. Chacun briguait la faveur de faire sa partie; mais que d'amours-propres furent blessés et de réputations renversées par cet être inanimé, qui gagnait tous ses adversaires sans éprouver cet enivrement qui accompagne toujours les triomphes! L'imagination a peine à comprendre comment un automate peut combiner des coups qui paraissent le résultat des calculs les plus profonds et des chances les plus variées. Il entre sans doute un peu de supercherie dans un pareil phénomène, quoique plusieurs personnes aient tâché de l'expliquer par les seules lois de la mécanique.

L'automate du baron de Kempelen rendra peut-être plus croyable l'anecdote que nous allons raconter, mais dont cependant nous ne garantissons pas l'authenticité,

de peur de diminuer la confiance que méritent les faits que nous avons déja rapportés.

LE SINGE ET LE GASCON.

Le héros de notre histoire vivait autrefois à Bordeaux, et s'y rendit tellement fameux par son habileté à jouer aux échecs, qu'on ne le désignait plus que sous le nom de *chevalier de l'Échiquier*. Il ne connaissait pas de rival dans toute la Gascogne, et les plus illustres dans ce jeu tenaient à grand honneur de lui avoir disputé un succès, ou d'avoir obtenu un de ses éloges. Toutes ses décisions passaient pour des oracles, et il ne remuait pas un pion sans arracher des cris d'admiration à toute la galerie.

Un jour, certain cavalier espagnol qui passait par Bordeaux, entendit parler de la grande réputation du chevalier. Il fut curieux d'en juger par lui-même. Après avoir assisté à une de ses parties : « Je m'aperçois, dit-il « au joueur gascon, que la renommée n'a point exagéré « votre gloire, et je vous crois de force à jouer avec « don Gabriel de Roquas. — Quel est ce don Gabriel de « Roquas, dont je n'ai jamais entendu parler? demanda « notre chevalier. — Comment, répondit l'Espagnol, l'i- « gnorez-vous? C'est le plus savant joueur de toute l'Es- « pagne. Il habite Cordoue, et chaque jour voit arriver « chez lui ce que les Espagnes ont de plus renommé dans « ce jeu. Mais tous ses adversaires retournent chez eux « sans avoir pu le vaincre, et confessent unanimement « qu'il n'est point de joueur au monde égal à don Gabriel « de Roquas. — Vous m'inspirez le désir de le connaître,

« et quoi qu'en disent vos cavaliers, je crois que je sou-
« tiendrai près de lui l'honneur de la Garonne. »

Depuis cette conversation, le chevalier de l'Échiquier ne connut plus de repos ni de bonheur. L'idée qu'il avait un rival, et peut-être un maître, empoisonnait tous ses triomphes; et les lauriers du Miltiade cordouan ne laissaient point dormir ce nouveau Thémistocle. Enfin, il résolut de sortir de cette incertitude. Un beau jour il se met en route et se rend à Cordoue. Arrivé dans cette ville, il demande la demeure de don Gabriel de Roquas; on la lui indique. Il trouve ce grand homme occupé gravement à jouer une partie d'échecs avec son singe. « Sei-
« gneur, lui dit le gentilhomme français, je viens, attiré
« par votre renommée, voir si je peux mériter l'honneur
« de faire votre partie. Je jouis de quelque estime à Bor-
« deaux, et j'ose même dire qu'il n'y a pas de joueur dans
« cette ville qui puisse me le disputer. — Allons, seigneur,
« lui répondit le noble cavalier en souriant, asseyez-vous
« là. Je vais tâcher de mériter la faveur que voulez bien
« me faire. »

Nos deux champions se placèrent aussitôt devant l'échiquier et commencèrent leur partie; mais à peine avaient-ils joué cinq où six coups que don Gabriel se leva brusquement, en disant au Français : « Seigneur,
« il est inutile de continuer; vous ne pouvez pas jouer
« avec moi; vous êtes tout au plus de force à jouer avec
« mon singe. — Comment, repondit le gentilhomme gas-
« con, pretendez-vous m'insulter? — Nullement, répon-
« dit l'Espagnol. Mon singe possède à fond le jeu des
« échecs; et, certes, vous ne devez pas vous trouver hu

« milié de ce que je vous place tous deux sur la même « ligne. Je vous avouerai même que je parierais pour lui. « — Puisque vous le voulez absolument, répondit le Fran- « çais, je consens à votre proposition, ne fût-ce que pour « la rareté du fait : je veux voir si cet animal pourra me « disputer la victoire. »

Le singe s'assit donc à la place de don Gabriel, et continuant la partie que ce seigneur avait commencée, il fit son adversaire échec et mat en moins de dix coups. Dans le premier mouvement de son dépit, le Gascon sauta sur le singe, et d'un coup de poing le jeta au milieu de la chambre. L'Espagnol lui adressa de vifs reproches sur sa brutalité. Notre homme convint de ses torts et demanda sa revanche. « Je ne sais, répondit don Gabriel, si mon « singe voudra maintenant faire une autre partie avec « vous. Vous l'avez si maltraité, que j'aurai de la peine à « l'y faire consentir. » L'Espagnol parvint cependant à le ramener devant l'échiquier à force de prières, et en lui donnant l'assurance qu'il n'aurait plus rien à craindre. Le singe recommença à jouer, mais d'un air de défiance et en tremblant. Enfin, après avoir joué quelques coups peu décisifs, il avance un pion, et, s'échappant aussitôt, grimpe sur une armoire. Le Gascon ne pouvait concevoir la cause de cette brusque fuite. « Ne voyez-vous pas, lui « dit alors don Gabriel, qu'il ne vous reste plus que deux « coups à jouer, et qu'après cela mon singe vous fait échec « et mat? Ne trouvez pas étonnant qu'il ait redouté les « suites de sa victoire. »

Notre gentilhomme, trouvant inutile de prolonger davantage son sejour à Cordoue, reprit tristement la route

de la Garonne; et, lorsqu'à son arrivée on lui demanda s'il avait réussi à gagner don Gabriel de Roquas : « Hélas! « répondit-il, je n'ai pu même gagner son singe. »

Le Comte A. L.

MADRIGAL.

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde, et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.

Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée,
Tu n'en seras que mieux aimée,
Si tu crains de ne l'être pas.

Feu Maximilien Robespierre (1).

(1) Quelques publicistes disent : *Robespierre n'est pas encore jugé.* C'est comme *homme politique* que l'on veut dire. Voici en attendant un madrigal, qui peut fournir l'occasion de le juger du moins comme *poète* sans trop d'irrévérence.

UN CONTE FANTASTIQUE.

« Veux-tu m'en croire, Polémon? Quand la lumière, épouvantée à l'approche des mauvais esprits, se retire en pâlissant, viens ranimer avec moi ses prestiges dans les fêtes de l'opulence et dans les orgies de la volupté. L'or manque-t-il jamais à mes souhaits? Les mines les plus précieuses ont-elles une veine cachée qui me refuse ses trésors? Le sable même des ruisseaux se transforme sous ma main en pierres exquises qui feraient l'ornement de la couronne des rois. Veux-tu m'en croire, ami : c'est en vain que le jour s'éteindrait, tant que les feux que ses rayons ont allumés pour l'usage de l'homme pétillent encore dans les illuminations des festins, ou dans les clartés plus discrètes qui embellissent les veillées délicieuses de l'amour. Les démons, tu le sais, craignent les vapeurs odorantes de la cire et de l'huile embaumée qui brillent doucement dans l'albâtre, ou versent des ténèbres roses à travers la double soie de nos riches tentures. Ils frémissent à l'aspect des marbres polis, éclairés par les lustres aux cristaux mobiles, qui lancent autour d'eux de longs jets de diamants, comme une cascade frappée du dernier regard d'adieu du soleil horizontal. Jamais une sombre Lamie, une Mante décharnée n'osa étaler la hideuse laideur de ses traits dans les banquets de Thessalie. La lune même qu'elles invoquent, les effraie souvent quand elle laisse tomber sur elles un de ces rayons passagers qui donnent aux objets qu'ils effleurent

la blancheur terne de l'étain. Elles s'échappent alors plus rapides que la couleuvre avertie par le bruit du grain de sable qui roule sous le pied du voyageur. Ne crains pas qu'elles te surprennent au milieu des feux qui étincèlent dans mon palais et qui rayonnent de toutes parts sur l'acier éblouissant des miroirs. Vois plutôt, mon Polémon, avec quelle agilité elles se sont éloignées de nous depuis que nous marchons entre les flambeaux de mes serviteurs, dans ces galeries décorées de statues, chefs-d'œuvre inimitables du génie de la Grèce. Quelqu'une de ces images t'aurait-elle révélé, par un mouvement menaçant, la présence de ces esprits fantastiques qui les animent quelquefois quand la dernière lueur qui se détache de la dernière lampe, monte et s'éteint dans les airs? L'immobilité de leurs formes, la pureté de leurs traits, le calme de leurs attitudes qui ne changeront jamais, rassureraient la frayeur même. Si quelque bruit etrange a frappé ton oreille, ô frère chéri de mon cœur! c'est celui de la nymphe attentive qui répand sur ses membres appesantis par la fatigue les trésors de son urne de cristal, en y mêlant des parfums jusqu'ici inconnus à Larisse, un ambre limpide que j'ai recueilli sur les bords des mers qui baignent le berceau du soleil, le suc d'une fleur mille fois plus suave que la rose qui ne croît que dans les épais ombrages de la brune Corcyre; les pleurs d'un arbuste aimé d'Apollon et de son fils, et qui étale sur les rochers d'Épidaure ses bouquets composés de cymbales de pourpre toutes tremblantes sous le poids de la rosée. Et comment les charmes des magiciennes troubleraient-ils la pureté des eaux qui bercent autour de toi

leurs ondes d'argent? Myrthé, cette belle Myrthe aux cheveux blonds, la plus jeune et la plus chérie de mes esclaves, celle que tu as vue se pencher à ton passage, car elle aime tout ce que j'aime : elle a des enchantements qui ne sont connus que d'elle et d'un esprit qui les lui confie dans les mystères du sommeil; elle erre maintenant comme une ombre autour de l'enceinte des bains où s'élève peu à peu la surface de l'onde salutaire; elle court en chantant des airs qui chassent les demons, et en touchant de temps à autre les cordes d'une harpe errante que des génies obéissants ne manquent jamais de lui offrir avant que ses désirs aient le temps de se faire connaître en passant de son ame à ses yeux. Elle marche, elle court; la harpe marche, court et chante sous sa main. Écoute le bruit de la harpe qui résonne, la voix de la harpe de Myrthe : c'est un son plein, grave, solennel, qui fixe les idées de la terre, qui se prolonge, qui se soutient, qui occupe l'ame comme une pensée sérieuse; et puis il vole, il fuit, il s'évanouit, il revient; et les airs de la harpe de Myrthé (enchantement ravissant des nuits!), les airs de Myrthé qui volent, qui fuient, qui s'évanouissent, qui reviennent encore. Comme elle chante, comme ils volent, les airs de la harpe de Myrthe! les airs qui chassent le démon!.... Écoute, Palémon, les entends-tu?

«J'ai éprouvé, en vérité, toutes les illusions des rêves; et que serais-je alors devenu sans le secours de la harpe de Myrthé, sans le secours de sa voix si attentive à troubler le repos douloureux et gémissant des nuits?... Combien de fois je me suis penché dans mon sommeil sur l'onde limpide et dormante, l'onde trop fidèle à repro-

duire mes traits altérés, mes cheveux hérissés de terreur, mon regard fixe et morne comme celui du désespoir qui ne pleure plus!... Combien de fois j'ai frémi en voyant des traces d'un sang livide courir autour de mes lèvres pâles, en sentant mes dents chancelantes repoussées de leurs alvéoles, mes ongles détachés de leur racine s'ébranler et tomber! Combien de fois, effrayé de ma nudité, je me suis livré inquiet à l'ironie de la foule, avec une tunique plus courte, plus légère, plus transparente que celle qui enveloppe une courtisane au seuil du lit effronté de la débauche! Oh! combien de fois des rêves plus hideux, des rêves que Polémon lui-même ne connaît point.... Et que serais-je devenu alors, que serais-je devenu sans le secours de la harpe de Myrthé, sans le secours de sa voix et de l'harmonie qu'elle enseigne à ses sœurs, quand elles l'entourent obéissantes, pour charmer les terreurs du malheureux qui dort, pour faire bruire à son oreille des chants venus de loin, comme la brise qui court entre peu de voiles; des chants qui se marient, qui se confondent, qui assoupissent les songes orageux du cœur et qui enchantent leur silence dans une longue mélodie.

«Et maintenant voici les sœurs de Myrthé qui ont préparé le festin. Il y a Théis, reconnaissable entre toutes les filles de Thessalie, quoique la plupart des filles de Thessalie aient des cheveux noirs qui tombent sur des épaules plus blanches que l'albâtre; mais il n'y en a point qui aient des cheveux bouclés en ondes souples et voluptueuses, comme les cheveux noirs de Théis. C'est elle qui penche sur la coupe ardente où blanchit un vin bouillant, le vase d'une précieuse argile, et qui en laisse tomber goutte à

goutte, en topazes liquides, le miel le plus exquis qu'on ait jamais recueilli sur les ormeaux de Sicile. L'abeille, privée de son trésor, vole inquiète au milieu des fleurs, elle se pend aux branches solitaires de l'arbre abandonné, en demandant son miel aux zéphyrs. Elle murmure de douleur, parce que ses petits n'auront plus d'asile dans aucun des mille palais à cinq murailles qu'elle leur a bâtis avec une cire légère et transparente, et qu'ils ne goûteront pas le miel qu'elle avait récolté pour eux sur les buissons parfumés du mont Hybla. C'est Théis qui répand dans un vin bouillant le miel dérobé aux abeilles de Sicile; et les autres sœurs de Théis, celles qui ont des cheveux noirs, car il n'y a que Myrthé qui soit blonde, elles courent soumises, empressées, caressantes, avec un sourire obéissant, autour des apprêts du banquet. Elles sèment des feuilles de grenade ou des feuilles de roses sur le lait écumeux; ou bien elles attisent les fournaises d'ambre et d'encens qui brûlent sous la coupe ardente où blanchit un vin bouillant; vois les flammes qui se courbent de loin autour d'un rebord circulaire, qui se penchent, qui se rapprochent, qui l'effleurent, qui caressent ses lèvres d'or, et finissent par se confondre avec les flammes aux langues blanches et bleues qui volent sur le vin. Les flammes montent, descendent, s'égarent comme ce démon fantastique des solitudes qui aime à se mirer dans les fontaines.

.... « Qui pourra dire combien de fois la coupe a circulé autour de la table du festin, combien de fois épuisée, elle a vu ses bords inondés d'un nouveau nectar? Jeunes filles, n'épargnez ni le vin, ni l'hydromel. Le soleil ne cesse

de gonfler de nouveaux raisins, et de verser des rayons de son immortelle splendeur dans la grappe éclatante qui se balance aux riches festons de nos vignes, à travers les feuilles rembrunies du pampre arrondi en guirlandes qui court parmi les mûriers de Tempé. Encore cette libation pour chasser les démons de la nuit! Quant à moi, je ne vois plus ici que les esprits joyeux de l'ivresse qui, s'échappant en pétillant de la mousse frémissante, se poursuivent dans l'air comme des moucherons de feu, ou viennent éblouir de leurs ailes radieuses mes paupières échauffées; semblables à ces insectes agiles que la nature a ornés de feux innocents, et que souvent dans la silencieuse fraîcheur d'une courte nuit d'été, on voit jaillir en essaim du milieu d'une touffe de verdure, comme une gerbe d'étincelles, sous les coups redoublés du forgeron. Ils flottent emportés par une légère brise qui passe, ou appelés par quelque doux parfum dont ils se nourrissent dans le calice des roses. Le nuage lumineux se promène, se berce inconstant, se repose ou tourne un moment sur lui-même, et tombe tout entier sur le sommet d'un jeune pin qu'il illumine comme une pyramide consacrée aux fêtes publiques, ou à la branche inférieure d'un grand chêne à laquelle il donne l'aspect d'une girandole préparée pour les veillées de la forêt.

« Vois, Polémon, comme ils jouent autour de toi, comme ils frémissent dans les fleurs, comme ils rayonnent en reflets de feu sur les vases polis : ce ne sont point des démons ennemis. Ils dansent, ils se réjouissent, ils ont l'abandon et l'éclat de la folie. S'ils s'exercent quelquefois à troubler le repos des hommes, ce n'est jamais que pour satisfaire,

comme un enfant étourdi, à de riants caprices. Ils se roulent, malicieux, dans le lin confus qui court autour du fuseau d'une vieille bergère, croisent, embrouillent les fils égarés, et multiplient les nœuds contrariants sous les efforts de son adresse inutile. Quand un voyageur qui a perdu sa route cherche d'un œil avide à travers tout l'horizon de la nuit quelque point lumineux qui lui promette un asile, long-temps ils le font errer de sentiers en sentiers, à la lueur d'un feu infidèle, au bruit d'une voix trompeuse, ou de l'aboiement éloigné d'un chien vigilant qui rôde comme une sentinelle autour de la ferme solitaire; ils abusent ainsi de l'espérance du pauvre voyageur jusqu'à l'instant où, touchés de pitié pour sa fatigue, ils lui présentent tout-à-coup un gîte inattendu que personne n'avait jamais remarqué dans ce désert; quelquefois même, il est étonné de trouver à son arrivée un foyer pétillant dont le seul aspect inspire la gaiete, des mets rares et délicats que le hasard a procurés à la chaumière du pêcheur ou du braconnier, et une jeune fille, belle comme les Graces, qui le sert en craignant de lever les yeux : car il lui a paru que cet étranger était dangereux à regarder. Le lendemain, surpris qu'un si court repos lui ait rendu toutes ses forces, il se lève heureux au chant de l'alouette qui salue un ciel pur, il apprend que son erreur favorable a raccourci son chemin de vingt stades et demi, et son cheval hennissant d'impatience, les naseaux ouverts, le poil lustré, la crinière lisse et brillante, frappe devant lui la terre d'un triple signal de départ. Un lutin bondit de la croupe à la tête du cheval du voyageur, il passe ses doigts subtils dans la

vaste crinière, il la roule, la relève en ondes; il regarde, il s'applaudit de ce qu'il a fait, et il part content pour aller s'égayer du dépit d'un homme endormi qui brûle de soif et qui voit fuir, se diminuer, tarir devant ses lèvres allongées un breuvage rafraîchissant; qui sonde inutilement la coupe du regard; qui aspire inutilement la liqueur absente; puis se réveille et trouve le vase rempli d'un vin de Syracuse qu'il n'a pas encore goûté et que le follet a exprimé de raisins de choix, tout en s'amusant des inquiétudes de son sommeil.

.... «Ici, Polémon, tu peux boire, parler ou dormir sans terreur, car les follets sont nos amis. Satisfais seulement à la curiosité impatiente de Théis et de Myrthé, à la curiosité plus intéressée de Thélaïre, qui n'a pas détourné de toi ses longs cils brillants, ses grands yeux noirs qui roulent comme des astres favorables sur un ciel baigné du plus tendre azur. Raconte-nous, ami, les extravagantes douleurs que tu as cru éprouver sous l'empire des sorcières; car les tourments dont elles poursuivent notre imagination ne sont que la vaine illusion d'un rêve qui s'évanouit au premier rayon de l'aurore. Théis, Thélaïre et Myrthé sont attentives... elles écoutent... Théis, verse du vin; et toi, Thélaïre, souris à son récit pour que son ame se console; et toi, Myrthé, si tu le vois, surpris des souvenirs de ses égarements, céder à une illusion nouvelle, chante et soulève les cordes de la harpe magique... demande-lui des sons consolateurs, des sons qui renvoient les mauvais esprits... C'est ainsi qu'on affranchit les heures de la nuit de l'empire des songes, et qu'on échappe de plaisirs en plaisirs aux sinistres enchan-

tements qui remplissent la terre pendant l'absence du soleil.... »

Ch. Nodier.

A UN ENFANT.

Ah ! pourquoi ton aspect a-t-il pour moi des charmes,
Qu'avant de t'avoir vu j'étais loin de prévoir?
Pourquoi, jeune orphelin, sans répandre des larmes
Ne puis-je pas te voir?

C'est que tes grands yeux bleus, de mon adolescence,
Fantastique miroir, me reflètent le temps;
Qu'ils réveillent en moi l'ardeur et l'innocence
Des feux de mon printemps!

C'est que tes grands yeux bleus me rappellent ta mère,
Que j'aimai comme on aime une première fois;
Auprès de qui l'espoir d'une belle chimère
M'abreuvait autrefois;

Ta mère, loin de moi morte à l'hymen liée,
Lorsqu'à peine ton pied essayait quelques pas,
Ta mère, que déja d'autres ont oubliée,
Que je n'oublierai pas!

Oui, tant que je vivrai je me parlerai d'elle;
Parmi les passions, leurs flux et leurs reflux,
Mon cœur aura toujours un battement, fidèle
A celle qui n'est plus.

Comme, lorsqu'en nos bois une yeuse est étreinte
Par la flamme du ciel aux dévorants sillons,
Le tronc d'arbre à jamais garde la noire empreinte
Des brûlants tourbillons.

C'est elle qui me fit entendre, la première,
De sa timide voix le plus doux des aveux!
C'est elle qui jadis dans une humble chaumière
Concentrait tous mes vœux.

C'est elle qui des vers en moi jeta la flamme!
C'est elle qui me fit dérouler en des chants,
Que l'art ne réglait pas, mais qui partaient de l'ame,
Les voluptés des champs.

C'est elle qui le soir, prête à chercher sa couche,
Me donnait un baiser, ineffable butin,
Dont le parfum brûlant attendait sur ma bouche
Le baiser du matin.

Édouard d'Anglemont.

LA VEUVE DE VINGT ANS.

Quelle est cette jolie femme? Est-ce coquetterie, est-ce deuil que l'élégant costume noir qui fait ressortir la blancheur de son visage, de son cou, de cette délicate main qui tient un portrait? Ce portrait, c'est sans doute celui d'un ami absent; car elle paraît triste et pensive, et dès qu'elle l'a regardé, elle relève tristement les yeux comme pour fuir un souvenir pénible. Ce n'est point vaine et frivole parure que cette robe noire qui presse sa taille, que cette écharpe noire qui se croise sur son sein, c'est l'emblème de la tristesse et de l'amertume de son ame : ce portrait, c'est celui d'un ami, d'un ami bien cher, d'un mari mort le matin de la nuit nuptiale.

Amélie, fille de l'armateur Kerouan, de Brest, était le premier octobre 1826 la plus heureuse des femmes. Elle venait d'épouser d'Héric, son cousin, qu'elle avait aimé dès son enfance, qu'elle avait juré d'aimer jusqu'à la fin de sa vie. Ce serment, elle l'avait prononcé chaque jour à la face de Dieu devant la grande mer, dans les hautes forêts de pins, au lever du soleil sur les flots, à l'apparition de la lune sur l'Océan, à toutes les heures, dans tous les lieux où la Divinité se fait le plus solennellement sentir : ce ne fut donc plus qu'une imposante consécration que le serment qu'elle venait de prêter devant l'autel.

Quand les époux eurent échangé les anneaux, toute la noce quitta l'église, et vint prendre place à un de ces repas bretons, dont la durée égale l'abondance. Au repas



succéda le bal, auquel Amélie d'Héric fit honneur. Aux vingt contredanses qu'elle dansa, succédèrent des larmes quand il fallut qu'elle quittât le salon, accompagnée de sa vieille tante. Minuit sonnait quand la porte de la chambre nuptiale se ferma.

Le lendemain aussi devait être un jour de fête. Le temps était superbe, et Kerouan proposa une promenade en yacht pour aller déjeuner au vieux château de K... qu'il possédait sur la côte à l'entrée de la rade. La proposition fut accueillie aussitôt, et le yacht mit à la voile. Presque toute la noce était de la partie; Amélie et d'Héric étaient à la proue, admirant les flots frappés par le soleil que la quille faisait jaillir en écume et en étincelles d'or, quand un mouvement soudain de la foule qui encombrait l'embarcation, la fit pencher en avant au point qu'Amélie tomba dans la mer. D'Héric se jeta après elle en poussant un cri d'angoisse. Chacun le suivit, mais cet empressement de tous lui fut fatal. Elle fut sauvée : son mari avait disparu pour toujours.

Le lendemain elle prit le deuil, le deuil d'un an, de toute la vie, pour un seul jour de bonheur. La saison des bals et des fêtes commençait à la ville, et dans sa douleur profonde elle ne put supporter l'idée, qu'elle allait passer l'hiver dans un lieu où serait la joie. Elle résolut donc de se retirer avec la vieille parente qui l'avait conduite au lit nuptial, dans ce même château de K..., vers lequel elle voguait quand d'Héric périt pour elle. Cette circonstance, beaucoup de personnes le pensèrent, aurait dû l'éloigner pour jamais de ce séjour; mais d'autres, en grand nombre, comprirent cette manière de

sentir, et louèrent un sentiment si fort qui aurait partagé toutes les peines de la vie et embrassait avec dévouement celles de la mort.

Le château de K..., situé sur les rives solitaires du grand Océan, était entouré de pins hauts et noirs au travers desquels on découvrait à peine ses quatre tourelles, tellement couvertes du haut en bas de lierre et de mousse, qu'on les pouvait prendre pour les vieux troncs des chênes de nos antiques forêts. C'est une de ces tourelles qu'Amélie voulut habiter : sa parente occupait la chambre la plus voisine.

Elle resta trois mois sans permettre que personne vît la douleur à laquelle elle se livrait en secret comme à un acte sacré et solennel. En effet, rien n'est si morne, si abandonné, qu'une veuve qui la veille était encore fiancée. Un long avenir de bonheur, de beaux enfants, la pensée cachée et ineffable de toute mariée, une jeunesse entourée d'hommages, une vieillesse respectée et chérie, toute la vision avait disparu dans un instant. Ces réflexions profondément tristes étaient la vie de tous ses jours et de toutes ses nuits; car quelquefois un pêcheur, retenu en mer par le gros temps, avait vu la clarté de sa lampe luire entre les branches des pins qui cachaient à demi la tourelle, et s'était mis en prière pensant se joindre à elle pour invoquer le ciel; sans doute, elle priait souvent, mais elle se livrait aussi plus que jamais aux arts, ces grands consolateurs de toute affliction : son pinceau ne cessait de copier le portrait d'Héric, qu'elle rendait plus vivant par de nouveaux souvenirs. Elle se plaisait (douloureux plaisir) à peindre cette vaste mer où il avait

péri; sa harpe ne jouait que les airs qu'il aimait; enfin, elle n'éloignait aucun regret, aucun souvenir, quelque pénible qu'il fût. Elle aurait cru manquer de force en cherchant à s'y soustraire, et pensait que fuir la chambre de mort d'un être chéri, c'est moins sensibilité que faiblesse.

La peinture et la musique ne suffisaient point à sa douleur, elle voulut encore l'épancher en vers. L'ame ne saurait avoir assez de langues pour exprimer de telles infortunes, et tout homme profondément malheureux a éprouvé du bien-être en réalisant en vers harmonieux ses tristes pensées. N'allez pas confier votre tristesse à un homme qui ne la comprendra pas, qui ne versera pas de larmes avec vous. Cette tristesse que vous croyiez partager avec un ami, retombera double sur votre ame. Ne la confiez donc qu'à vous-même, à des méditations secrètes, à d'intimes pensées. Un papier froid et mort recevra vos confidences; eh bien, tout inanimé qu'il est, il vous fera illusion; il vivra pour vous, il répondra à vos pleurs, leur donnera un charme, les changera peut-être en sourire d'espoir. Vous relirez le lendemain ce que vous avez écrit la veille, et vous écouterez vos paroles mélodieuses, cadencées, comme un son de musique qui a le pouvoir de calmer. Le lendemain, les jours suivants vos vers seront des amis qui vous parleront de vos peines, qui entreront dans toutes vos pensées, dans le fond de votre ame, et par degrés vous consoleront.

Aussi Amélie se livra-t-elle à la poésie, et j'en citerai un fragment qu'elle dut écrire dans le troisième mois de sa retraite; il peint l'état de son cœur;

. . . . . .

Souvent en Orient on rencontre des villes
Qui s'étendent au loin dans des vallons fertiles :
Des coupoles dans l'air brillent les globes d'or.
On entre, les maisons, toutes neuves encor
N'ont pas un habitant, mais quelque oiseau de proie,
Quelque avide chakal et qui glapit de joie
En entendant passer des troupes de chameaux.
On se demande alors quels effroyables maux
Ont créé tout à coup de si jeunes ruines :
On songe au vent Semoum, aux colères divines
Qui peuvent d'un éclair frapper un peuple entier;
Mais, que près de vous passe un triste chamelier,
Il vous dira : — « Voyez, l'*Ombre de Dieu* sur terre (1),
« Le sultan, a d'un mot tout rendu solitaire :
« Le sultan a voulu peupler un autre lieu ;
« Celui-ci reste vide : *il n'est de Dieu que Dieu !* » —

Et quand les habitants construisaient leurs demeures,
Ils disaient : « Qu'en ce lieu seront belles nos heures ! »
Chaque mère espérait voir grandir son enfant
Dans ce riant vallon, loin du ciel étouffant,
Qui couvre le désert comme un disque de cuivre;
Et les vieillards comptaient jusqu'à la mort y vivre.
Les marchands souriaient en voyant les bazars
Qu'ils remplissaient déja des merveilles des arts ;
Et les hommes pieux, saluant les mosquées,
Disaient : nous y viendrons aux prières marquées.
Déja les Muezzins montaient aux minarets :
Près des tombeaux creusés on plantait des cyprès :
« Amis, disait chacun, c'est notre cimetière,
« Nous ne quitterons pas cette ville si chère. »

(1) Les musulmans donnent souvent au Grand-Seigneur le titre d'*Ombre de Dieu*.

— Un seul ordre a suffi : le sultan a parlé ;
Le peuple a disparu de ce lieu désolé,
Le bazar neuf est vide, et la place déserte
De blancs monceaux de sable et d'herbes est couverte.
Triste délaissement! . . . .
. . . . Voilà quel est mon sort.
J'espérais tous les biens; mais voici que la mort
M'a dit : *N'espère plus!* Voilà donc ma jeunesse
Solitaire à jamais, vouée à la tristesse,
Mon ame est dépeuplée. Oh ! si j'avais l'espoir,
Quand, à travers des pleurs, je regarde, le soir,
Par le soleil couchant les vagues empourprées,
Ou quand je veille après de si longues soirées,
De voir à l'horizon m'apparaître un fanal :
Si je pouvais alors en attendre un signal
Et me dire : « il revient, et son phare fidèle
Est la lampe de nuit qui luit dans ma tourelle! »
Mais jamais, plus jamais, et je n'entends la nuit
Qu'un long gémissement qui dit : Tout est détruit!—
C'est le son de la mer qui le prit dans ses ondes,
Et pour me soutenir dans mes peines profondes,
Il ne m'est rien resté, pas même un souvenir;
Un portrait; le passé! mais le triste avenir!
Quand la mer l'emportait, il dit d'une voix tendre :
« Aime bien notre enfant que je ne puis attendre. »
Si j'avais un enfant, combien je l'aimerais,
Et de tous mes désirs et de tous mes regrets!
Et je puis l'espérer : gardons cette chimère.
Mon veuvage a cessé du jour que je suis mère.

C'est ainsi qu'elle se consolait, et le remède fut efficace, car vers la fin de l'hiver elle commença à rentrer dans la vie commune. Elle venait chaque soir à la veillée qui se

tenait dans la salle du château. Elle y prenait plaisir à écouter les récits superstitieux des crédules Bas-Bretons, quand toutefois ils ne roulaient pas sur quelque lamentable histoire de matelot enseveli dans les vagues, et cela arrivait souvent. Alors elle se retirait dans sa chambre, et passait sans doute la nuit dans de tristes rêves.

Avril commençait à fleurir la terre. Cinq mois s'étaient donc écoulés depuis l'affreuse mort d'Héric, et Amélie n'avait ressenti aucun symptôme de grossesse. Elle restait tout-à-fait délaissée, et désirait plus vivement que jamais le retour de son père, parti depuis quelques mois pour un voyage de long cours. Elle rappela près d'elle plusieurs de ses jeunes amies, qui vinrent successivement passer quelques jours à K... Mais parmi ses compagnes d'enfance deux ou trois avaient suivi son exemple, et leurs maris vivaient. . . . . . Elle n'eut pas la force d'inviter celles-ci. Elle les aimait trop pour chercher à les revoir dans un moment où la plaie saignait encore, et craignait de ne pas se trouver aussi heureuse de leur bonheur que l'amitié l'eût voulu. C'eût été un sentiment bien simple, bien naturel; mais enfin c'eût été un sentiment d'envie à laquelle elle trouva mieux de se soustraire.

Un jour qu'elle était seule, se promenant, à la fin de juin, dans le jardin du château, elle vint machinalement vers un lieu qu'elle avait jusqu'alors évité. C'était une terrasse donnant sur l'avenue qui conduisait au château, et d'où elle était venue souvent, avant le fatal mariage, guetter l'arrivée de d'Héric. Elle y revenait veuve, et, sans doute pour se faire illusion, tenait à la main le portrait de son époux d'un jour : de temps à autre elle y

portait les yeux ; mais ce n'étaient plus ces yeux petillants d'une pure joie à son approche, ils étaient rouges et avaient pleuré. Elle n'avait plus sa robe blanche ou rose de jeune fille, ces riantes couleurs ne brillaient plus que sur les buissons d'églantier qui l'entouraient et contrastaient douloureusement avec ses vêtements de deuil. Elle était là, pensive, le bras qui tenait le portrait chéri appuyé sur la balustrade. Ses regards cherchaient d'autres images errantes dans de lointains souvenirs, et revenaient au médaillon précieux, quand tout à coup elle poussa un cri :

« C'est lui, mon d'Héric ! » —

Elle avait déja franchi plutôt que descendu l'escalier de la terrasse, traversé l'avenue qui conduisait à la route, et ouvert la grille, en s'écriant de nouveau : « C'est lui ! » — Elle tendait les bras. Une soudaine espérance s'était emparée d'elle, en voyant passer sous la terrasse un jeune homme qui ressemblait à celui qu'elle ne pouvait oublier. Quand elle avait prononcé le nom d'Héric, il s'était arrêté tout-à-coup. Avait-il donc été sauvé des flots par quelque main ignorée ? Amélie allait se jeter dans les bras de ce voyageur qui lui avait causé une illusion si vive et si poignante, quand elle s'aperçut que ce n'était qu'une illusion. Ses yeux, depuis une heure attachés sur le portrait de d'Héric, fascinés, pour ainsi dire, par cet autre portrait immatériel qui vivait dans son ame, voyaient d'Héric partout : elle avait été folle un instant. Elle s'arrêta; puis d'une voix altérée chercha à expliquer au voyageur la bizarrerie de sa conduite, et se retirait; quand celui-ci, que sa beauté, rehaussée encore par la passion qui l'ani-

mait, avait frappé d'une extase muette, la pria d'une voix timide de lui expliquer comment il se faisait qu'elle eût prononcé son nom.

Elle revint sur ses pas et apprit que ce jeune homme était le cousin-germain de son mari. Il venait de Quimper qu'il avait jusqu'alors habité, et se rendait à Brest, recommandé par Kerouan, pour étudier la science de la mer. Il lui donna ce peu d'explications d'une voix si troublée, il semblait si intimidé par elle, qu'intimidée à son tour elle le laissa reprendre son chemin sans lui avoir dit que Kerouan était son père, qu'il était absent. Qu'aurait-elle pu faire en effet? Elle ne pouvait le recevoir au château, et sans doute il trouverait à Brest des amis qui l'accueilleraient.

Elle rentra toute préoccupée, étourdie qu'elle était de ce qui venait de se passer. Cet espoir insensé de revoir d'Héric qui l'avait si subitement saisie, n'avait donc pas été entièrement déçu. Elle avait retrouvé dans son cousin-germain un parent assez proche qui lui ressemblait, qui avait le même regard, la même voix, le même accent. Elle se reprochait vivement de ne lui avoir rien dit, rien appris de ce qu'ils étaient l'un à l'autre, car le mariage fatal les avait unis dans des liens de parenté. Elle se blâmait de ne l'avoir point retenu et fut assez long-temps occupée de ces pensées, puisqu'à minuit sa lampe était encore allumée.

Jules d'Héric était arrivé le soir à Brest; un de ses amis l'avait reçu et il s'était couché dès la nuit venue, mais à une heure du matin il ne dormait pas encore. Il avait raconté à son hôte le dernier incident de son voyage, et, d'après tous les détails qu'il avait donnés, on lui avait

appris que le château qu'il avait vu était le château de Kerouan, et la femme à laquelle il avait parlé sa cousine. Il avait presque oublié le château, mais la cousine n'était pas si vite sortie de sa mémoire, et c'est sans doute elle qui lui causait pareille insomnie. Vingt fois, cent fois, il se dit : « J'irai demain voir ma cousine, » et dès que le jour parut il dit : « Je n'ose y aller. » Il aurait eu bien tort, car la première pensée d'Amélie fut, comme chaque matin, pour son mari, mais à son souvenir se rattacha aussitôt le souvenir de son cousin. Elle avait l'espoir, le vif espoir de le voir dans la journée, et elle en parlait sans cesse à la vieille parente qui lui tenait compagnie. Celle-ci devait parfaitement concevoir son impatience. Ce jeune homme et d'Héric étaient du même sang; ils avaient passé ensemble leur enfance, et celui qui avait survécu lui parlerait de celui qui n'était plus, et ces détails la consoleraient en faisant revivre pour elle celui qu'elle avait tant aimé. Il était midi quand Jules d'Héric entra. — Amélie fut-elle encore saisie par la ressemblance? Elle courut à sa rencontre en lui tendant la main qu'aussitôt elle retira en rougissant, ce qui rendit grand service au pauvre Jules qui frémissait à l'idée de la toucher.

Il est facile de se figurer quelle dut être leur conversation, à en juger par l'embarras de leur seule pantomime. De la part d'Amélie c'étaient des expressions d'un profond regret, des assurances d'une douleur inconsolable appuyée de larmes sincères et qui faisaient pleurer Jules; ensuite de longs silences qu'elle interrompait par quelque question adressée à son cousin sur l'enfance de d'Héric,

sur la sienne, et le timide cousin répondait par des phrases brèves, insignifiantes et d'une voix contrainte. Combien il était heureux quand il apercevait à l'horizon une voile, un nuage, un objet quelconque! Il le faisait remarquer à Amélie, la conversation changeait ainsi de cours, et il semblait plus à son aise. Son ton était libre et ses manières faciles quand il causait avec la vieille tante du pays, de la mer, de la vie qu'on menait au château; mais sa cousine venait-elle à lui dire un mot, il balbutiait, rougissait, et sa voix défaillante mourait dans sa bouche. Déja plusieurs heures s'étaient écoulées quand il fallut se retirer. Amélie lui tendit sa main que cette fois il osa saisir entre deux doigts tremblants et s'éloigna sans y avoir posé la lèvre.

Après son départ, Amélie fut plus seule que jamais. L'aimait-elle donc? Elle avait perdu en un instant l'homme qu'elle avait chéri dix ans de sa vie, qu'elle devait aimer jusqu'à la dernière vieillesse. Elle avait long-temps espéré, et cette espérance était son unique joie, qu'un fils remplacerait son époux et qu'elle pourrait l'aimer de tout l'amour de son ame; cet espoir, le dernier lui avait échappé encore, quand tout-à-coup, et comme une vision qui dut frapper pour toujours son imagination vive, un parent de son mari s'est présenté à elle. Il ressemble à celui qu'elle regrettait; ils peuvent en parler ensemble, le pleurer, se dire combien ils l'aimaient. Ne pouvaient-ils pas en venir à s'aimer à cause de ce souvenir commun qui les unissait dans une douce sympathie? L'amour naît vite dans la douleur, qui est, comme l'amour, un état tendre et passionné de l'ame, et le cœur d'une

femme doit battre plus vite sous l'écharpe de deuil. Il était facile de voir qu'Amélie aimait son cousin.

Jules, de son côté, n'avait pas le cœur tranquille; on le concevra quand on saura que sa cousine était la première femme qu'il eût réellement regardée avec des yeux de jeune homme. Jusque-là des études sérieuses, les travaux de l'esprit, non ceux de l'imagination, l'avaient entièrement confiné dans un solitaire cabinet au fond de la solitaire ville de Quimper. Sa mère, quelques parentes âgées avaient jusqu'alors composé toute sa société, et c'est au sortir de ce cercle grave qu'il avait rencontré Amélie, ou que plutôt elle lui avait apparu, et il avait cru entendre une voix vague qui lui disait : *Voici celle que tu aimeras.* Dès-lors les occupations de la tête s'enfuirent devant les préoccupations du cœur, et il sentit que désormais sa destination était changée. Plus de livres sérieux, rien que de douces rêveries remplies de pensées de tendresse et d'amour.

Jusqu'à la fin de l'été, il vit rarement Amélie qui passa toute la belle saison au château; mais quand vint l'hiver et qu'elle eut reparu à Brest, il n'était pas un jour sans aller lui rendre hommage, mais toujours tendrement et d'une manière embarrassée. Amélie aussi était toujours timide et troublée près de lui. Cela pourrait s'expliquer par l'action d'une ame sur l'autre; la timidité crée la timidité : c'est une sympathie. Mais il y avait une autre cause de gène dans la situation réciproque de la jeune veuve et de son cousin; une cause bien secrète, bien intime, dont la chaste pensée d'Amélie subissait l'influence vaguement, à son insu, et sans lui donner un corps, un

nom. Les vers suivants dans lesquels Jules, que l'amour avait fait poète, car l'amour comme la musique *fait l'ame harmonieuse*, cherche à se rendre compte de sa position vis-à-vis d'Amélie; ces vers pourront expliquer ce que la jeune femme cachait dans le plus profond de son cœur.

J'avais passé les jours de mon adolescence
Dans de graves travaux qui me rendaient heureux.
J'aimais les lents calculs d'une froide science,
Et mon cœur palpitait pour des livres poudreux.

Plus tard j'abandonnai la douceur de l'étude,
J'allais penser..... A quoi? Je le sais en ce jour :
A quelqu'un, pour charmer ma triste solitude:
« Plus de savoir, disais-je, une femme, l'amour! »

Dans ce rêve où toujours mon ame était ravie,
De n'aimer qu'une fois je fis alors le vœu.
Il n'est qu'un seul amour, le premier de la vie.
L'encens n'a qu'un parfum qui meurt avec le feu.

La fleur donne en s'ouvrant l'odeur la plus exquise;
Je ne veux de la fleur que le parfum naissant.
Des cordes de la harpe où frémit une brise
Je veux le premier son : c'est le plus ravissant.

J'ai gardé purs mes sens. Mon oreille charmée
Veut écouter des airs que nul n'ait entendus;
D'une vierge timide et que nul n'ait aimée
Mon cœur chaste est bien digne. Oh! vains projets perdus!

Je rencontre Amélie; elle, la beauté même.

A mon premier amour et je n'ai pas le sien!
C'est n'être pas égaux; mais Dieu veut que je l'aime,
Puisqu'il me l'envoya comme un ange gardien.

Je l'aime! En la voyant je me dis : qu'elle est belle!
Son époux était né sous un astre fatal!
Comme une vision il a passé près d'elle.
Il est resté si peu sur le lit nuptial!

Ils n'étaient pas égaux, il avait raison; c'est ce qui produisait entre eux cet état de malaise. Dans le cours ordinaire de la vie, l'amour de l'homme est moins chaste, moins pur, moins dégagé du monde que l'amour de la jeune fille qui n'y voit point la terre, mais un bonheur vague, indéfini, le ciel. C'était ici le contraire. Pour Jules l'amour était un culte, les pures délices d'en haut, une chaste union des ames; — Amélie avait été femme un jour.

Le mois de juin 1828 venait de commencer, et ils ne s'étaient pas encore déclaré cet amour que ni l'un ni l'autre n'ignoraient; mais Jules aimait à en jouir dans le calme, à s'enivrer en silence des regards, des paroles, de la présence d'Amélie. Un seul mot qu'il eût dit eût fait disparaître le charme et rompre l'enchantement. La jeune veuve fut plus d'une fois tentée de parler, mais les convenances l'arrêtaient.

Un matin la déclaration eut lieu. Voici comment :

Amélie avait proposé à son cousin de faire son portrait, offre que celui-ci avait acceptée en tremblant, pâlissant et rougissant dans une seule minute. Assis l'un en face de l'autre, sur cette terrasse où ils s'étaient vus pour la première fois, Jules posait, Amélie dessinait, toujours

en présence de la vieille tante, et quelquefois de Kerouan qui était de retour. L'esquisse était terminée, et la couleur allait donner l'existence à une ébauche pâle et sans vie.

« Cher cousin, lui dit Amélie, regardez-moi bien en « face. »

Il la regarda, mais il était rouge comme le feu.

« Comme vous rougissez! Je ne puis vous peindre avec « ces joues enflammées. Que vous êtes timide!

« — Vous l'êtes donc aussi, ma cousine; vous rougissez « comme moi, » répondit Jules à demi-voix.

Elle le sentait bien : elle laissa tomber son pinceau.

— « C'est que vous ressemblez tant à celui que j'aimais. » Elle s'arrêta comme si elle avait trop parlé.

— « Belle cousine, je suis remis; prenez votre pinceau. « Vous tremblez; qu'avez-vous?

— « Rien. Continuons. Levez donc les yeux; attachez-« les sur les miens. Pourquoi sont-ils ainsi errants? »

Jules tâcha de fixer sur elle ses yeux qui flottaient dans une perpétuelle agitation.

« Mais, mon Dieu! cousin, avez-vous la fièvre? On ver-« rait presque palpiter votre cœur. »

Il aurait pu faire remarquer à Amélie que son schall n'était pas en repos.

Kerouan parla tout bas à la vieille parente.

« Le portrait est achevé, » s'écria Amélie en se levant.

— « Quel bel art! dit avec passion Jules en admirant « cet ouvrage; hier, c'était un trait inanimé; ces yeux « étaient morts, cette bouche muette, et ces joues d'une « pâleur. Aujourd'hui ces joues sont colorées, ces yeux

« expressifs et tendres, comme si la bouche à qui vous avez « donné la parole disait : *Je vous aime !* »

Il tombe aux genoux de sa cousine.

Kerouan dit : « Dans quinze jours la noce. »

Ainsi, après dix-huit mois de deuil, se termine un veuvage à vingt ans.

Ernest Fouinet.

Il ne faut désespérer de rien pour ceux qui n'ont pas aimé : leur existence a un complément à recevoir, et un complément qui fait souvent la destinée de tout le reste.

Charles Nodier.

A LA JEUNE FRANCE.

I.

Frères ! et vous aussi vous avez vos journées !
Vos victoires, de chêne et de fleurs couronnées,
Vos civiques lauriers, vos morts ensevelis,
Vos triomphes, si beaux à l'aube de la vie,
Vos jeunes étendards troués à faire envie
A de vieux drapeaux d'Austerlitz !

Soyez fiers ! vous avez fait autant que vos pères.
Les droits d'un peuple entier conquis par tant de guerres,
Vous les avez tirés tout vivants du linceul.
Juillet vous a donné, pour sauver vos familles,
Trois de ces beaux soleils qui brûlent les bastilles :
Vos pères n'en ont eu qu'un seul !

Vous êtes bien leurs fils ! c'est leur sang, c'est leur ame
Qui fait vos bras d'airain et vos regards de flamme.
Ils ont tout commencé ; vous avez votre tour.
Votre mère, c'est bien cette France féconde
Qui fait quand il lui plaît, pour l'exemple du monde,
Tenir un siècle dans un jour !

L'Angleterre jalouse et la Grèce homérique,
Toute l'Europe admire : et la jeune Amérique
Se lève et bat des mains au bord des océans.

Trois jours vous ont suffi pour briser vos entraves,
Vous êtes les aînés d'une race de braves,
Vous êtes les fils des géants!

C'est pour vous qu'ils traçaient avec des funérailles
Ce cercle triomphal de plaines, de batailles,
Chemin victorieux, prodigieux travail,
Qui de France parti pour enserrer la terre,
En passant par Moscou, Cadix, Rome et le Caire,
Va de Jemmape à Montmirail!

Vous êtes les enfants des belliqueux lycées!
Là, vous applaudissiez nos victoires passées;
Tous vos jeux s'ombrageaient des plis d'un étendard.
Souvent Napoléon, plein de grandes pensées,
Passant, les bras croisés, dans vos lignes pressées,
Aimanta vos fronts d'un regard!

Aigle qu'ils devaient suivre, aigle de notre armée,
Dont la plume sanglante en cent lieux est semée,
Dont le tonnerre un soir s'éteignit dans les flots;
Toi, qui les as couvés dans l'aire paternelle,
Regarde, et sois joyeuse, et crie, et bats de l'aile!
Mère, tes aiglons sont éclos!

II.

Quand notre ville épouvantée,
Surprise un matin, et sans voix
S'éveilla toute garrottée

Sous un réseau d'iniques lois ;
Chacun de vous dit en son ame :
« C'est une trahison infâme !
« Les peuples ont leur lendemain.
« Pour rendre leur route douteuse
« Suffit-il qu'une main honteuse
« Change l'écriteau du chemin ?

« La parole éclate, et foudroie
« Tous les obstacles imprudents ;
« Vérité, tu sais comme on broie
« Tous les bâillons entre ses dents ;
« Un roi peut te fermer son Louvre ;
« Ta flamme importune, on la couvre,
« On la fait éteindre aux valets ;
« Mais elle brûle qui la touche !
« Mais on ne ferme pas ta bouche
« Comme la porte d'un palais !

« Quoi ! ce que le temps nous amène,
« Quoi ! ce que nos pères ont fait,
« Ce travail de la race humaine,
« Ils nous prendraient tout en effet !
« Quoi ! les lois, la Charte, chimère !
« Comme un édifice éphémère
« Nous verrions, en un jour d'été,
« Crouler sous leurs mains acharnées
« Ton œuvre de quarante années,
« Laborieuse Liberté !

« C'est donc pour eux que les épées
« Ont relui du nord au midi ?
« Pour eux que les têtes coupées
« Sur les pavés ont rebondi !
« C'est pour ces tyrans satellites
« Que nos pères, braves élites,
« Ont dépassé Grecs et Romains !
« Que tant de villes sont désertes !
« Que tant de plaines, jadis vertes,
« Sont blanches d'ossements humains !

« Les insensés qui font ce rêve
« N'ont-ils donc pas des yeux pour voir,
« Depuis que leur pouvoir s'élève,
« Comme notre horizon est noir ?
« N'ont-ils pas vu dans leur folie
« Que déja la coupe est remplie,
« Qu'on les suit des yeux en rêvant,
« Qu'un foudre lointain nous éclaire,
« Et que le lion populaire
« Regarde ses ongles souvent ? »

III.

Alors tout se leva. — L'homme, l'enfant, la femme,
Quiconque avait un bras, quiconque avait une ame,
Tout vint, tout accourut. Et la ville à grand bruit
Sur les lourds bataillons se rua jour et nuit.
En vain boulets, obus, la balle et les mitrailles,
De la vieille cité déchiraient les entrailles ;

Pavés et pans de murs croulant sous mille efforts,
Aux portes des maisons amoncelaient les morts;
Les bouches des canons trouaient au loin la foule;
Elle se refermait comme une mer qui roule,
Et de son râle affreux ameutant les faubourgs,
Le tocsin haletant bondissait dans les tours!

IV.

Trois jours, trois nuits, dans la fournaise
Tout ce peuple en feu bouillonna,
Crevant l'écharpe béarnaise
Du fer de lance d'Iéna.
En vain dix légions nouvelles
Vinrent s'abattre à grand bruit d'ailes
Dans le formidable foyer;
Chevaux, fantassins et cohortes
Fondaient comme des branches mortes
Qui se tordent dans le brasier.

Comment donc as-tu fait pour calmer ta colère,
Souveraine cité qui vainquis en trois jours?
Comment donc as-tu fait, ô fleuve populaire,
Pour rentrer dans ton lit et reprendre ton cours?
O terre qui tremblais, ô tempête, ô tourmente,
Vengeance de la foule au sourire effrayant,
Comment donc as-tu fait pour être intelligente
Et pour choisir en foudroyant?

C'est qu'il est plus d'un cœur stoïque

Parmi vous, fils de la cité :
C'est qu'une jeunesse héroïque
Combattait à votre côté.
Désormais dans toute fortune,
Vous avez une ame commune
Qui dans tous vos exploits a lui.
Honneur au grand jour qui s'écoule!
Hier vous n'étiez qu'une foule;
Vous êtes un peuple aujourd'hui.

Ces lâches conseillers de bassesse et d'audace,
Voilà donc à quel peuple ils se sont attaqués!
Fléaux qu'aux derniers rois d'une fatale race
Toujours la Providence envoie aux jours marqués!
Malheureux qui croyaient, dans leur erreur profonde,
(Car Dieu les voulait perdre, et Dieu les aveuglait,)
Qu'on prenait un matin la liberté d'un monde
Comme un oiseau dans un filet!

N'effacez rien. — Le coup d'épée
Embellit le front du soldat.
Laissons à la ville frappée
Les cicatrices du combat.
Adoptons héros et victimes.
Emplissons de ces morts sublimes
Les sépulcres du Panthéon.
Que nul souvenir ne nous pèse :
Rendons sa tombe à Louis-Seize,
Sa colonne à Napoléon!

V.

Oh ! laissez-moi pleurer sur cette race morte
Que rapporta l'exil et que l'exil remporte,
Vent fatal qui trois fois déja les enleva !
Reconduisons au moins ces vieux rois de nos pères.
Rends, drapeau de Fleurus, les honneurs militaires
A l'oriflamme qui s'en va !

Je ne leur dirai point de mot qui les déchire.
Qu'ils ne se plaignent pas des adieux de la lyre !
Pas d'outrage au vieillard qui s'exile à pas lents !
C'est une piété d'épargner les ruines.
Je n'enfoncerai pas la couronne d'épines
Que la main du malheur met sur des cheveux blancs.

D'ailleurs, infortunés! ma voix achève à peine
L'hymne de leurs douleurs dont s'alonge la chaîne.
L'exil et les tombeaux dans mes chants sont bénis;
Et tandis que d'un règne on saluera l'aurore,
Ma poésie en deuil ira long-temps encore
De Sainte-Hélène à Saint-Denis.

Mais que la leçon reste, éternelle et fatale,
A ces nains, étrangers sur la terre natale,
Qui font régner les rois pour leurs ambitions;
Et, pétrifiant tout sous leur groupe immobile,
Tourmentent, accroupis, de leur souffle débile
La cendre rouge encor des révolutions.

VI.

Oh ! l'avenir est magnifique !
Jeunes Français, jeunes amis,
Un siècle pur et pacifique
S'ouvre à vos pas mieux affermis :
Chaque jour aura sa conquête.
Depuis la base jusqu'au faîte,
Nous verrons avec majesté,
Comme une mer sur ses rivages,
Monter d'étages en étages
L'irrésistible liberté !

Vos pères, hauts de cent coudées,
Ont été forts et généreux.
Les nations intimidées
Se faisaient adopter par eux.
Ils ont fait une telle guerre
Que tous les peuples de la terre
De la France prenaient le nom,
Quittaient leur passé qui s'écroule,
Et venaient s'abriter en foule
A l'ombre de Napoléon !

Vous n'avez pas l'ame embrasée
D'une moins haute ambition.
Faites libre toute pensée,
Et reine toute nation ;
Montrez la liberté dans l'ombre
A ceux qui sont dans la nuit sombre.

Allez, éclairez le chemin,
Guidez notre marche unanime,
Et faites, vers le but sublime,
Doubler le pas au genre humain.

Que l'esprit, dans sa fantaisie,
Suive d'un vol plus détaché
Ou les arts, ou la poésie,
Ou la science au front penché!
Qu'ouvert à quiconque l'implore
Le trône ait un écho sonore
Qui, pour rendre le roi meilleur,
Grossisse et répète sans cesse
Tous les conseils de la sagesse,
Toutes les plaintes du malheur!

Revenez prier sur les tombes,
Prêtres! Qui craignez-vous encor?
Qu'allez-vous faire aux catacombes
Tout reluisants de pourpre et d'or?
Venez! mais plus de mitre ardente,
Plus de vaine pompe imprudente,
Plus de trône dans le saint lieu!
Rien que l'aumône et la prière!
La croix de bois, l'autel de pierre
Suffit aux hommes comme à Dieu!

VII.

Et désormais, chargés du seul fardeau des ames,

Pauvres comme le peuple, humbles comme les femmes,
Ne redoutez plus rien. Votre église est le port!
Quand long-temps a grondé la bouche du Vésuve,
Quand sa lave écumant comme un vin dans la cuve
Apparaît toute rouge au bord,

Naples s'émeut; pleurante, effarée et lascive,
Elle accourt, elle étreint la terre convulsive :
Elle demande grace au volcan courroucé;
Point de grace! Un long jet de cendre et de fumée
Grandit incessamment sur la cime enflammée
Comme un cou de vautour hors de l'aire dressé.

Soudain un éclair luit : hors du cratère immense
La sombre éruption bondit comme en démence.
Adieu le fronton grec et le temple toscan!
La flamme des vaisseaux empourpre la voilure,
La lave se répand comme une chevelure
Sur les épaules du volcan.

Elle vient, elle vient, cette lave profonde
Qui féconde les champs et fait des ports dans l'onde.
Plages, mer, archipels, tout tressaille à la fois.
Ses flots roulent, vermeils, fumants, inexorables,
Et Naple et ses palais tremblent plus misérables
Qu'au souffle de l'orage une feuille des bois!

Chaos prodigieux! la cendre emplit les rues,
La terre revomit des maisons disparues,
Chaque toit éperdu se heurte au toit voisin,

La mer bout dans le golfe et la plaine s'embrase,
Et les clochers géants, chancelant sur leur base,
Sonnent d'eux-mêmes le tocsin !

Mais (c'est Dieu qui le veut) tout en brisant des villes,
Tout en bouleversant les vallons et les îles,
En jetant bas les tours qu'il dévore en courroux,
En remuant au loin les ondes et la terre,
Toujours Vésuve oublie en son propre cratère
L'humble ermitage où prie un vieux prêtre à genoux !

Victor Hugo.



... par ... amps — *Gravé par ...*

... Vivienne — *Londres, ...*



LE SAVOYARD CENTENAIRE.

(Lui-même raconte son histoire.)

Je partis de la montagne, il y a plus de quatre-vingts ans, avec une paire de brosses, une musette et une marmotte. Lorsque j'eus la clef des champs, je me crus le maître du monde; je travaillai si bien tout le long de la route, qu'avec mes petits profits je pus acheter une guenon à Chambéry, une pie à Grenoble, et un ours à Lyon. J'étais robuste, agile, audacieux, et d'une extrême gaieté, tenant ainsi du roc, du chamois et du merle qui m'avaient vu naître.

L'avenir le plus flatteur s'ouvrait devant moi. Tout me souriait. Margot parlait, ma guenon se mirait et se rasait, et j'étais parvenu à donner à ma voix des inflexions si touchantes, qu'arrivé à Paris avec toutes mes bêtes, j'eus bientôt, après quelques représentations, gagné tous les cœurs de l'Estrapade. Au Gros-Caillou, même sensation; il n'y avait ame si dure qui n'y fût charmée des jeux d'une enfance si vive et si précoce.

A mesure que ma bourse s'emplissait, mon ambition grandissait. Je sus qu'un pauvre homme de Londres, devenu depuis lord-maire, avait gagné dans l'Inde, avec un chat, une immense fortune; je me dis à moi-même : ce pauvre homme n'avait qu'une bête, et moi j'en ai quatre; et puisqu'on devient maire avec un chat, avec une ménagerie je deviendrai prince.

Entraîné par cette idée, j'arrive à Londres, je m'établis à *Charing-Cross*, et je puis me flatter qu'il n'y a pas un bourgeois de *Piccadilly* qui puisse dire : « Il n'a pas « passé par celle-là ; » car j'ai ramoné toutes les cheminées du haut en bas; et il n'est pas une demoiselle de *Hay-Marckett* qui n'ait dit en me voyant danser, *Wath fine fellow;* à quoi Margot répondait fort joliment : *A penny, if you please.*

Par le ramonage de ces cheminées, et par la protection de ces demoiselles, j'obtins *gratis* mon passage à bord d'un vaisseau partant pour l'Inde; marri de n'avoir rien à ramoner durant la traversée, je me rendis utile sur le bâtiment par mes brosses, et agréable par mon agilité à monter sur la girouette du grand mât.

J'avais fait, dans la montagne, des horloges en bois, suivant les procédés de Saint-Claude. Dans l'Inde, je fis des rouets et des mécaniques de toute espèce, et la compagnie anglaise me prit à son service comme mécanicien.

De mécanicien, je devins teneur de livres, puis son principal agent, puis son trésorier, puis son administrateur, et en peu d'années je devins millionnaire; mais je demeurai toujours sauvage, et regrettant les douceurs de mes premiers ramonages.

J'ai habité l'Inde durant trente ans. Il y a trois choses dans ce pays qui m'ont toujours déplu : un territoire plat, un ciel monotone, des mœurs efféminées. Aussi long-temps que l'ambition m'occupa, je souffris peu; mais, une fois satisfaite, il me sembla que je portais les Grandes-Indes sur mes épaules.

Je revins à Londres avec ma fortune, et avec le désir d'un prompt retour en France. Le banquier anglais chargé de mes recouvrements dans l'Inde, écrivit à un banquier de Paris de préparer tout ce qui était nécessaire au retour d'un riche nabab dans la capitale des Français. On loua, pour moi, un hôtel à la Chaussée-d'Antin, on acheta des équipages, et on prit à mon service une livrée nombreuse. On m'attendait en grande tenue.

Pendant qu'on faisait pour moi ces préparatifs, j'arrivai de Calais à Paris à pied avec un havresac sur le dos, et je fus curieux de voir l'hôtel qu'on m'avait arrangé. Je m'y présentai *incognito*, comme un vieux Savoyard, avec deux jeunes aides-de-camp de la même nation que je trouvai à la première borne; et pendant que, par ordre de mon intendant, ces roitelets grimpaient dans toutes les cheminées, mon valet de chambre me proposa de décrotter ses souliers; mon maître d'hôtel, d'aller boire un coup à l'office; et toute cette canaille brodée me disait, en me donnant de petits soufflets : « Paysan, nous te recomman-« derons au nabab quand il sera arrivé; mais tu paieras le « petit verre. »

Je compris, par tout ce que je vis, que j'allais devenir l'esclave de mille nouveaux besoins, et que renfermé dans cet attirail comme une chrysalide, je serais privé des douceurs de la musette et de la marmotte; voulant jouer de mon reste, je me mis à courir tout Paris avec quelques-uns de mes petits compatriotes, et nous arrivâmes à l'Estrapade.

Le grand Condé, revoyant après trente ans les champs de Rocroi, fut moins heureux que je ne le fus en retrou-

vant, dans mon automne, le théâtre de la gloire de mon printemps. J'y donnai une représentation brillante. Je faisais ma rentrée; Préville et Dugazon ne montrèrent jamais une gaieté plus franche et plus vraie. Je chantai, dansai, sautai sur le bâton; et les vieilles en cornette, du haut de leurs lucarnes, ne savaient ce qu'elles devaient admirer le plus, de la gentillesse de notre ours ou de la mienne. Passant devant le portail de Sainte-Geneviève, je saluai les marches sur lesquelles j'avais passé tant de nuits paisibles. « Heureux ramoneur! tu dormais « tranquillement sur cette pierre! millionnaire indien, tu « trouveras demain, peut-être, l'insomnie sur l'édredon. »

Le lendemain, au point du jour, je me rendis dans la rue où demeurait l'antique mère des Savoyards. Elle n'était plus. Trois ou quatre générations de mères avaient passé depuis celle-là; mais je reconnus avec plaisir le grand salon où nous venions, tous les trois mois, prendre une chemise blanche, et les jolis boudoirs dans lesquels la mère rafraîchissait d'une main surannée nos costumes de printemps. J'y trouvai de nombreux successeurs auxquels je distribuai ma bourse.

En donnant, je sentis une douce chaleur qui s'introduisit dans toutes mes veines, et qui animait mon existence d'une vie nouvelle : Il est doux d'être homme de cette manière-là, me dis-je à moi-même; cette volupté vaut mieux que l'autre; c'est Dieu lui-même qui nous la donne. On croirait qu'il vient un instant habiter en nous pour nous en faire mieux sentir la jouissance.

Je roulai ainsi dans Paris durant une semaine, passant et repassant devant mon hôtel, comme un prévenu qui





passe devant la geôle et qui craint de se faire écrouer. Enfin, après avoir pris un vêtement convenable, j'entrai dans ma prison dorée, je demandai le geôlier, les porte-clefs, et tous ces misérables chamarrés qu'un luxe aussi bête que pervers entretient pour ajouter à l'infection de la société. Mylord voudrait-il voir son belvédère ou sa salle de concerts? Sa Grace voudrait-elle entrer dans son cabinet d'études? Son Excellence serait-elle curieuse d'examiner ses équipages? Et à l'instant même on roula hors des remises une berline dont les panneaux étaient décorés d'une peinture gracieuse. On y voyait l'Amour sur un nuage, lançant des flèches, tandis que sa mère, couchée sur un lit de fleurs, applaudissait à des jeux pleins de malice. Je mandai le peintre, je fis agrandir le bandeau de l'Amour, et je le fis arranger en un mouchoir sur la tête. Un coup de pinceau changea l'arc en une râcle de fer, la nuée en tuyau, et la vapeur d'un ciel pur en fumée de cheminée, et je fis mettre au bas : *Voilà Mylord.* — Et comme M. d'Hozier cherchait à faire pour moi une généalogie, et à créer des aïeuls desquex je pusse noblement descendre : « Monsieur le président, lui dis-je, « ne cherchez pas; je descends par la cheminée. »

Je fis substituer au plafond un grand dessin représentant la place de l'Estrapade, et ma personne, de grandeur naturelle et très-ressemblante, dansant une walse avec un ours, au milieu d'une troupe de jeunes Savoyards, occupés à cirer les mules des dames du quartier, et cherchant, avec une curiosité naïve, s'il y aurait encore ailleurs de l'ouvrage.

Je fus bientôt, et malgré moi, répandu dans les plus

hautes sociétés de Paris. On s'empressa chez moi, et quand on me parlait de la magnificence de ma souveraineté indienne, je montrais le plafond, et je disais : *Voilà le Nabab.*

Cette franchise passa pour du cynisme : on se trompait; la fierté y entrait pour beaucoup; mais la vanité est trop bête pour comprendre les finesses de l'orgueil.

J'avais beaucoup lu dans l'Inde, et j'y avais lu des livres dans toutes les langues; mais ce qui avait le plus contribué à m'instruire, c'était un rapport journalier d'affaires durant trente ans avec des hommes de toutes les nations. Que l'on soit jaune, rouge, noir ou blanc, on est toujours homme. On retrouve les mêmes vices sous des épidermes divers. Ainsi, lorsque, répandu à Paris dans les plus hautes classes, je vis qu'on y était personnel, vain, bavard, impudique et fourbe, je trouvai cela tout simple et n'en fus nullement surpris : cela me parut être l'effet nécessaire de mille besoins factices, de mille intérêts qui se croisent, de mille amours-propres qui s'irritent dans des sens opposés au milieu d'une ville immense; mais, lorsque je vis qu'on était bête au sein de tant de lumières, je ne le compris plus.

Je trouvai dans la société qu'on est convenu d'appeler *excellente,* trois grosses bêtises, sans en compter une foule de petites.

La première consiste en ce que des individus connus pour ne vivre que pour eux s'immolent cependant tous les jours eux-mêmes, sacrifiant leurs habitudes et leur indépendance, non pas assurément au bonheur de leurs semblables, mais à l'opinion que d'autres hommes, non

moins méprisables qu'eux, peuvent prendre de leur situation ou de leur caractère; en sorte qu'être opulent, heureux et brave, n'est rien, si tout le monde n'est persuadé que vous l'êtes. Se mépriser mutuellement, il y aurait justice; mais se donner une torture de tous les jours pour obtenir l'estime de ceux qu'on méprise, c'est bêtise.

La seconde, c'est le sacrifice perpétuel de la santé et de la fortune, tout en avouant que ce sont les deux premiers biens de la vie, et sans lesquels elle est insupportable. Je ne parle pas ici de la santé de l'ame, ou, en d'autres termes, de la conscience; c'est une étrangère reléguée aux mansardes : la bienséance veut qu'on la loge chez soi, sans obliger cependant le logeur à s'occuper d'elle.

La troisième est cette abjuration convenue de tout ce qui est vrai et naturel, et le culte dominant rendu à tout ce qui est faux et frelaté dans tous les genres. Ainsi, la vérité est une impertinente; la raison, une pédante; la nature, une sotte. Rien n'est beau que l'art. Que signifient les roses de vos jardins, votre esprit plein de raison, votre teint frais et animé? Allez au coin de la rue acheter des fleurs en satin, de l'esprit tout fait, et le volume d'embonpoint qui convient à votre taille; fermez ces croisées par où vous apercevez un magnifique horizon; voyez ce beau paysage tracé sur de la toile; admirez cet éclair d'esprit; respirez, si vous pouvez, au sein d'une vapeur délétère, si élégamment substituée dans le salon à l'air commun que le vulgaire respire. Tout ce faux, placé sur ce frivole, faisait sur moi l'effet de plusieurs chanterelles qui se brisent à la fois, et le plus souvent je m'échappais de ces cercles à la mode en me bouchant les oreilles.

L'Académie française, telle qu'elle existait alors, me sembla partager toutes les bêtises de l'époque : elle me parut ressembler à un atelier de menuiserie dans lequel les ouvriers passent leur temps à faire des rubans à coups de varlope, et à amincir les madriers en volige. Les raboteurs de ce temps-là se plaignaient beaucoup des censeurs royaux, qui achevaient avec la peau de chien ce que les polisseurs n'avaient pu finir.

Je ne trouvai un peu de bon sens qu'au jardin du Roi; j'y passai des journées entières. Je fus seulement fâché de voir le toupet à la grecque qui ornait la tête de M. de Buffon : ce qu'il y avait dedans pouvait se passer de ce qu'il mettait en dehors; mais je fis cette réflexion : c'est le savant qui écrit, c'est le comte qui se coiffe, et c'est l'intendant qui se galonne. Je trouvais trois Buffon là où j'aurais voulu n'en voir qu'un.

Je prédis à cette époque tout ce qui devait arriver dans ce jardin. « Vos plantes grasses périront faute d'air; votre « kamichi mourra d'une indigestion de grenouilles; vous « échauffez inutilement votre éléphant, il ne fera pas ce que « vous attendez de lui; Martin fera des sottises; vos perro- « quets tiendront des propos hors de saison; et, dans la « bagarre, il n'y aura que les singes qui se sauveront. »

Après avoir mangé à Paris le quart de ma fortune en six mois, au milieu des ennuis, et dans la pratique minutieuse de tous les articles de ce code si savant et si bête qu'on nomme le *savoir-vivre*, code aussi pédantesque que le cérémonial asiatique, aussi compliqué que la mécanique du sieur Pierre, et qui réduit la moitié des habitants à l'état de bourgeois de Pékin, et l'autre moitié à l'état de

machine, je résolus, un beau jour, de planter là les magots de la Chine et les canards du frère Côme; et me vengeant ainsi de toutes les révérences qu'ils m'avaient faites, et de tous les entremets qu'ils m'avaient mangés, je partis sans prendre congé, soldant tous les comptes, payant tous les fournisseurs, et ne laissant après moi d'autres créanciers que ceux à qui je devais le solde accumulé du mépris dû à leurs dévorantes bassesses.

Je cheminai à pied jusqu'au mont Tarare, et là je pris une patache jusqu'à Lyon, et de Lyon à Saint-Symphorien la poste aux ânes. Je commençai à comprendre que le goût du luxe m'avait déja gagné.

J'avais quarante ans passés lorsque je revis nos montagnes; il était, pour moi, temps de former un établissement. Je vis une grande femme dure, froide et sèche (le contraire des femmes à la mode), et leur ressemblant seulement en ceci, qu'elle est d'un caractère inégal et cahotant; je l'épousai, et, comme un doge de montagne, je lui jetai l'anneau du haut du col d'Izoar; cette épouse que je me donnai, c'est la vallée du Queyras.

Depuis cinquante ans, j'ai été mari fidèle et point jaloux; et pour me conformer aux usages du monde, j'ai considéré comme miens tous les enfants nés avant, pendant et hors mariage, et j'ai donné ma bénédiction sur le tout, et sans compter. La chère maman et les chers enfants ont, sans contredit, fait maintes et maintes sottises, mais, les ayant prévues d'avance, elles ne m'ont pas désappointé, et je n'ai pas moins conservé pour elle et pour eux une affection conjugale et paternelle.

Plus heureux que Romulus, qui ne possédait que sept col-

lines, je possède en toute propriété quatorze montagnes, dont sept montagnes pastorales garnies de leurs chalets, étables et auberts; trois montagnes couvertes de forêts de pins, sapins et mélèzes; les autres montagnes sont couvertes de lavande, de véronique et de thé suisse, que l'on vend à Paris trois francs la livre, et que je donne ici pour rien. *Item,* un glacier bordé de prairies, que j'ai acheté avec le produit de la vente de mes glaces et de leurs bordures. Plus, quinze cents mérinos d'espèce franche, et six mille brebis d'espèce indigène, cent belles vaches normandes, avec un nombre suffisant de taureaux; six cascades, quatorze torrents, et le pic de l'Azerole, qui a dix-huit cents toises de haut, et que j'ai payé avec le prix d'une pendule. Huit chevaux de carrosse, que j'ai vendus à Paris, ont suffi à payer cent vingt juments piémontaises, six étalons de Dauphiné, et soixante ânes de Provence. En voyant tout ce territoire et tout ce mobilier, je dis avec orgueil : « J'ai trouvé tout cela dans le tuyau d'une che« minée. »

Voilà donc près de cinquante ans que gens, bêtes et montagnes, nous vivons, l'un portant l'autre, dans un parfait contentement. Un demi-siècle de bonheur est chose inouïe. A peine peut-on dans une ville en jouir une année, un jour, un instant. Encore, cette félicité urbaine, qu'est-elle, si ce n'est une suite de fêtes dans lesquelles le plaisir vous introduit en vous donnant la main, où l'étiquette vous présente à tous les vices, et où les remords, l'ennui et la satiété vous reconduisent jusque sur l'escalier ?

Mon bonheur est d'un genre plus vrai. Je le dois à ma

femme : toute vieille, bruyante et rocailleuse qu'elle est, à mes yeux sa beauté est parfaite. J'aime jusqu'à ses rides; les années les ont creusées, mais le printemps les fleurit. Son front est chauve, le temps a blanchi sa tête; mais quelle majesté dans sa taille! quelle suavité dans la verdure qui orne ses flancs gracieux! que de graces dans son sourire! quelle coquetterie dans l'arrangement des fleurs dont elle pare son sein! C'est Ninon, âgée de quatre-vingts ans, et qui conserve toutes ses conquêtes. J'aime jusqu'à ses fâcheries, et les torrents dont elle m'assourdit me semblent exprimer les plaintes d'une antique amoureuse qui demande quelque chose à son vieux amant.

Mes enfants sont brusques, sauvages : on dirait une nation d'Iroquois; mais ils ont un sens droit et de la franchise, ils sont braves et bons, et je les aime bien étant faits de cette façon-là.

Tout s'use et vous fatigue dans un cercle de plaisirs factices, où l'homme, cet esclave volontaire, tourne éternellement sous le fouet des caprices, des préjugés et des ridicules; il n'y a que la nature qui, dans la succession de ses spectacles toujours brillants et toujours nouveaux, dans l'étude toujours intéressante de ses productions et de ses phénomènes, nous offre d'inépuisables jouissances.

Le ciel m'a doué d'une santé et d'une force que j'ai long-temps conservées, parce que j'ai suivi constamment les lois éternelles de la morale, qui constituent les rapports que les divers êtres doivent avoir entre eux dans l'harmonie générale. J'ai fui les vices, comme une discordance coupable avec l'ordre établi. Ma sensibilité, autrefois en dehors, est aujourd'hui tout en dedans. Vieux, on

vit par le cœur, par l'imagination et par la raison. Lorsque le corps tombe en ruines, on ne sent la vie que par ce qu'on aime. Il n'y a que cela qui vous avertisse que vous existez encore. Avec la seconde faculté, on colore, on embellit, et c'est aimer encore; et avec la raison, fruit tardif qu'on ne cueille qu'en automne, on tolère, on assiste, on console, et en faisant ces choses-là, c'est toujours aimer.

Cependant voici mes dernières journées qui arrivent. Il faudra bientôt vous quitter, aimables fleurs qui veniez chaque printemps m'annoncer l'existence d'une puissance créatrice. Bientôt je verrai le souverain qui, tous les ans, vous envoie en ambassade sur la terre.

Mais bientôt je ne verrai plus les ombres descendre de la montagne dans la vallée; enveloppé dans le même nuage, je descendrai avec elles : je ne reverrai plus mes béliers chéris, je n'entendrai plus le bruit des torrents ni le souffle des aquilons; je ne reposerai plus dans mon petit *Aubert*, au sein duquel j'ai passé des moments si doux. Déja mes yeux s'éteignent, mes forces diminuent, la voix me manque; et adieu vous dis, montagnes, rochers, combes et pics......; adieu vous dis, vallées, vaux, vals et vallons, Val-Gris, Val-Vert, Grand-Val et Court-Val; adieu, Villard-le-Sec, Villard-le-Bel, Villard-le-Vieil, Villard-des-Arènes, Villard-de-Lan, Villard-le-Blanc; adieu, Roche-Brune, Roche-Plate, Roche-Blanche, Vert-Roc et Roc-à-l'Ane; adieu, toutes les vallées, tous les villards et toutes les roches; adieu vous dis, et voilà que je pars. Montagnard centenaire, je vais grimper par l'éternel tuyau duquel on ne descend plus; et arrivé sur le faîte du toit

nébuleux qui couvre la terre, j'entonnerai la petite chanson; ma voix s'élèvera jusqu'au maître qui fabrique le tonnerre, et, prosterné à ses pieds, je lui dirai : « O mon « maître! vous avez ici vos fourneaux; y a-t-il quelque « chose à ramoner ? »

Le comte Français de Nantes.

SCÈNES FANTASTIQUES.

PREMIÈRE SCÈNE.

(*La place de Grève. Il fait nuit : la clarté de la nuit laisse entrevoir l'échafaud encore dressé. Un jeune fashionable, en costume de bal, arrive en chantant : là, là, là, là.*)

LE JEUNE HOMME.

J'ai raison d'être gai. — Ce maudit vent me glace!
Qu'il fait froid!... Pas un fiacre arrêté sur la place.
(*Il fait sonner sa poche pleine d'or.*)
Trente louis! grace au ciel! et vive l'écarté!
C'est pour toi, milady, trop sauvage beauté;
Car pour t'apprivoiser il n'est qu'une ressource,
Et plus qu'en mon amour j'espère en cette bourse.
Nous en viendrons à bout, pas plus tard que demain
Ou le diable m'enlève!

UNE VOIX.

Hélas! père inhumain!

LE JEUNE HOMME.

Eh! qu'entends-je? parbleu, c'est la voix d'une femme;
Que diantre, un échafaud!

UNE FEMME (*assise au pied de l'échafaud*).

Par pitié!

LE JEUNE HOMME.

Quoi! madame,
A cette heure, en ces lieux, seule,... répondez-moi,
Pour vous que puis-je faire?...

LA FEMME (*se découvrant le visage*).

Hélas!

LE JEUNE HOMME.

Elle est ma foi
Charmante. (*haut*) Vous pleurez, (*à part*) quelle heureuse fortune!
Au pied d'un échafaud, seule au clair de la lune,
C'est drôle! mais n'importe... (*haut*) Il est déja minuit,
Madame, comptez-vous rester toute la nuit,
En ces lieux par ce froid?

L'INCONNUE.

Ah! je n'ai plus d'asile,
Du foyer paternel, malheureuse, on m'exile!

LE JEUNE HOMME.

Quoi, si jeune et si belle?...

L'INCONNUE.

Ayez pitié de moi,
Car je n'ai plus de père, il m'a bannie...

LE JEUNE HOMME.

Eh quoi!
Le barbare aurait pu... Quel est donc votre crime?

L'INCONNUE.

C'est d'avoir trop aimé!

LE JEUNE HOMME.

Vous seriez la victime
D'un père aussi cruel! Sans doute il a voulu
Étendre sur votre ame un pouvoir absolu,
Vous choisir un époux?...

L'INCONNUE.

Pour comble d'infortune!

LE JEUNE HOMME.

Repoussez loin de vous une idée importune,
Et tarissez vos pleurs ; vous êtes libre, eh bien !
Ne voyez plus en moi qu'un ami, qu'un soutien....
Mais donnez-moi le bras, car la nuit est si noire...
Vous pourrez en chemin me raconter l'histoire
De vos malheurs... Venez...

L'INCONNUE.

J'éprouve de l'effroi
A vous suivre, monsieur...

LE JEUNE HOMME (*la prenant par le bras*).

Bah ! (*à part*) la belle est à moi.

SCÈNE II.

(*Une chambre à coucher, le jeune homme est aux pieds de l'inconnue.*)

L'INCONNUE.

Laissez-moi, laissez-moi !

LE JEUNE HOMME (*la retenant.*)

Restez, je vous conjure !

L'INCONNUE.

Ainsi vous me trompiez !

LE JEUNE HOMME.

Vous me faites injure ;
Moi, vous tromper ; oh non ! je vous aime ! restez ;
Je n'aimerai que vous !

L'INCONNUE.

Osez-vous ? arrêtez,

Ou j'appelle.... ô douleurs!

LE JEUNE HOMME.

Je te le dis, je t'aime...
Ne me refuse pas! vois mon ardeur extrême!
Nos liens par l'amour sont déja consacrés,
Et l'hymen dès demain les rendra plus sacrés!
Deux amants pour s'unir ont-ils besoin de prêtre?
A ce nom tu frémis?

L'INCONNUE.

Vous m'abusez peut-être!

LE JEUNE HOMME.

J'en jure par le ciel et l'enfer qui m'entend!

L'INCONNUE (*à part*).

Il t'entend!

LE JEUNE HOMME.

Oui, toujours!...

L'INCONNUE (*avec effusion*).

Je t'aime, es-tu content?

SCÈNE III.

(*La même chambre. Il fait jour.* L'INCONNUE *inanimée est sur un lit de repos.* LE JEUNE HOMME *entre avec* DEUX MÉDECINS.)

LE JEUNE HOMME.

Venez, venez, messieurs. — Voyez... je vous le jure,
Ce que je vous ai dit est la vérité pure.

PREMIER MÉDECIN.

Quoi! morte aujourd'hui même?

LE JEUNE HOMME.

Et je ne conçois pas
Qui peut avoir causé ce foudroyant trépas.

DEUXIÈME MÉDECIN.

Aujourd'hui, dites-vous?

LE JEUNE HOMME.

Ce matin.

DEUXIÈME MÉDECIN.

Impossible,
Elle est morte d'hier, et la chose est visible.

PREMIER MÉDECIN.

Ces yeux ternes, ce corps pâle et défiguré,
D'un trépas violent sont un gage assuré.

LE JEUNE HOMME (*impatienté*).

Je l'aurais donc tuée?

DEUXIÈME MÉDECIN.

Et cette femme est morte
Depuis douze heures.

LE JEUNE HOMME.

Non, le diable vous emporte!
Faut-il le répéter, morbleu; je vous le dis,
Cette femme, hier soir vivait. — Docteurs maudits,
N'en démordrez-vous point?... suis-je fou?

PREMIER MÉDECIN.

Cette femme
Depuis un jour au moins ne vit plus.

LE JEUNE HOMME.

Sur mon ame,
Je sais ce que je dis, et c'est vous qui mentez;
Je ne prends pas un mort pour un vivant; sortez!

SCÈNE DERNIÈRE.

(Entre le commissaire.)

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce donc ? quel tumulte?

PREMIER MÉDECIN.

Ah ! c'est le commissaire !

LE JEUNE HOMME (*au commissaire*).

Monsieur, votre présence est ici nécessaire ;
Parlez, connaissez-vous cette femme ?

LE COMMISSAIRE (*s'approchant du lit*).

Grand dieu !
Vous la méconnaissiez ?— cette femme ! en ce lieu !
Est-il possible?

LE JEUNE HOMME.

Eh bien ! quelle est donc cette femme ?

LE COMMISSAIRE.

Vous voyez sur ce lit l'empoisonneuse infâme,
Qui fut exécutée hier.

LE JEUNE HOMME.

Que dites-vous ?

LE COMMISSAIRE.

C'est elle-même !

LE JEUNE HOMME.

Ciel !

(La tête de l'inconnue tombe et roule sur le plancher.)

UNE VOIX.

Et voilà mon époux.

J. LACROIX.

BESANÇON. — LE CAFÉ. — LE SÉMINAIRE.

Julien aperçut, sur une montagne lointaine, des murs noirs; c'était la citadelle de Besançon. Quelle différence pour moi, dit-il en soupirant, si j'arrivais dans cette noble ville de guerre, pour être sous-lieutenant dans un des régiments chargés de la défendre (1)!

Besançon n'est pas seulement une des plus jolies villes de France, elle abonde en gens de cœur et d'esprit. Mais Julien n'était qu'un petit paysan et n'eut aucun moyen d'approcher les hommes distingués.

Il avait un habit bourgeois, et c'est dans ce costume qu'il passa les ponts-levis. Plein de l'histoire du siége de 1674, il voulut voir, avant de s'enfermer au séminaire, les remparts et la citadelle. Deux ou trois fois il fut sur le point de se faire arrêter par les sentinelles; il pénétrait dans des endroits que le génie militaire interdit au public, afin de vendre pour douze ou quinze francs de foin tous les ans.

La hauteur des murs, la profondeur des fossés, l'air terrible des canons, l'avaient occupé pendant plusieurs heures, lorsqu'il passa devant le grand café sur le boulevard. Il resta immobile d'admiration ; il avait beau lire le mot *café*, écrit en gros caractères au-dessus des deux immenses portes, il ne pouvait en croire ses yeux. Il fit effort sur sa timidité ; il osa entrer, et se trouva dans une salle longue

(1) Julien était destiné à l'état ecclésiastique.

de trente ou quarante pas, et dont le plafond est élevé de vingt pieds au moins. Ce jour-là, tout était enchantement pour lui.

Deux parties de billard étaient en train. Les garçons criaient les points; les joueurs couraient autour des billards encombrés de spectateurs. Des flots de fumée de tabac, s'élançant de la bouche de tous, les enveloppaient d'un nuage bleu. La haute stature de ces hommes, leurs épaules arrondies, leur démarche lourde, leurs énormes favoris, les longues redingotes qui les couvraient, tout attirait l'attention de Julien. Ces nobles enfants de l'antique Bisontium ne parlaient qu'en criant; ils se donnaient les airs de guerriers terribles. Julien admirait immobile; il songeait à l'immensité et à la magnificence d'une grande capitale telle que Besançon. Il ne se sentait nullement le courage de demander une tasse de café à un de ces messieurs au regard hautain, qui criaient les points du billard.

Mais la demoiselle du comptoir avait remarqué la charmante figure de ce jeune bourgeois de campagne, qui, arrêté à trois pas du poêle, et son petit paquet sous le bras, considérait le buste du roi, en beau plâtre blanc. Cette demoiselle, grande Francomtoise, fort bien faite, et mise comme il le faut pour faire valoir un café, avait déja dit deux fois, d'une petite voix qui cherchait à n'être entendue que de Julien : Monsieur! monsieur! Julien rencontra de grands yeux bleus fort tendres, et vit que c'était à lui qu'on parlait.

Il s'approcha vivement du comptoir et de la jolie fille, comme il eût marché à l'ennemi. Dans ce grand mouvement, son paquet tomba.

Quelle pitié notre provincial ne va-t-il pas inspirer aux jeunes lycéens de Paris, qui à quinze ans savent déja entrer dans un café d'un air si distingué? Mais ces enfants, si bien stylés à quinze ans, à dix-huit tournent *au commun*. La timidité passionnée que l'on rencontre en province se surmonte quelquefois, et alors elle enseigne à vouloir. En s'approchant de cette jeune fille si belle, qui daignait lui adresser la parole : il faut que je lui dise la vérité, pensa Julien, qui devenait courageux à force de timidité vaincue.

— Madame, je viens pour la première fois de ma vie à Besançon; je voudrais bien avoir, en payant, un pain et une tasse de café.

La demoiselle sourit un peu et puis rougit; elle craignait, pour ce joli jeune homme, l'attention ironique et les plaisanteries des joueurs de billard. Il serait effrayé et ne reparaîtrait plus.

— Placez-vous ici près de moi, dit-elle en lui montrant une table de marbre, presque tout-à-fait cachée par l'énorme comptoir d'acajou qui s'avance dans la salle.

La demoiselle se pencha en-dehors du comptoir, ce qui lui donna l'occasion de déployer une taille superbe. Julien la remarqua; toutes ses idées changèrent. La belle demoiselle venait de placer devant lui une tasse, du sucre et un petit pain. Elle hésitait à appeler un garçon pour avoir du café, comprenant bien qu'à l'arrivée de ce garçon, son tête-à-tête avec Julien allait finir.

Julien, pensif, comparait cette beauté blonde et gaie à certains souvenirs qui l'agitaient souvent. L'idée de la passion dont il avait été l'objet lui ôta presque toute sa timidité. La belle demoiselle n'avait qu'un instant; elle lut dans les regards de Julien.

— Cette fumée de pipe vous fait tousser, venez déjeuner demain avant huit heures du matin ; alors, je suis presque seule.

— Quel est votre nom? dit Julien, avec le sourire caressant de la timidité heureuse.

— Amanda Binet.

— Permettez-vous que je vous envoie dans une heure un petit paquet gros comme celui-ci?

La belle Amanda réfléchit un peu.

— Je suis surveillée : ce que vous me demandez peut me compromettre; cependant je m'en vais écrire mon adresse sur une carte, que vous placerez sur votre paquet. Envoyez-le-moi hardiment.

— Je m'appelle Julien Sorel, dit le jeune homme; je n'ai ni parents ni connaissance à Besançon.

— Ah, je comprends, dit-elle avec joie, vous venez pour l'école de droit?

— Hélas! non, répondit Julien; on m'envoie au séminaire.

Le découragement le plus complet éteignit les traits d'Amanda; elle appela un garçon : elle avait du courage maintenant. Le garçon versa du café à Julien, sans le regarder.

Amanda recevait de l'argent au comptoir; Julien était fier d'avoir osé parler : on se disputa à l'un des billards. Les cris et les démentis des joueurs, retentissant dans cette salle immense, faisaient un tapage qui étonnait Julien. Amanda était rêveuse et baissait les yeux.

— Si vous voulez, mademoiselle, lui dit-il tout-à-coup avec assurance, je dirai que je suis votre cousin?

Ce petit air d'autorité plut à Amanda. Ce n'est pas un jeune homme de rien, pensa-t-elle. Elle lui dit fort vite, sans le regarder, car son œil était occupé à voir si quelqu'un s'approchait du comptoir :

— Moi, je suis de Genlis, près de Dijon ; dites que vous êtes aussi de Genlis, et cousin de ma mère.

— Je n'y manquerai pas.

— Tous les jeudis à cinq heures, en été, MM. les séminaristes passent ici devant le café.

— Si vous pensez à moi, quand je passerai ayez un bouquet de violettes à la main.

Amanda le regarda d'un air étonné ; ce regard changea le courage de Julien en témérité ; cependant il rougit beaucoup en lui disant :

— Je sens que je vous aime de l'amour le plus violent.

— Parlez donc plus bas, lui dit-elle d'un air effrayé.

Julien songeait à se rappeler les phrases d'un volume dépareillé de la nouvelle Héloïse, qu'il avait lu naguère. Sa mémoire le servit bien, depuis dix minutes il récitait la nouvelle Héloïse à mademoiselle Amanda, ravie ; il était heureux de sa bravoure, quand tout-à-coup la belle Franc-comtoise prit un air glacial. Un de ses amants paraissait à la porte du café.

Il s'approcha du comptoir en sifflant et marchant des épaules ; il regarda Julien. A l'instant, l'imagination de celui-ci, toujours dans les extrêmes, ne fut remplie que d'idées de duel. Il pâlit beaucoup, éloigna sa tasse, prit une mine assurée, et regarda son rival fort attentivement. Comme ce rival baissait la tête en se versant familièrement un verre d'eau-de-vie sur le comptoir, d'un regard

Amanda ordonna à Julien de baisser les yeux. Il obéit, et, pendant deux minutes, se tint immobile à sa place, pâle, résolu et ne songeant qu'à ce qui allait arriver; il était vraiment bien en cet instant. Le rival avait été étonné des yeux de Julien; son verre d'eau-de-vie avalé d'un trait, il dit un mot à Amanda, plaça ses deux mains dans les poches latérales de sa grosse redingote, et s'approcha d'un billard en sifflant et regardant Julien. Celui-ci se leva transporté de colère; mais il ne savait comment s'y prendre pour être insolent. Il posa son petit paquet, et, de l'air le plus dandinant qu'il put, marcha vers le billard.

En vain la prudence lui disait: Mais avec un duel dès l'arrivée à Besançon, la carrière ecclésiastique est perdue.

-- Qu'importe, il ne sera pas dit que je manque un insolent.

Amanda vit son courage; il faisait un joli contraste avec la naïveté de ses manières; en un instant elle le préféra au grand jeune homme en redingote. Elle se leva, et, tout en ayant l'air de suivre de l'œil quelqu'un qui passait dans la rue, elle vint se placer rapidement entre lui et le billard :

— Gardez-vous de regarder de travers ce monsieur, c'est mon beau-frère.

— Que m'importe? il m'a regardé.

— Voulez-vous me rendre malheureuse? Sans doute il vous a regardé, peut-être même il va venir vous parler. Je lui ai dit que vous êtes un parent de ma mère, et que vous arrivez de Genlis. Lui est Francomtois et n'a jamais dépassé Dôle, sur la route de la Bourgogne; ainsi dites ce que vous voudrez, ne craignez rien.

Julien hésitait encore; elle ajouta bien vite, son imagination de dame de comptoir lui fournissant des mensonges en abondance :

— Sans doute il vous a regardé, mais c'est au moment où il me demandait qui vous êtes; c'est un homme qui est *manant* avec tout le monde, il n'a pas voulu vous insulter.

L'œil de Julien suivait le prétendu beau-frère; il le vit acheter un numéro à la poule que l'on jouait au plus éloigné des deux billards. Julien entendit sa grosse voix qui criait, d'un ton menaçant : *Je prends à faire.* Il passa vivement derrière mademoiselle Amanda, et fit un pas vers le billard. Amanda le saisit par le bras :

— Venez me payer d'abord, lui dit-elle.

C'est juste, pensa Julien; elle a peur que je ne sorte sans payer. Amanda était aussi agitée que lui et fort rouge ; elle lui rendit de la monnaie le plus lentement qu'elle put, tout en lui répétant à voix basse :

— Sortez à l'instant du café, ou je ne vous aime plus; et cependant je vous aime bien.

Julien sortit en effet, mais lentement. N'est-il pas de mon devoir, se répétait-il, d'aller à mon tour en sifflant regarder ce grossier personnage? Cette incertitude le retint une heure sur le boulevard devant le café, il regardait si son homme sortait. Il ne parut pas, et Julien s'éloigna.

Il n'était à Besançon que depuis quelques heures, et déja il avait conquis un remords. Un vieux chirurgien-major lui avait donné autrefois quelques leçons d'escrime; telle était tout la science que Julien trouvait au service

de sa colère. Mais cet embarras n'eût rien été s'il eût su comment se fâcher autrement qu'en donnant un soufflet; et, si l'on en venait aux coups de poings, son rival, homme énorme, l'eût battu et puis planté là.

Pour un pauvre diable comme moi, se dit Julien, sans protecteurs et sans argent, il n'y aura pas grande différence entre un séminaire et une prison; il faut que je dépose mes habits bourgeois dans quelque auberge, où je reprendrai mon habit noir. Si jamais je parviens à sortir du séminaire pour quelques heures, je pourrai fort bien avec mes habits bourgeois revoir mademoiselle Amanda. Ce raisonnement était beau; mais Julien, passant devant toutes les auberges, n'osait entrer dans aucune.

Enfin, comme il repassait devant l'hôtel des Ambassadeurs, ses yeux inquiets rencontrèrent ceux d'une grosse femme, encore assez jeune, haute en couleur, à l'air heureux et gai. Il s'approcha d'elle et lui raconta son histoire.

— Certainement, mon joli petit abbé, lui dit l'hôtesse des Ambassadeurs; je vous garderai vos habits bourgeois et même les ferai épousseter souvent. De ce temps-ci, il ne fait pas bon laisser un habit de drap sans le toucher. Elle prit une clef et le conduisit elle-même dans une chambre en lui recommandant d'écrire la note de ce qu'il laissait.

— Bon Dieu! que vous avez bonne mine comme ça, M. l'abbé Sorel, lui dit la grosse femme, quand il descendit à la cuisine! je vais vous faire servir un bon dîner; et, ajouta-t-elle à voix basse, il ne vous coûtera que vingt sols au lieu de cinquante que tout le monde paie; car il faut bien ménager votre petit *boursicot*.

— J'ai dix louis, répliqua Julien, avec une certaine fierté.

— Ah! bon Dieu! répondit la bonne hôtesse alarmée, ne parlez pas si haut; il y a bien des mauvais sujets dans Besançon. On vous volera cela en moins de rien. Surtout n'entrez jamais dans les cafés, ils sont remplis de mauvais sujets.

— Vraiment! dit Julien, à qui ce mot donnait à penser.

— Ne venez jamais que chez moi, je vous ferai faire du café. Rappelez-vous que vous trouverez toujours ici une amie et un bon dîner à vingt sols, c'est parler ça, j'espère. Allez vous mettre à table, je vais vous servir moi-même.

— Je ne saurais manger, lui dit Julien, je suis trop ému, je vais entrer au séminaire, en sortant de chez vous. La bonne femme ne le laissa partir qu'après avoir empli ses poches de provisions. Enfin Julien s'achemina vers le lieu terrible; l'hôtesse, de dessus sa porte, lui en indiquait la route.

Il vit de loin la croix de fer doré sur la porte; il approcha lentement; ses jambes semblaient se dérober sous lui. Voilà donc cet enfer sur la terre, dont je ne pourrai sortir! Enfin il se décida à sonner. Le bruit de la cloche retentit comme dans un lieu solitaire. Au bout de dix minutes, un homme pâle, vêtu de noir, vint lui ouvrir. Julien le regarda et aussitôt baissa les yeux. Ce portier avait une physionomie singulière. La pupille saillante et verte de ses yeux s'arrondissait comme celle d'un chat; les contours immobiles de ses paupières annonçaient l'impossibilité de toute sympathie; ses lèvres minces se développaient en demi-cercle sur des dents qui avançaient.

Cependant cette physionomie ne montrait pas le crime, mais plutôt cette insensibilité parfaite qui inspire bien plus de terreur à la jeunesse. Le seul sentiment que le regard rapide de Julien put deviner sur cette longue figure fut un mépris profond pour tout ce dont on voudrait lui parler, et qui ne serait pas l'intérêt du ciel.

Julien releva les yeux avec effort, et d'une voix que le battement de cœur rendait tremblante, il expliqua qu'il désirait parler à M. Pirard, le directeur du séminaire. Sans dire une parole, l'homme noir lui fit signe de le suivre. Ils montèrent deux étages par un large escalier à rampe de bois, dont les marches déjetées penchaient tout-à-fait du côté opposé au mur, et semblaient prètes à tomber. Une petite porte, surmontée d'une grande croix de cimetière en bois peint en noir, fut ouverte avec difficulté, et le portier le fit entrer dans une chambre sombre et basse, dont les murs blanchis à la chaux étaient garnis de deux grands tableaux noircis par le temps. Là, Julien fut laissé seul; il était atterré, son cœur battait violemment; il eût été heureux d'oser pleurer. Un silence de mort régnait dans toute la maison.

Au bout d'un quart d'heure, qui lui parut une journée, le portier à figure sinistre reparut sur le bas d'une porte, à l'autre extrémité de la chambre, et, sans daigner parler, lui fit signe d'avancer. Il entra dans une pièce encore plus grande que la première et fort mal éclairée. Les murs aussi étaient blanchis; mais il n'y avait pas de meubles. Seulement dans un coin près de la porte, Julien vit en passant un lit de bois blanc, deux chaises de paille, et un petit fauteuil en planches de sapin sans coussin. A

l'autre extrémité de la chambre, près d'une petite fenêtre à vitres jaunies garnie de vases de fleurs tenus salement, il aperçut un homme assis devant une table, et couvert d'une soutane délabrée; il avait l'air en colère, et prenait l'un après l'autre une foule de petits carrés de papier qu'il rangeait sur sa table, après y avoir écrit quelques mots. Il ne s'apercevait pas de la présence de Julien. Celui-ci était immobile debout vers le milieu de la chambre.

— Voulez-vous approcher, oui ou non? dit enfin cet homme avec impatience.

Julien s'avança d'un pas mal assuré, prêt à tomber, et pâle, comme de sa vie il ne l'avait été; il s'arrêta à trois pas de la petite table de bois blanc couverte de carrés de papier.

— Plus près, dit l'homme.

Julien s'avança encore en étendant la main, comme cherchant à s'appuyer sur quelque chose.

— Votre nom?

— Julien Sorel.

— Vous avez bien tardé, lui dit-on, en attachant de nouveau sur lui un œil terrible.

Vous m'êtes recommandé par M. Chélan, c'était le meilleur curé du diocèse, homme vertueux s'il en fut, et mon ami depuis trente ans.

— Ah! c'est à M. Pirard que j'ai l'honneur de parler, dit Julien d'une voix mourante.

— Apparemment, répliqua le directeur du séminaire, en le regardant avec humeur.

La lettre de Chélan est courte, dit-il, comme se par-

lant à lui-même. *Intelligenti pauca;* par le temps qui court, on ne saurait écrire trop peu. Il lut haut :

« Je vous adresse Julien Sorel, de cette paroisse, que « j'ai baptisé il y aura bientôt vingt ans; fils d'un charpen- « tier riche, mais qui ne lui donne rien. Julien sera un « ouvrier remarquable dans la vigne du Seigneur. La mé- « moire, l'intelligence ne manquent point, il y a de la ré- « flexion. Sa vocation sera-t-elle durable? est-elle sin- « cère? »

— *Sincère!* répéta l'abbé Pirard, d'un air étonné, et en regardant Julien; mais déja le regard de l'abbé était moins dénué de toute humanité; *sincère!* répéta-t-il en baissant la voix et reprenant sa lecture :

« Je vous demande pour Julien Sorel une bourse; il la « méritera en subissant les examens nécessaires. Je lui « ai montré un peu de théologie, de cette ancienne et « bonne théologie des Bossuet, des Arnauld, des Fleury. « Si ce sujet ne vous convient pas, renvoyez-le-moi; le « directeur du dépôt de mendicité, que vous connaissez « bien, lui offre huit cents francs pour être précepteur de « ses enfants. — Mon intérieur est tranquille, grace à « Dieu. Je m'accoutume au coup terrible. *Vale et me ama.* »

L'abbé Pirard, ralentissant la voix comme il lisait la signature, prononça avec un soupir le mot *Chélan.*

Il est tranquille, dit-il; en effet, sa vertu méritait cette récompense; Dieu puisse-t-il me l'accorder, le cas échéant! Il regarda le ciel et fit un signe de croix. A la vue de ce signe sacré, Julien sentit diminuer l'horreur profonde qui, depuis son entrée dans cette maison, l'avait glacé.

— J'ai ici trois cent vingt-un aspirants à l'état le plus saint, dit enfin l'abbé Pirard, d'un ton de voix, sévère mais non méchant; sept ou huit seulement me sont recommandés par des hommes tels que l'abbé Chélan; ainsi parmi les trois cent vingt-un, vous allez être le neuvième. Mais ma protection n'est ni faveur, ni faiblesse: elle est redoublement de soins et de sévérité contre les vices. Allez fermer cette porte à clef.

Julien fit un effort pour marcher et réussit à ne pas tomber. Il remarqua qu'une petite fenêtre, voisine de la porte d'entrée, donnait sur la campagne. Il regarda les arbres; cette vue lui fit du bien, comme s'il eût aperçu d'anciens amis.

— *Loquerisne linguam latinam?* (Parlez-vous latin) lui dit l'abbé Pirard, comme il revenait.

— *Ità, pater optime,* (Oui, mon excellent père) répondit Julien, revenant un peu à lui. Certainement, jamais homme au monde ne lui avait paru moins excellent que M. Pirard, depuis une demi-heure.

L'abbé Pirard examina Julien sur la théologie, il fut surpris de l'étendue de son savoir. Son étonnement augmenta quand il l'interrogea en particulier sur les saintes Écritures. Mais quand il arriva aux questions sur la doctrine des Pères, il s'aperçut que Julien ignorait presque jusqu'aux noms de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Bonaventure, de saint Basile, etc., etc.

Au fait, pensa l'abbé Pirard, voilà bien cette tendance fatale au protestantisme que j'ai toujours reprochée à Chélan. Une connaissance approfondie et trop approfondie des saintes Écritures.

(Julien venait de lui parler, sans être interrogé à ce sujet, du temps *véritable* où avaient été écrits la Genèse, le Pentateuque, etc.)

A quoi mène ce raisonnement infini sur les saintes Écritures, pensa l'abbé Pirard, si ce n'est à *l'examen personnel*, c'est-à-dire, au plus affreux protestantisme? Et à côté de cette science imprudente, rien sur les Pères qui puisse compenser cette tendance.

Mais l'étonnement du directeur du séminaire n'eut plus de bornes, lorsque interrogeant Julien sur l'autorité du Pape, et s'attendant aux maximes de l'ancienne église gallicane, le jeune homme lui récita tout le livre de M. de Maistre.

Singulier homme que ce Chélan, pensa l'abbé Pirard; lui a-t-il montré ce livre pour lui apprendre à s'en moquer?

Ce fut en vain qu'il interrogea Julien pour tâcher de deviner s'il croyait sérieusement à la doctrine de M. de Maistre. Le jeune homme ne répondait qu'avec sa mémoire. De ce moment, Julien fut réellement très-bien, il sentait qu'il était maître de soi. Après un examen fort long, il lui sembla que la sévérité de M. Pirard envers lui n'était plus qu'affectée. En effet, sans les principes de gravité austère que, depuis quinze ans, il s'était imposés envers ses élèves en théologie, le directeur du séminaire eût embrassé Julien au nom de la logique, tant il trouvait de clarté, de précision et de netteté dans ses réponses.

Voilà un esprit hardi et sain, se disait-il, mais *corpus debile* (le corps est faible).

— Tombez-vous souvent ainsi, dit-il à Julien en français et lui montrant du doigt le plancher?

— C'est la première fois de ma vie, la figure du portier m'avait glacé, ajouta Julien en rougissant comme un enfant.

L'abbé Pirard sourit presque.

— Voilà l'effet des vaines pompes du monde; vous êtes accoutumé apparemment à des visages riants, véritables théâtres de mensonge. La vérité est austère, monsieur. Mais notre tâche ici-bas n'est-elle pas austère aussi? Il faudra veiller à ce que votre conscience se tienne en garde contre cette faiblesse : *Trop de sensibilité aux vaines graces de l'extérieur.*

Si vous ne m'étiez pas recommandé, dit l'abbé Pirard en reprenant la langue latine avec un plaisir marqué, si vous ne m'étiez pas recommandé par un homme tel que l'abbé Chélan, je vous parlerais le vain langage de ce monde auquel il paraît que vous n'êtes que trop accoutumé. La bourse entière que vous sollicitez, vous dirais-je, est la chose du monde la plus difficile à obtenir. Mais l'abbé Chélan a mérité bien peu, par cinquante-six ans de travaux apostoliques, s'il ne peut disposer d'une bourse au séminaire.

Après ces mots, l'abbé Pirard recommanda à Julien de n'entrer dans aucune société ou congrégation secrète sans son consentement.

— Je vous en donne ma parole d'honneur, dit Julien avec l'épanouissement de cœur d'un honnête homme.

Le directeur du séminaire sourit pour la première fois.

— Ce mot n'est point de mise ici, lui dit-il, il rappelle trop le vain honneur des gens du monde qui les conduit à tant de fautes, et souvent à des crimes. Vous me devez

la sainte obéissance en vertu du paragraphe dix-sept de la bulle *Unam ecclesiam* de saint Pie V. Je suis votre supérieur ecclésiastique. Dans cette maison, entendre, mon très-cher fils, c'est obéir. Combien avez-vous d'argent?

Nous y voici, se dit Julien, c'était pour cela qu'était le très-cher fils.

— Trente-cinq francs, mon père.

— Écrivez soigneusement l'emploi de cet argent; vous aurez à m'en rendre compte.

Cette pénible séance avait duré trois heures, Julien appela le portier.

— Allez installer Julien Sorel dans la cellule n° 103, dit l'abbé Pirard à cet homme.

Par une grande distinction, il accordait à Julien un logement séparé.

— Portez-y sa malle, ajouta-t-il.

Julien baissa les yeux et reconnut sa malle précisément en face de lui; il la regardait depuis trois heures, et ne l'avait pas reconnue.

En arrivant au n° 103, c'était une petite chambrette de huit pieds en carré au dernier étage de la maison. Julien remarqua qu'elle donnait sur les remparts, et par-delà on apercevait la jolie plaine que le Doubs sépare de la ville.

Quelle vue charmante! s'écria Julien; en se parlant ainsi il ne sentait pas ce qu'exprimaient ces mots. Les sensations si violentes qu'il avait éprouvées depuis le peu de temps qu'il était à Besançon, avaient entièrement épuisé ses forces. Il s'assit près de la fenêtre sur l'unique chaise de bois qui fût dans sa cellule, et tomba aussitôt

dans un profond sommeil. Il n'entendit point la cloche du souper, ni celle du salut, on l'avait oublié.

Quand les premiers rayons du soleil le réveillèrent le lendemain matin, il se trouva couché sur le plancher.

De Stendhall (1).

LE CONQUÉRANT ET LE VIEILLARD.

LE CONQUÉRANT.

Je me suis en chassant égaré dans ce bois;
Guide-moi, bon vieillard, jusques à la sortie.

LE VIEILLARD.

Quittez votre coursier, les chemins sont étroits :
Allons, et soutenez ma marche appesantie.

LE CONQUÉRANT.

Te serais-je inconnu?

LE VIEILLARD.

Jamais je ne vous vis.

LE CONQUÉRANT.

Au défaut de mes traits, tu connais mon histoire.

LE VIEILLARD.

Seigneur, le calme est grand sous le chaume où je vis.

LE CONQUÉRANT.

Depuis vingt ans le monde est rempli de ma gloire;

(1) Fragment d'un ouvrage inédit qui doit être publié incessamment chez Levavasseur.

C'est moi dont le courage a soumis tant d'États;
Dont le nom, célébré dans la paix, dans la guerre,
Fait trembler l'univers.

LE VIEILLARD.

Je ne vous connais pas.
Mes bras sont las pourtant de cultiver la terre.

LE CONQUÉRANT.

Tu ne me connais pas!... Plus d'un an s'est passé
Que, subjuguant l'État où le sort te fit naître,
J'en ai chassé tes rois : leur trône est renversé.

LE VIEILLARD.

Excusez; j'ignorais avoir changé de maître.

LE CONQUÉRANT.

Homme qui me confonds, quel fut donc ton destin?

LE VIEILLARD.

Né dans ces bois, jamais je n'en ai quitté l'ombre;
Dans la paix, de mes ans j'ai vu croître le nombre;
Une épouse et deux fils embellissent ma fin.
Six chèvres et nos bras, voilà notre richesse :
Elle a toujours suffi, nous en bénissons Dieu.
Mais voici le chemin, seigneur, et je vous laisse.
Pardonnez à mon âge....

LE CONQUÉRANT.

Heureux vieillard, adieu!

DE BÉRANGER.

LE CHIEN DE MONTAGNE.

Qu'on regarde long-temps d'un œil fixe, assuré,
Une froide statue, un trait décoloré;
Par ce regard perçant, dans l'inerte matière
Un peu d'ame pénètre, et l'on croit voir la pierre
Ou les linéaments que traça le crayon,
S'animer, palpiter, se mouvoir : un rayon
De tendresse, d'amour, de vive intelligence
Scintille dans les yeux, puis rompant le silence
La bouche va s'ouvrir, une voix s'exhaler,
Et l'esprit attentif, on écoute parler.

Quand au regard du corps, le regard du génie,
Cet intime coup-d'œil, la pensée est unie;
Ce regard créateur, vivant, harmonieux,
Fait vivre en éclairant comme l'astre des cieux :
Par ce vaste regard une naissante idée
Qu'il couve, qu'il échauffe, est enfin fécondée. —

Newton a dit un mot qui vaut de longs discours :
— « Je n'ai tant découvert qu'en regardant toujours. » —
Regarder, c'est penser pour une ame sublime;
Or, que le regard pense, et sous lui tout s'anime.

Regardez donc long-temps le dessin que voici :
Sous ces rocs déchirés, sous ce ciel obscurci,





Un jeune pâtre errant, fatigué, tombe à terre.
Ne voit-on pas les pleurs venir sous sa paupière ?
Tendant sur ses genoux sa languissante main,
Il jette son bâton sur le bord d'un chemin
Que l'œil épouvanté borde d'un précipice,
Et dans l'abîme affreux s'il fait un pas, il glisse.
Il dit en sanglotant qu'il gardait ses troupeaux,
Quand les loups affamés, qui rôdent sans repos,
Les ont tous dévorés, et lui, devant son maître,
Homme dur et méchant, n'ose plus reparaître.
Un fort chien de montagne, au poil gris, à l'œil noir,
Est son seul compagnon, son soutien, son espoir;
Car expirant de faim, nu, mouillé par la pluie,
Sur son robuste dos doucement il s'appuie.
Dans ces rochers déserts il est depuis trois jours,
Et du ciel, à genoux, implore le secours :
Tandis que l'horizon, qu'une aube morne éclaire,
Est noir, bordé de blanc, comme un drap mortuaire,
Et que vers lui son chien lève l'œil tristement :
Il sent qu'il va mourir et pousse un hurlement.

Ernest Fouinet.

UNE LETTRE DE NAPLES.

J'ARRIVE pour la seconde fois de l'extrémité de la Lucanie, de la Grande Grèce : j'ai voulu revoir mes campagnes de Pœstum (1); j'y conduisais deux anciens camarades d'études; et, bien qu'avec eux, je vous regrettais encore plus que lorsque j'étais seul au milieu de ces belles et majestueuses ruines. Dans une semblable excursion, il est agréable plus qu'on ne croit de n'être distrait par rien d'étranger, et de n'avoir à rendre compte de ses pensées ou de ses émotions qu'à des gens qui les partagent.

De retour à Naples, nous avons dirigé nos courses vers les côtes de Pausilippe. D'abord le tombeau de Virgile a été visité, mais par qui? En vérité, nous sommes des barbares! Un de nous cependant a récité les plus beaux vers que sa mémoire lui rappelât. L'antique laurier qui couronnait sa tombe, est mort depuis long-temps sous la main des curieux qui l'effeuillaient. Sa célébrité a causé sa perte. Un autre qui lui a succédé, et que j'ai vu planter cet hiver, n'a pas attendu le printemps, il a déja perdu sa verdure pour ne la retrouver jamais. Pour moi, plus respectueux, je n'ai rien dérobé à ce tombeau, si ce n'est

(1) L'auteur de ce fragment, ravi aux lettres et aux arts par une mort prématurée, travaillait alors aux *Ruines de Pompéi*, ouvrage non moins remarquable sous le rapport du dessin que sous celui du style, et qui avait assuré à M. Mazois un rang très-distingué parmi les artistes et les gens de lettres. *Note de l'Éditeur.*



quelques violettes qui croissent au pied du laurier, et quelques-unes de ces fleurs sauvages qui naissent parmi les ronces et sur les rochers.

Après avoir admiré la vue magnifique que l'on découvre de cet endroit, nous redescendîmes vers la mer, et bientôt nous naviguâmes lentement le long de ce promontoire célèbre, que forment les collines du Pausilippe. Rien de plus aimable que son aspect : des maisons de plaisance, groupées les unes sur les autres, des jardins suspendus, des terrasses ornées de treilles, des vignes qui attachent leurs longs festons aux branches des ormeaux et qui descendent ensuite comme d'immenses draperies le long des rochers qu'elles parent de la plus belle verdure. Sur le devant, une côte à pic minée par la mer ou taillée par la main des hommes, montre dans toute sa hauteur l'effet épouvantable des volcans auxquels néanmoins cette partie de l'Italie doit son existence et sa fertilité, en attendant qu'elle lui doive sa ruine dernière.

Notre esquif se promenait sur les débris des palais romains que la mer a envahis, comme leurs possesseurs envahirent le monde. Les vagues couvrent aujourd'hui le luxe et la richesse de Lucullus et de Mécène. Un peu de terre les couvre eux-mêmes dans quelques lieux inconnus; et de tant d'opulence, de tant de bonheur, il ne reste plus d'eux sur la terre que leurs noms. Croyez-vous, mon ami, que la célébrité paraisse un si petit avantage, lorsqu'on voit des monuments qui semblaient impérissables, bouleversés, ensevelis au fond des mers, et la gloire d'un beau nom survivre aux siècles, et arriver à la postérité, brillante, intacte et pure ? — Voilà le sommaire des ré-

flexions que je faisais, en sillonnant les flots au-dessus de ces ruines intéressantes. La rame touchait de temps en temps le sommet des voûtes où l'hirondelle attachait autrefois son nid; quelques herbes marines couvraient ces murs antiques que le lierre tapissait jadis d'une verdure plus aimable; et je voyais au fond des eaux la murène se promener dans la salle des festins, sans craindre désormais ni l'hameçon du pêcheur, ni le cuisinier d'Apicius. Ces rêveries ne m'ont point fait oublier mes crayons : j'ai travaillé au contraire à grossir mon trésor. J'ai dessiné et relevé les plans de la maison de Mécène, et de ces piscines fameuses où le cruel Apicius engraissait de chair humaine ses murènes chéries. J'ai cherché à retrouver aussi le plan du palais de Lucullus, mais je n'ai pu recueillir que peu de choses, il est trop avancé dans la mer : les flots s'y brisent et en font un écueil. Au milieu des vagues, de l'écume et des ruines, j'avais presque l'air d'un Triton.

De là, nous avons poursuivi notre route jusqu'aux *Écoles de Virgile*, restes d'un temple antique, ou plutôt de quelque vaste *villa*, bâtie, partie dans la mer, et partie sur la montagne. Rien de plus pittoresque que cette ruine et son site. Quelques rochers déroulés du haut de la côte abritent cette petite baie, et lui ont fait donner le nom de *Mare Piano*. Un ermitage construit de fragments antiques sur une pointe avancée, la ferme du côté de Naples, et les écueils la défendent du côté de la haute mer.

F. Mazois.

MON CHEVAL.

Certes, c'est un spectacle à me ravir de joie,
Que celui d'un cheval dont la crinière ondoie,
Dont l'œil jette la flamme, et les larges naseaux
Rendent un bruit pareil au bruit des grandes eaux.
Certes, si ce cheval, courant à perdre haleine,
A dix heures du soir m'emporte dans la plaine,
A travers les torrents et les champs de blés verts,
Tellement que je crois voir tourner l'Univers,
Alors ma joie éclate encor plus, et ma tête
Fermente, comme au bruit des instruments de fête
Une raison de femme; ou comme au cri guerrier,
Le cœur d'un jeune roi vêtu d'or et d'acier.

Voyez-vous, quand on a quelque pensée amère,
Il faut la déposer dans le sein de sa mère,
Car elle a, pour guérir, des secrets merveilleux.
Mais si ta mère, enfant, est déja dans les cieux,
Garde alors ta pensée en toi-même; sur terre
Nul ne te comprendrait, enfant; il faut te taire,
Et souffrir sourdement du mal qui t'est venu,
Et se tord dans ton cœur ainsi qu'un glaive nu.
Alors, étourdis-toi. Chaque ame a son génie
Pour s'étourdir : A l'une il faut de l'insomnie,
Longues nuits de débauche, et danse, et jeu d'enfer;
A cette autre le bruit étincelant du fer;
A cette autre un vaisseau pour aller dans les ondes,
Ainsi qu'un dieu marin, chercher de nouveaux mondes;

L'autre se jette au cloître, et sur les pavés blancs
Se prosterne à l'autel, ou déchire ses flancs...
(Car elle espère encore une miséricorde
Qui, peut-être, malgré le cilice et la corde,
Lui sera refusée). Ainsi chaque ame en soi
Porte une passion pour son chagrin.... et moi,
Comme elles, quand je sens ma poignante chimère,
Je m'étourdis, sachant que je n'ai plus de mère,
A qui je puisse dire : « Oh ! Rachel, j'ai langui
« . . . .
« Pour avoir tes baisers, tout le jour d'aujourd'hui ;
« . . . .
« J'étais avec les fils de Lia, dans la plaine,
« Et voilà qu'ils m'ont dit des paroles de haine ! »

Je m'étourdis, vous dis-je, orphelin que je suis ;
Et mes vives amours sont, les brillantes nuits,
Les bois, les monts, les lacs où s'étend la pensée,
Et surtout le cheval à la course insensée.

A moi donc, mon coursier, et vole si léger
Que je puisse me faire un monde mensonger,
Me croire qui je veux : le vainqueur olympique,
Ou le Numide errant, sous les feux du tropique ;
Curtius se vouant à des dieux infernaux ;
Ou Castor animant son cheval dans les eaux ;
Ou le Grec Alexandre, Achille, ou bien encore
L'ange de Dieu chassant du temple Héliodore ;
Qui je voudrai ! — Parfois, la lune voyageant
Perce le front des bois de ses flèches d'argent ;

Parfois un roc, là-haut, aux regards qu'il fascine,
Comme un palais de roi dans la nuit se dessine;
Eh bien! voilà Grenade et le Généralif...
Et moi, je suis aussi quelque fils de Calif,
Qui s'en vient d'Orient, visiter la campagne
De Médine et Bagdad en sa terre d'Espagne.

C'est ainsi, mon cheval, que nous allons tous deux,
Loin de la ville folle et des vices hideux,
Par l'humide vallée ou la forêt profonde,
Respirer l'air des nuits et nous créer un monde.
Ton maître, tu le sais, a de secrets chagrins;
Tu le sais, car souvent tu redresses tes crins,
Tu hennis, et ton pied frappe le sol sonore,
Comme si tu voulais, beau coursier de l'aurore,
Connaître enfin l'ennui profond où tu me vois.
Mais moi, je te réponds : « Va plus vite! » et ma voix
Fait jaillir quatre éclairs, et ton pied plus rapide
Franchit sable et torrent, ô cheval intrépide!

Courons. Emporte-moi long-temps encore, ami;
Mon chagrin, quand tu vas si vite, est endormi.
Courons. — Passez, forêts; passez, lacs et collines,
Et vous, clochers aigus comme des javelines,
Et vous, torrents, et vous, cascades et bassins,
Et vous, grottes, abris des pâles assassins,
Passez. — Passez aussi, troupes de jeunes filles,
Qui vous tenez la main, rieuses et gentilles,
Et dansez follement aux lueurs des beaux soirs;
Certes, vos bras sont blancs sans doute, et vos yeux noirs,

Mais que me font vos bras, vos yeux, votre corsage.....
Je ne détourne pas seulement le visage
Pour les voir. — Passez donc, ou restez à danser;
Vous n'avez (n'est-ce pas?) rien encore à penser!
Cela viendra plus tard; soyez sûres, les belles,
Que cela vous viendra, seriez-vous plus rebelles
Que ne le fut, dit-on, Diane aux chastes vœux,
Si fière, comme vous, de ses flottants cheveux.
Courons. — Passez aussi, doux voyageurs, beaux cygnes,
Qu'on prendra quelque jour dans des filets indignes,
Pour vous mettre captifs à l'étang d'un manoir,
Où jamais sans témoin vous ne pourrez vous voir.
Passe, cigogne grise, au cri perçant dans l'ombre;
Le temps vient d'émigrer de notre climat sombre...
Et tu vas retrouver ton nid oriental.....
L'Orient? Ah! pour lui je donne ciel natal,
Or et biens, tout pour lui, pays de poésie,
Terre qui fut toujours ma belle fantaisie!
— Passez, fleuves; passez, châteaux aux rondes tours,
Dont le lierre rampant tapisse les contours;
Certes, vous voilà vieux, châteaux, tours féodales!
Huit siècles ont pesé, peut-être, sur vos dalles.....
Eh bien! vos ducs ont-ils le front moins triomphant,
Depuis qu'un écusson est un jouet d'enfant?
Passez, ducs et châteaux et donjon feudataire...
Tout va vite; voyez, tout passe sur la terre.
Merci, mon bon cheval. Sur tes pliants jarrets
Je devance l'oiseau!..... Tu sauras mes secrets.

. . . .

. . . .

Jules de Saint-Félix.

A L'AUTEUR DES *HARMONIES*.

Nacelle abandonnée,
Errante comme moi,
Avec ta destinée
Tu n'entraînes que toi :
Que t'importe l'orage,
Libre jouet des vents ?
Moi, je crains le naufrage :
J'emporte mes enfants.

J'ai vu la voile sombre
Qui t'enlève du port;
Et j'ai pleuré de l'ombre
Où s'enferme ton sort.
Mais aux vents déchirée,
Elle s'égare en vain :
Cette voile est sacrée,
Et son but est divin.

Moi, sur l'onde attristée
Où s'envolaient mes jours;
Par un charme arrêtée,
Je crus l'être toujours.
Du sort la folle envie,
Vers de lointaines mers
Repousse de ma vie
Les flots toujours amers.

Doucement captivée
Au bord d'un nid de fleurs,
Sur ma jeune couvée
J'ai ri de mes douleurs;
Et l'on trouvait des charmes
A mes chants d'autrefois :
Mais ma voix a des larmes,
Et j'ai peur de ma voix.

Nacelle fugitive
Échappée à ce bord,
Une immuable rive
Doit nous rejoindre encor;
Là, les voiles amies,
Calmes dans leur débris,
Reposent endormies
Sous d'immortels abris.

Madame Desbordes-Valmore.

A MADAME COTTIN.

De vos succès je vous entends gémir;
Vous redoutez.... Votre muse ingénue,
En charmant vos lecteurs, veut en être inconnue;
Le nom d'auteur vous fait rougir.

Ainsi, dans la forêt, sous le feuillage sombre,
Le tendre rossignol aime à chanter dans l'ombre;
Sa douceur se confie au silence des bois;
Le voyageur charmé s'arrête pour l'entendre,
Et cherche en vain l'oiseau dont il entend la voix.
De vos succès en vain vous voulez vous défendre,
Telle est la loi du sort; un ouvrage charmant
Ne se fait point impunément.

Accusez *Malvina*, *Claire d'Albe*, *Amélie* :
Ces trois jolis enfants, hélas! vous ont trahie :
C'est à l'œuvre, dit-on, qu'on connaît l'ouvrier,
Les parfums de la rose ont trahi le rosier.
Les moments sont venus; déja la Renommée
A redit votre nom à l'Envie alarmée,
Prenez votre parti; croyez-en l'amitié,
Il vous faudra subir la gloire inévitable;
Et le public, pour vous inexorable,
Vous admirera sans pitié.

M. Michaud, de l'Académie française.

LETTRE INÉDITE

DE MADAME COTTIN A MONSIEUR ***.

. . . . . Non, non, les soins d'une famille ne doivent pas être les vôtres; moins de bonheur et plus de gloire vous appellent. Une femme, des enfants ne peuvent pas entrer dans la destinée qui s'ouvre devant vous. En vous choisissant pour un de ses organes, Dieu en a assez fait pour vous; ne lui en demandez pas davantage, même dans vos espérances, et soyez digne de votre sort en le regardant comme le plus beau du monde. Mon ami, si en possédant ce que vous avez, vous obteniez ce que vous désirez, vous auriez tout, et votre situation ferait tomber votre système, car elle prouverait que la justice des *compensations* (1) n'existe pas. Pour moi, je vous l'ai dit souvent : en étant avec vous, je serais trop heureuse, et l'évidence d'un bonheur si parfait est toujours ce qui m'a empêchée d'y croire. C'est surtout dans les obstacles qui se placent entre nous que je reconnais la vérité de votre principe général, et je ne puis murmurer de ce que Dieu ne fait pas plus pour moi que pour toutes les autres créatures. De quel droit prétendrais-je à plus de biens? Ai-je exercé plus de vertus? Ah! mon ami! quand je regarde quel fut l'exemple de ma jeunesse, puis-je croire que la félicité m'appartiendra et que l'avenir m'unira à vous? Et

(1) Ce mot nous semble trahir l'*incognito* de celui à qui la lettre est adressée.

si le bonheur de vous avoir connu a relevé mon ame, dois-je demander à Dieu de m'accabler de félicité parce qu'il m'a accablée de bienfaits ?......

. . . . . Que de bruit, d'éclat, de dissipation parmi les femmes de Paris! Ah! je suis bien sûre qu'il n'y en a aucune aussi heureuse que moi. Je me lève quelquefois le matin dans un état d'inconcevable douceur; une sorte de paix tendre et divine me donne l'idée du ciel, et ma première pensée est de bénir comme mon premier sentiment est d'aimer mon ami : c'est à vous que je dois de pareils biens; laissez-moi le dire, le répéter sans cesse : ils perdraient tant de charmes si je ne les devais qu'à moi-même.

La faiblesse, l'agitation, l'amertume composaient ma vie autrefois; voyez ce qu'elle est aujourd'hui, et dites-moi s'il est des expressions pour rendre la reconnaissance et l'amour que je dois à celui qui m'a changée ainsi. Sans doute c'est Dieu qui m'a conduite près de vous, je le crois; mais je suis sûre de ce que vous avez fait pour moi. Il y a quelque chose de plus positif dans ce que je vous dois; il y a aussi quelque chose de plus vif dans ma tendresse.

LES GRANDEURS HUMAINES.

ODE.

Confregit in die suæ iræ regna.
Ps. XLVI.

Les rois humiliés de la terre captive
Adoraient à genoux la superbe Ninive;
Des hauteurs du Liban l'orage est accouru;
Ils ont levé les yeux au séjour du tonnerre,
Et comme ils ramenaient leurs regards vers la terre,
Ninive a disparu.

Ton sceptre, ô noble Tyr! gouvernait les tempêtes.
Tes fils voluptueux, dans leurs royales fêtes,
S'endormaient sur la pourpre, au doux bruit des concerts,
O Tyr! ... Et tu n'es plus qu'une roche sauvage!
Et la mer, en fuyant, a cédé ton rivage
Au sable des déserts!

Misérable néant des vanités humaines!
Où sont-ils ces grands rois, dont les pompes hautaines
Et le sceptre d'airain fatiguaient l'univers?
Ils se sont engloutis dans le torrent des âges,
Comme la goutte d'eau qui tombe des nuages
Dans le gouffre des mers!

Je les ai vus, souillés de la fange des vices,
Aux autels de l'Amour porter leurs sacrifices;
Et, sans cesse brûlés d'un renaissant désir,
Sur des luths complaisants soupirer leurs tendresses,
Et couronner le sein de leurs jeunes maîtresses
Des roses du plaisir!

Mais tandis qu'enivrés des vins de l'Ionie,
Aux sons voluptueux d'une molle harmonie,
Ils rêvaient ici-bas un immortel séjour,
Soudain la foudre gronde, et sur le mur terrible
Le prophétique doigt d'une main invisible
Écrit leur dernier jour!

Dieu se lève; il confond dans la nuit éternelle
De ces princes impurs la tourbe criminelle;
La pompe des grandeurs disparaît à sa voix :
Il rappelle au néant l'orgueil des rangs suprêmes,
Et, d'un souffle, il éteint l'éclat des diadèmes
Sur la tête des rois.

Justes aimés du ciel, enfants de la lumière,
Dépouillez de vos corps l'enveloppe grossière,
Dieu vous ouvre ses bras et son sein paternel;
Abandonnez la terre, et laissez à votre ame
Prendre un vol triomphant, sur des ailes de flamme,
Au séjour éternel!

Dans les torrents d'ivresse où votre ame se noie,
Vous goûtez des élus l'incorruptible joie;

Dieu vous a révélé ses sublimes conseils;
Et du monde expliqué les visibles mystères
Éclatent à vos yeux, en brillants caractères,
Sur le front des soleils!

M. de Cormenin

LA FILLE DE LA VEUVE

ET LE BRIGAND DE BOVINE.

La fille de la veuve a suivi le brigand de Bovine, celui qui désole depuis deux ans la Pouille, et qu'ils ont surnommé *le Roi des monts.*

Elle l'a aimé sans le connaître, en le croyant un soldat déserteur menacé de la mort. C'est la pitié qui d'abord a touché son cœur; et d'ailleurs, la beauté et le courage du brigand sont célèbres; et la beauté et le courage plaisent aux jeunes femmes.

Elle l'a aimé sans le connaître, et lorsqu'elle l'a connu il n'était plus temps de s'en séparer.

Elle l'a suivi pour se dérober à la honte et au courroux de sa mère; maintenant elle erre dans les lieux sauvages fréquentés par les bandits; elle partage leurs fatigues, leurs périls: malheureuse fille! ton imprudence te coûtera cher!

Elle a donné le jour à un fils, un bel enfant qui lui ressemble. Elle l'aime ce fils; il fait désormais toute sa

joie; car le brigand a repris son humeur farouche, et son regard ne s'adoucit plus en s'arrêtant sur la jeune fille.

C'est que les soucis assiégent son ame et n'y laissent point de place pour l'amour. Sa troupe, si nombreuse et si aguerrie, est détruite; des soldats, venus de France, ont eu l'avantage en plusieurs rencontres, et les compagnons du chef ont péri. La trahison en a livré plusieurs, d'autres ont fui; sa tête, à lui, est estimée deux mille piastres; on les promet à qui pourra le tuer.

Quatre hommes seulement restent à ses côtés. Quatre! de soixante qu'ils étaient! résister maintenant serait imprudent et inutile. Ils gagnent à la hâte la dernière et la plus sûre de leurs retraites, poursuivis de près par leurs ennemis.

Les étrangers, heureusement, connaissent mal les chemins difficiles des montagnes; mais le moindre bruit peut les guider! La petite troupe marche avec précaution, ne prononce que peu de mots, tout bas et à de longs intervalles; l'enfant dort dans les bras de sa mère. Il s'éveille. « Paix! » dit le chef, d'une voix sourde mais formidable.

La jeune femme pose sa bouche sur la petite bouche de l'enfant, l'appelle doucement des noms que savent les mères : « Mon fils! mon enfant! mon bel enfant! mon « petit Ambrosio! » Elle voudrait lui faire comprendre le danger auquel il les expose; mais l'enfant ne comprend que la douleur et la faim qui provoquent ses cris.

« Qu'il se taise! reprend le chef, sa vie est moins pré- « cieuse que la nôtre!.... qu'il se taise!.... » La mère épouvantée le regarde, et ne peut croire toutefois à l'horrible crainte qui l'a frappée.

Et cependant les soldats étrangers ont entendu les cris de l'enfant; ils se dirigent d'après cet indice, qui est certain; car ils savent qu'une femme et un enfant sont avec le chef. Ils approchent! on entend leurs pas! les fugitifs vont être atteints, si un prompt silence ne fait perdre leurs traces à ceux qui les poursuivent! « Qu'il se taise! » redit le chef.

Et l'enfant a cessé de crier, et le silence a succédé au bruit qui trahissait la marche des fugitifs.

Pour sauver ses compagnons et lui, il a lancé son fils contre la pierre aiguë du rocher.

La jeune femme ne versa pas une larme: et le chef détourna la tête; et ses compagnons baissèrent les yeux, tandis qu'elle relevait le corps de son enfant et qu'elle l'enveloppait d'un linge.

Elle le porta pendant quelques instants; mais le chef lui ordonna de s'en séparer. Elle insista pour le porter jusqu'à un lieu sûr : elle eût désiré lui creuser une petite fosse qu'elle pût visiter de temps en temps; mais le chef, importuné de cette vue, arracha de nouveau l'enfant de ses bras; ses compagnons le déposèrent au pied d'un arbre, et couvrirent son corps d'un peu de terre.

La jeune femme ne pleura point encore. Le chef l'avait menacée de la traiter comme l'enfant, si elle le fatiguait de ses reproches : elle ne lui en adressa point.

Le soir, les bandits, accablés de fatigue, auraient voulu prendre un peu de repos; mais aucun d'eux n'était certain de pouvoir résister au sommeil pour veiller à la sûreté des autres : la jeune femme offrit de faire la garde; et, en effet, ses yeux rouges et enflammés n'annonçaient

pas de dispositions à dormir; elle prit des armes et se tint debout à côté des bandits couchés sur la terre.

Ils dorment. Elle regarde l'un d'eux, le meurtrier de son fils, et elle pense à sa jeunesse innocente et heureuse; à sa mère, qui peut-être est morte, et en la maudissant; à son amour, envié par tant de jeunes hommes, et que le brigand a payé de ses dédains; elle pense à ces choses, et la haine remplit son cœur : la haine d'Italie! sombre! terrible! comme les premiers feux du volcan. Elle pense surtout à son fils massacré dans ses bras. « Misérable! et « il n'a pas redouté ma vengeance! A ce point il m'a mé-« prisée!.... » Elle rit alors, et l'arme qu'on lui a confiée est posée à une place sûre, bien sûre! le coup part. L'explosion éveille les bandits; mais la jeune fille fuit, en se cachant, vers le lieu où sont les soldats étrangers, et ils n'osent la poursuivre dans la crainte de quelque embuscade.

Elle arrive auprès des soldats, demande à parler à leur commandant, et lui dit : « J'ai tué le brigand de Bovine, « celui qui désole depuis deux ans la Pouille, et qu'ils ont « surnommé *le Roi des monts;* la récompense promise pour « sa tête m'appartient. »

Le commandant la regarde étonné, et les soldats se défient de cette femme qui réclame le prix d'une trahison : mais elle raconte sa terrible destinée et ils la plaignent.

Elle les conduit au lieu où elle a tué le brigand; on l'y trouve : ses compagnons avaient abandonné son corps, pour n'être pas retardés dans leur fuite.

Les deux mille piastres sont comptées à la jeune fille; mais sa mère, à qui elle les destinait, n'en avait plus besoin; elle était morte, et peut-être en la maudissant!

L'un des soldats frappé de sa beauté, et tenté aussi par l'or qu'elle possédait, lui dit : « Tu es jeune, belle, « courageuse, et tu sais te venger, sois ma femme ; et ayons « un fils beau et fort comme celui que tu pleures, qui te « consolera de sa perte. »

Elle le crut, et devint sa femme ; mais à la naissance de ce second fils qu'elle souhaitait, un affreux délire s'empara de ses sens ; elle cria qu'on égorgait son enfant sous ses yeux, et rien ne put rappeler sa raison ; et depuis ce temps elle court en insensée à travers la campagne, creusant la terre avec ses doigts décharnés pour y chercher le corps de son premier-né.

La fille de la veuve a suivi le brigand de Bovine. Elle l'a aimé sans le connaître, et lorsqu'elle l'a connu, il n'était plus temps de s'en séparer.

Madame Tercy.

LA VILLA ADRIENNE (1).

BALLADE.

Rome . . . . .

En paix sous les ombrages
Du palais d'Adrien,
Errez, buffles sauvages;
César n'en saura rien.

Plus de gardes fidèles
Au seuil de ses vergers :
Ils n'ont pour sentinelles
Que les chiens des bergers.

Mais ce palais superbe,
Quel bois peut le cacher?
— Passant, plus loin; sous l'herbe!
C'est là qu'il faut chercher.

— Merci, merci, vieux pâtre!
Et ces marbres épars,
Quels sont-ils? — Au théâtre,
La loge des Césars.

(1) On sait qu'Adrien avait reproduit dans ses jardins quelques-uns des monuments et des plus beaux sites de la Grèce; aujourd'hui c'est un pâtre qui les fait voir aux voyageurs.

— Mais de leurs bains antiques
Où trouver les débris?
— Parmi ces mosaïques
Où boivent mes brebis.

— Dans quels lieux sur l'arène
Luttaient les chars rivaux?
— Où tu vois dans la plaine
Courir ces deux chevreaux.

— De Tempé quels bocages
Ont porté le doux nom?
— Tempé n'a plus d'ombrages;
Mais c'était là, dit-on.

— L'Alphée au moins serpente
Entre ces deux coteaux?
— Non, je m'assieds et chante
Où serpentaient ses eaux.

— Grèce, qu'un frais bocage
Ici vit refleurir,
Même dans ton image
Tu devais donc mourir!

Non, tu n'as plus d'asile;
Le lierre, en ces vallons,
A tes dieux qu'on mutile
Offre seul des festons.

De ta noble poussière
Ses rameaux sont amis;
Mais il n'est que le lierre
De fidèle aux débris.

— Prends ce faible salaire,
Berger, c'est moins que rien;
Prends, et bois pour me plaire
A César Adrien.

CASIMIR DELAVIGNE.

LE MIROIR MAGIQUE.

ÉPISODE DE LA VIE DE CORNÉLIUS AGRIPPA.

Ipse philosophus, dæmon, heros, deus et omnia

Le seizième siècle vit agiter toutes les grandes questions de l'ordre social. Comme la religion et la politique, les sciences eurent leurs révolutions. Dans la fermentation générale des esprits, dans l'ébranlement de toutes les croyances, au milieu de la superstition opiniâtre des uns et de l'orgueilleuse ivresse des autres, le génie de l'homme eut la fièvre, et dans l'énergie de son premier essor, dans ses rêves de perfectibilité, il crut que rien ne résisterait à son audace : on eût dit que le fameux levier d'Archimède était trouvé. Les orateurs de ce siècle étaient des Titans intellectuels qui se partageaient la domination du ciel aussi bien que celle de la terre. Un moine qui, dans tout autre âge, eût borné son ambition à devenir le chef de son ordre, ou à embarrasser, par des arguties scolastiques, les argumentateurs du cloître, déclarait en quelque sorte la guerre à Dieu même, dans la personne de son vicaire apostolique; et ce vicaire était Léon X, dont les architectes bâtissaient des temples dans les airs. Un petit gentilhomme génois, armé d'une simple aiguille aimantée, avait donné tout un monde nouveau à la reine d'Espagne. Un empirique, parlant un jargon moitié latin moitié allemand, le fougueux Paracelse, détrônait dans les écoles Hippocrate et Galien, brûlait tous les livres et ne consul-

tait plus que les astres. Enfin, ce siècle de grands monarques, de grands pontifes, de grands capitaines, de grands séditieux, de grands philosophes, etc., etc., eut aussi son bouffon par excellence, qui se moqua de tout et parodia tout, frappant impunément de sa marotte les rois, les papes, les hérétiques, les moines, les savants, les guerriers; mais digne encore, par son génie, d'être appelé de nos jours un *Homère grotesque* (1).

Parmi ces hommes d'une énergique volonté, les uns persécutés, les autres caressés par les monarques, brillait le rival de Paracelse, l'illustre Cornélius Agrippa, successivement militaire, docteur en droit, professeur d'hébreu, théologien aux conciles, médecin, astrologue, qui a tout su et écrit sur tout, même sur la vanité des sciences (2). Jeune encore, et déja fier à juste titre d'un nom qui avait fait le tour de l'Europe, Cornélius s'était fixé à Lyon et y exerçait la médecine, après avoir subi tous les hasards et les périls d'une vie aventureuse. Mais il était principalement consulté comme astrologue, et l'on sait qu'il lui en coûta cher pour avoir fait l'horoscope du connétable de Bourbon.

Cornélius avait terminé ses visites du matin et s'était renfermé dans son laboratoire pour s'y livrer à ses méditations solitaires ou aux opérations les plus secrètes de son art. Jetant un coup d'œil dédaigneux sur sa table, où étaient négligemment entr'ouvertes les lettres des plus puissants souverains qui l'appelaient vainement à

(1) M. Charles Nodier a appelé ainsi Rabelais.

(2) Voy. son livre *De incertitudine et vanitate scientiarum declamatio invectiva*. In-8°. *Coloniæ*, 1527.

leur cour, il choisit un vieux manuscrit, et après en avoir lu quelques pages avec attention, il laissa retomber sa tête sur son sein, et dit d'un ton profond de découragement :

« A quoi bon tant de veilles, de lectures et d'études la-« borieuses, tant de mystères arrachés au passé ou à l'a-« venir? le terme de ma carrière est la mort : le médecin « et ses malades courent également à cette conclusion iné-« vitable. A peine entrevoyons-nous quelques éclairs de la « vérité, que nous fermons à jamais les yeux! Combien « la plus longue vie est courte encore! Ah! si je pouvais « seulement prolonger la mienne de quelques siècles, pour « ne pas laisser après moi des travaux trop incomplets. »

En cet instant, un léger bruit se fait entendre à la porte du philosophe : on ouvre, et il voit entrer un homme dont l'aspect a quelque chose qui l'étonne et s'empare vivement de son imagination. Cet homme paraît être un voyageur; il y a dans sa démarche et toute sa personne un singulier mélange de force, de fatigue, de verdeur et de vieillesse : ses cheveux sont touffus quoique blanchis; son front pâle et son visage n'offrent aucune ride; ses yeux étincellent d'un feu vif; l'expression de ses traits est celle de la sagesse, mais d'une sagesse acquise dans les épreuves de la douleur; ses pas s'appuient sur un bâton de pélerin, et à sa ceinture pend un sac de soie sur lequel sont brodés des caractères hébreux.

« Pardonnez à un étranger sa visite importune, dit-il « a Cornélius; mais j'ai ouï tant de prodiges de votre sa-« voir, que, passant par cette ville, j'ai espéré en éprouver « moi-même les admirables effets. »

Agrippa n'avait pas moins d'orgueil que de mérite; mais en présence de cet étranger, il sentit malgré lui le besoin d'être modeste : ce fut donc avec une bienveillante affabilité qu'il lui répondit :

« On vous a sans doute exagéré mes talents, et vous en « reconnaîtrez, hélas! l'insuffisance. Que sont quelques se- « crets, pénibles fruits de longues années d'étude?

« — Que parlez-vous de *longues années?* répliqua l'in- « connu avec un amer sourire; êtes-vous seulement arrivé « à votre huitième lustre? Mais n'importe. Vous possédez, « assure-t-on, un miroir magique dans lequel vous pou- « vez reproduire, graces à votre art, l'image d'une per- « sonne dont les distances nous séparent, ou dont la mort « nous a privés pour jamais. Voulez-vous me montrer « dans cette glace miraculeuse une fille adorée dont le « souvenir est tout ce qui reste à son père? Une telle vue « serait plus douce pour moi que tout ce qu'il y a de plus « précieux sous le ciel..... excepté l'asile de la tombe! »

Cornélius Agrippa n'accordait pas facilement la vue du miroir magique, même à ceux qui l'imploraient au nom de la puissance, ou au prix de cet or qu'il n'est pas toujours permis aux sages de fouler aux pieds. Mais il ne lui vint pas même à l'idée qu'il pût hésiter d'accéder à la demande de l'inconnu. Sans plus de réflexion, l'astrologue s'affubla de son manteau doublé d'une fourrure de renard blanc, mit sur sa tête son chapeau pyramidal, imité de la coiffure des mages de Pharaon, posa sur son sein le pentacle ou linge symbolique à cinq plis, figurant les cinq sens, se serra les reins avec une ceinture que son scalpel avait taillée sur un cadavre ravi au cercueil, et y suspen-

dit une épée sans fourreau ; fermant ensuite toutes les issues de son cabinet pour en exclure la clarté du jour, Cornélius s'arma de sa baguette, et, pirouettant sur lui-même, prononça les paroles d'une incantation qui résonnèrent à l'oreille de l'étranger comme la mélopée d'une poésie mystérieuse : soudain une lumière surnaturelle éclaira le laboratoire, en se reflétant par intervalles sur un miroir devant lequel passait et repassait sans cesse un nuage flottant.

« Quel était le nom de ta fille ? demanda Cornélius.

« — Myriam.

« — Était-elle épouse ou vierge ?

« — Vierge et sans tache, comme la neige des plus hauts « sommets.

« — Depuis combien d'années l'as-tu perdue ?

« — Depuis combien d'années ! ah ! je ne saurais les « compter.

« — C'est cependant essentiel, car à chaque dixième « année je dois agiter ma baguette, jusqu'à ce que ta fille « paraisse à tes yeux.

« — Eh bien ! agite ta baguette, et ne te lasse pas. »

Cornélius crut entrevoir dans cet étrange visiteur le caractère d'une inexplicable infortune qui devait faire excuser ce qu'il y avait d'impérieux dans ses réponses ; il agita donc sa baguette une première fois, une seconde, une troisième, et puis encore, encore, pendant longtemps ; chaque fois qu'il s'arrêtait en interrogeant l'inconnu du regard, celui-ci lui criait : « Agite, agite encore. »

« Malheureux ! dit enfin Agrippa, te raillerais-tu de mon

« art? Celle que tu prétends revoir a-t-elle jamais existé?
« Le nuage couvre encore la glace magique.

« — Agite encore, agite toujours, » répéta le voyageur avec un accent irrésistible.

C. Agrippa éprouvait une singulière curiosité qui triompha de son impatience et de son doute. Lorsqu'il crut, d'après ses calculs, avoir compté par les mouvements de son bras fatigué plus de quinze siècles, la vapeur s'écarta peu à peu, et il vit se dessiner dans le miroir une perspective que l'étranger contempla avec une inexprimable émotion de tendresse et de douleur. Dans le fond s'élevaient de hautes montagnes couronnées de cèdres; un fleuve coulait dans la plaine, et sur ses bords paissaient des chameaux; plus près, dans une source limpide qui allait porter ses humbles flots dans le fleuve voyageur, des brebis se désaltéraient ou lavaient leurs blanches toisons. Sous un palmier à l'écart, une jeune fille, dans le costume oriental et d'une rare beauté, trouvait un abri contre les ardeurs du midi, sous l'ombrage d'un palmier.

« Myriam! Myriam! s'écria l'étranger en étendant vers
« elle sa main tremblante, ma fille, ma bien-aimée! je te
« revois... Oui, c'est elle, c'est Myriam; elle sourit, elle
« pense peut-être à l'amour de son père. Ah! prononce
« une seule parole, Myriam, c'est moi... me voici. » Et il s'élançait vers le miroir enchanté.

« Arrêtez, dit Cornélius, vous avez fait évanouir le
« charme. » Et le nuage en effet balança de nouveau sur la glace son réseau vaporeux.

L'inconnu, au désespoir, porta les mains à son front, comme celui qui, éveillé d'un songe chéri, cherche à re-

trouver dans l'obscurité le sommeil et ses illusions fugitives. Quand il fut un peu revenu de son accablement, il tira de son sac de soie une bourse pleine d'or, et voulut l'offrir à Cornélius; mais celui-ci la refusa. « Non, non, « dit-il, je ne saurais rien accepter de vous; je serai assez « récompensé si vous voulez m'apprendre qui vous êtes. »

L'inconnu paraissait hésiter douloureusement dans sa réponse, lorsque, parcourant des yeux le laboratoire de l'astrologue, il aperçut une peinture qui en décorait les murailles.

« Quel est ce tableau? demanda-t-il.

« — Vous voyez, répondit Agrippa, l'œuvre admirée « d'un de nos plus anciens peintres, qui a représenté sur « cette toile *le Sauveur portant sa croix*.

« — Et cet homme, quel est-il, là, à gauche, dans le « coin du tableau?

« — Cet homme, dit Agrippa, surpris tout-à-coup d'une « ressemblance étrange entre l'inconnu et cette figure, cet « homme est le juif incrédule qui donna un soufflet au « Christ en lui reprochant de marcher trop lentement; et « depuis ce temps-là le malheureux est condamné à mar- « cher lui-même sur la terre jusqu'au second avénement « du Sauveur.....

« — Eh bien! ce malheureux, c'est moi! » s'écria l'étranger, qui sortit à ces mots.

Cornélius, convaincu qu'il avait reçu la visite du Juif errant, resta long-temps encore comme en extase devant le tableau. . . . .

. . . .

Amédée Pichot.

DERNIERS MOMENTS DE FRANÇOIS Ier.

LE ROI, LE FOL.

LE ROI.

La peste (1).... Un fils de France! O mes aïeux bénis!
La peste à moi, François!... Monseigneur saint Denis,
Avoir couru les camps, et l'Église, et la chasse,
Sans dépister ce chien qui me suit, à ma trace!
Avoir vu Rambouillet, Loches, Tours et Paris!
— Je veux aller à Rome à pied, si j'en guéris!

LE FOL. (*Il chante.*)

Je ne suis qu'un ignare,
N'ayant jamais porté
En hiver de simarre
Ni de barbe l'été.
Mais hier, à la nuit noire,
Quelqu'un parlait de toi :
Nul ne sait son histoire
Que Belzébut et moi;
Et qui peut te l'apprendre
Peut aussi faire pendre
Un avocat du roi (2).

LE ROI.

Dieu du saint Évangile! ô Dieu!.... J'ai fait pourtant
Brûler par Bonneval tout un bourg protestant!

(1) François Ier croyait être attaqué de la peste.

(2) Le mari de la belle Feronnière était *avocat du Roi.*

Dans un pourpoint de fer, certes, je fus à l'aise;
Maintenant je suis mort... Ma cuirasse me pèse.
O mon cousin Bayard! — Il mourut, tout poudreux,
Les reins tout fracassés.... Il était bien heureux!

(Délirant.)

Oh! parmi les tournois, les écharpes dorées!...
Les vieux barons de fer, les femmes adorées!
O soleil d'Italie! ô mon beau Milanais!
Où trouver, pour mourir, tes champs si je renais?
Mourir, la dague au poing! mourir, le casque en tête,
Des éclairs que l'acier croise dans la tempête!...
En bas d'un palefroi saillir contre un sol dur,
Et tomber sur le dos, sous un beau ciel d'azur! —
Hardi, mes preux sans peur! ma vaillante noblesse!
Hardi, mes lansquenets dans la mêlée épaisse!
Hardi! — C'est d'Alençon sur la colline assis!
C'est Chabanne et ses gens, de poussière noircis!
Bien combattu, Dunois! — Comme il court, comme il vole!
Je te fais duc et pair, Dunois, sur ma parole!
Trivulce! — A Marignan et tant d'autres endroits,
Mes féaux serviteurs, on vous a vus tous trois! —
Marignan laissa-t-il entre vos cicatrices,
De quoi sur votre cœur écrire vos services?
Quelle bataïlle, amis!..... Elle dura deux jours!
Un soir vint..... puis un autre..... on se battait toujours;
Et de faim, ni de soif, nul ne sentait l'envie!
Deux jours!..... nul ne songea qu'à sa mort ou sa vie;
Et les bataillons noirs se heurtaient dans la nuit,
Et fatigués du bruit n'entendaient plus le bruit;
On se battait. — Quand vint un matin le silence,

Comme, tout étonné, je restais sur ma lance,
La Trimouille arriva qui me dit : « Ils sont morts! »
Et je vis, en effet, que l'on comptait les corps.....

LE FOL. (*Il chante.*)

Maître! oyez sur ce point
Une ame détrompée
Qui porte mieux au poing
Un faucon qu'une épée :
J'ai pour armée un chien,
Mon pourpoint pour royaume,
Pour dieu, le majordome,
Et pour maîtresse, rien.
Or, ferais-je grand'chose
D'un médecin de rois,
Moi qui n'ai pas de rose
Pour me piquer les doigts ?
Si mon esprit trébuche,
Je m'en vais, de ce pas,
Consulter ma perruche,
Qui me parle tout bas.
J'entends aussi le dire
De mon rouge écureuil :
Car il rit de mon rire
Et dort dans mon fauteuil.
Si donc, Mélancolie
Vient chez le potentat,
Il trouve la Folie
Dans son conseil d'État ;
Et qu'importe à ma vie
Marignan ou Pavie,

Le flux ou le reflux !
Je veux, quand chaque année
Ma marotte est fanée,
A la nouvelle née
Mettre un grelot de plus.

LE ROI.

C'est toi, mon pauvre Fol, tu ris? — Ah! mon mignon,
Je meurs.

LE FOL.

Je meurs aussi : suis-je ton compagnon?
Vite! dis-nous ton mal, Maître! afin que j'en meure.
Notre aïeul Charlemagne est-il à sa demeure?
Nous allons y frapper et souper avec lui... —
Çà, de quoi mourons-nous? de plaisir ou d'ennui?
La première heure est triste, égayons la dernière.

LE ROI.

Bien dit! — Mon page, amène ici la Feronnière.

LE FOL.

Ce conseil est mauvais : si tu meurs aujourd'hui
De plaisir, — moi, demain, je vais mourir d'ennui.

LE ROI.

Ma maîtresse! — Je veux, puisque mon soir s'achève,
Au sommeil éternel m'en aller par un rêve,
Et qu'empruntant une aile aux suaves concerts,
Mon ame, comme un chant, s'exhale dans les airs.
Ha! s'il nous faut mourir en justaucorps de soie,
A défaut de la gloire, amis, prenons la joie ;
Car la joie, après tout, c'est le meilleur des biens :
Des fleurs! — Du vin de Chypre! — Et mes Italiens! —
Rions!...... O dieu vengeur! ô l'horrible souffrance!

Un prêtre, un aumônier!... — Adieu ma belle France!...

Et du Page qui court, une torche à la main,
Le mantel d'or pourtant flotte sur le chemin. —
Car il sait avertir de loin la Feronnière. —
Mais dans sa chambre, où dort la lampe funéraire,
L'avocat à l'œil dur est en habits de deuil;
Il se penche pour voir sa femme en son cercueil,
Et dit : Le duc d'Étampe eut pour lui sa Bretagne :
Bien; au lieu du remords, le mépris l'accompagne;
Châteaubriand eut peur, et n'oüvrit qu'un tombeau;
Sa vengeance boiteuse oublia le plus beau.
Mais certes, qui verrait cette femme en sa couche,
Avec ce maigre corps, ces longs bras, cette bouche
Convulsive, où la mort ressemble à la douleur,
Qui n'a plus rien d'humain, pas même la pâleur;
Qui verrait ce cadavre, et se souvient de l'ange;
Celui-là frémirait, sachant comme on se venge. —
François, si tu la veux, je vais te la porter;
Puisqu'au jour de mourir il te faudra compter
Par maîtresse une tombe, allons! et qu'à l'envie,
La peste affreuse et blême au plaisir vous convie;
Qui fut vierge en tes bras, comme un fantôme en sort,
Et ton royal amour n'a donné que la mort. —
La voilà. — Quand sa mère au ciel rendit son ame,
Ses mains avec ses pleurs en avaient fait ma femme;
Elle, hors la pauvre enfant n'avait pas d'autres biens. —
Et la voilà. — Son corps ferait horreur aux chiens. —
Tant mieux! Et que le Roi la suive, et que la terre

Comprenne la leçon puissante et salutaire !
— Mais si le Roi pourtant ne devait pas mourir ?
— Et de la part du Roi quelqu'un cria d'ouvrir :
Il tressaillit, et comme il allait à la porte,
Se retourna deux fois, disant : Elle est bien morte.

ALFRED DE MUSSET.

CURIOSITÉ.

Voyez-vous ces trois jeunes filles ?
Elles ont quitté leurs aiguilles
Et leurs travaux trop sérieux ;
De chacune le cœur palpite :
Une d'elles se précipite
Sur un coffret mystérieux.

Est-ce curiosité vaine ?
Oh ! non : c'est qu'elles sont en peine
De connaître les doux secrets
Du jeune homme que chacune aime
Sans le bien savoir elle-même :
Qu'elles prennent garde aux regrets.

Peut-être qu'un portrait de femme
S'y cache et va troubler leur ame ;
Peut-être elles y trouveront
Des vers d'amour pour une d'elles,
Et les trois compagnes fidèles
Jusqu'à la mort se haïront.

E. F.



LE PÉLERIN.

Cette forteresse, jadis demeure guerrière des Maures, est devenue un paisible couvent. Des hommes, liés par un nœud solennel, y vivent dans une pieuse fraternité. L'un d'eux, vieillard austère, le quitte pour aller accomplir, bien loin, un mystérieux pélerinage. En descendant le rocher noir qui porte le monastère, il contemple, par moments, à ses pieds, ces vastes contrées de la noble Espagne, soumises à l'héritier de Charles-Quint. Quelque chose de dominateur se peint dans son regard : on dirait un regard de roi.

Après avoir marché toute une longue journée, il s'était assis sur une pierre, dans les détours d'une forêt sombre. Son front était baissé, comme trop chargé de pensées, lorsqu'une voix douce et qui résonne avec charme dans le silence de cette solitude le distrait de sa rêverie, en lui disant : Où vas-tu, bon vieillard ? — Visiter les lieux saints. — Si vieux, et n'ayant pour te guider qu'un bâton dans la main. — Cette main porta l'épée ; j'étais jeune et brillant alors ; mais obscur et âgé, l'homme d'armes est maintenant caché sous la robe du pélerin ; elle le protégera. — Que j'aime ton courage ! Viens, viens t'asseoir à nos foyers. Tu les sanctifieras de ta présence. Peu de voyageurs passent ici, et l'hospitalité pour nous est presque une vertu stérile : ma mère en est triste souvent. D'ailleurs la nuit sera bientôt noire, tes pas se perdraient dans ces forêts si vastes. — Grand merci, aimable et bonne fille. J'y con-

sens ; je te suis. En marchant d'un pas égal, nous allons unir, pour un moment, les deux extrémités de la vie. Tu commences et je finis. Mets ta fraîche main dans la mienne flétrie : la vieillesse aime l'enfance qui lui rappelle tout le chemin déja parcouru, et l'enfance aime la vieillesse qui lui montre tout le chemin à parcourir encore.

A travers de longues galeries, tous deux arrivent dans une salle où la famille rassemblée était assise en demi-cercle auprès du feu. «Voici du bonheur pour toute la soirée,» dit la jeune Marquitta, et tout aussitôt ses trois sœurs entourent et caressent le vieillard comme un ami qu'on aurait attendu. L'une apporte une escabelle ; l'autre lui ôte son bâton, puis attise le brasier pour en rendre la flamme plus vive; celle-ci passe sur les pieds poudreux du pélerin, qui vainement s'y refuse, un linge blanc déployé tout exprès.

La mère, qu'à son air, à son âge on prendrait pour une sœur de plus, préside aux soins empressés de ses enfants, comme dans un autre moment elle présiderait à leurs jeux. Elle ne commande rien ; pas un mot, pas un geste ; tout autour d'elle se fait par un élan commun. Le bien, pour toute cette famille, est une habitude, une façon d'être de tous les jours, de tous les instants. Le vieillard, l'œil humide et la voix attendrie, regardait une image du Christ, attachée aux vieux murs de la salle : « Oh! mon Dieu, dit-il enfin, que ta place est bien là! Tant de vertus sont l'encens le plus digne de toi. »

Sur une table bientôt dressée on apporte et le vin vieilli dans les celliers, et les fruits nouvellement détachés de l'arbre. C'est à qui servira l'hôte au front ridé, à

l'air grave et touchant à la fois. On eût dit un de ces patriarches venant s'asseoir parmi les filles d'un chef de tribu, et dont la Bible nous a tracé la délicieuse image. La présence d'un étranger à la table des familles était considérée alors comme une sorte de bénédiction vivante, envoyée par le ciel même.

« Mère, dit Marquitta, le bon vieillard va dans la « Palestine. — Avec tant d'années entreprendre un voyage « si long! — Qu'importe, pourvu que j'arrive? Je n'ai ni « l'espoir ni le dessein de revenir. — Vous voulez donc « mourir loin de votre patrie. — Mes cendres n'en seront « que mieux cachées. Il faut que ma tombe soit discrète « comme l'a toujours été ma bouche. La tombe! j'y suis « depuis long-temps. Au cloître je n'étais plus qu'un fan- « tôme. J'ai perdu jusqu'à mon nom; je ne semble vivre « que pour traîner le poids d'un serment terrible. Au nom « de ce serment qui m'enchaîne ne m'interrogez plus. »

Pendant que ceci se passait au château, une autre scène, mais affreuse, avait lieu dehors près de la chapelle. Deux hommes, si toutefois ce nom leur est dû, deux valets, entrés depuis peu au service de la famille, s'excitaient au meurtre, sous la protection des ténèbres. Égorger et la mère et les enfants, s'emparer de leur or et des bijoux, richesse héréditaire, soigneusement conservée, moins comme une parure qu'en témoignage d'une ancienne illustration; tel est tout à la fois le crime et le fruit que s'en promettent ces misérables. Ils le méditaient depuis leur arrivée; il est mûr dans leur esprit. Cette femme dont l'époux est mort dans les combats, ces enfants qui n'ont plus de père, toute cette proie leur paraît facile à saisir.

De plus, le pélerin se rencontre à propos pour détourner loin d'eux le soupçon. Dans leur calcul abominable, l'homme de paix soldera le repos des assassins. L'un des deux hésite pourtant. Il se trouble à l'idée qu'il n'a point encore versé de sang. Son complice, à qui le sang est connu, l'enhardit. Après s'être engagés par un serment exécrable et après avoir aiguisé la pointe de leurs poignards sur l'une des pierres détachée de l'autel où Dieu lui-même respira, ils se séparent. Ils n'eurent que le temps de passer sur le pont-levis, qui se ferma derrière eux en gémissant.

Le château fut bientôt dans le silence et le sommeil. Le pélerin seul ne dormait pas. Il avait prié long-temps, et la méditation chez lui remplaçait la prière. Alors que sa bouche se taisait, son esprit parlait encore avec Dieu. Un bruit sourd qui se prolonge dans la galerie où sa chambre est placée le rend attentif et l'émeut; non de frayeur, car c'est un cœur de soldat qui bat dans son sein, son émotion est plutôt un avis du ciel. Il écoute, il ne se trompe pas, on marche, il se lève, il prête l'oreille : « Sois ferme, dit une voix sombre et funeste, le crime est « plus effrayant de loin que de près »; et au même instant une clef que ces malheureux avaient su dérober se glisse dans la serrure de l'appartement où toute la famille dort sous la garde de son innocence. Le pélerin jette un cri, s'élance. Déja les assassins tenaient le fer levé sur la poitrine de la mère couchée auprès de ses enfants. Desarmer l'un, l'étendre à ses pieds, se débattre avec l'autre qui résiste et se défend, crier afin que de tous côtés l'on se réveille; tout cela pour le vieillard fut plus rapide

qu'on ne saurait le décrire. Marquitta, épouvantée, a saisi la corde du beffroi; elle s'y suspend. La cloche ébranlée porte au loin la terreur qui règne au château. La foule accourt, se précipite, il était temps. Le pélerin avait reçu dans la poitrine un coup de poignard, et ses forces fuyaient avec son sang. L'un des scélérats, étroitement garrotté, insultait encore les victimes qui lui étaient échappées. « Gens de bien, dit-il, qui passez votre « temps en prières, le hasard vous a mieux servi que le « ciel. Votre Dieu n'avait pu empêcher les loups d'entrer « dans la bergerie. » — « Misérable insensé! répond le pé- « lerin d'une voix expirante, notre Dieu qui sait tout et « conduit tout, a fait entrer aussi le chien fidèle recueilli « sur la route pour secourir la bergerie et perdre les loups « méchants. Et vous, ajouta-t-il en essayant d'ouvrir ses « yeux presque éteints; et vous, bonne mère, charmants « enfants, ne vous désespérez pas sur le sort du soldat. « Sauver une famille, c'est encore mourir pour la patrie! « Hélas! que de gloire j'aurais pu donner à cette chère « patrie!... »

Dans l'espoir d'étancher le sang qui coulait de la blessure, on entr'ouvre sa robe : il n'était plus temps. Le sang venait de tarir, et ses yeux s'étaient fermés. Suspendu à son cou par une chaîne d'or on aperçut un médaillon : c'était le portrait de Charles-Quint. Derrière était un chiffre gravé, ce chiffre..... ô mystérieux prodige! Mort pour tout le monde, mort pour l'histoire même, il vivait encore pour Dieu..... Mais silence. Secret des rois, restez caché.

AUDIBERT.

TRENTE ANS.

Nous ne vivons jamais : nous attendons la vie.
VOLTAIRE.

I.

Des monts lointains de la jeunesse
Je vois déja pâlir l'azur :
Le temps m'entraîne avec vitesse,
Et, comme au fond d'un antre obscur,
Son char léger roule, et m'emporte
Sous l'arche sombre de la porte
Qui conduit l'homme à l'âge mûr.
Arche sinistre ! à ton entrée,
Je sens mon ame resserrée :
Semblable au pauvre voyageur,
Qui, vers le soir, las et débile,
Arrive aux portes d'une ville
Où rien de cher n'attend son cœur.
Que l'ombre est froide sous ta voûte !
Qu'à mon oreille qui l'écoute
Triste est l'écho, qu'à chaque pas
La roue éveille avec fracas !
Ah ! franchissons l'étroit passage !
Quand je l'aurai fui sans retour,
Peut-être à mon nouveau séjour
M'habituerai-je avec courage !

II.

Il est franchi ! — La main du temps
M'ouvre en son livre une autre page.
Un nouveau chiffre pour dix ans
Va désormais marquer mon âge.
Hier au coucher du soleil,
Je m'endormis, jeune homme encore;
Transfiguré dans mon sommeil,
Je m'éveille, homme, avec l'aurore.
Vous que trop peu j'ai su goûter,
Plaisirs, délices de la vie,
Illusion, gaieté, folie,
L'âge m'oblige à vous quitter.
Comme un captif dont on s'empare,
Il faut le suivre, et du regard
Vous dire adieu, sur le rempart
De la prison qui nous sépare.
En vain jusqu'au bord du fossé,
Vos pas encor suivent ma trace;
Derrière moi, fermant l'espace,
Le pont mouvant s'est redressé :
La herse tombe, et sur la rive
Vous demeurez, troupe plaintive,
Les bras tendus, les yeux en pleurs,
Sur mon ornière fugitive,
Trop tard, hélas ! semant vos fleurs.
Au lieu de votre essaim fidèle,
A l'air joyeux, au doux accueil,
Je vois paraître en sentinelle,

D'autres fantômes sur le seuil.
Ah! leur sévère contenance,
Leurs fronts ridés, leur froid silence,
Me disent trop que, dès ce jour,
Il faut, du temps et de la vie
Usant avec économie,
Entrer en compte avec l'amour;
Et chassant la vague espérance,
Les vœux, les rêves séducteurs,
Dont je berçais mon indolence,
Ne plus attendre les faveurs,
Le doux sourire d'indulgence,
Qu'un heureux reste d'indolence
Assure encor à nos erreurs.
Se peut-il bien? Quoi! sur ma tête
Déja six lustres ont roulé!
J'en doute encore; et tout troublé,
Mon cœur en vain se le répète!
Comme un lilas, cher au printemps,
Qui sur une eau, que rien n'arrête,
Voit, sécoués par la tempête,
Ses bouquets fuir avant leur temps,
Le front penché sur l'onde pure
Où se reflétait sa beauté,
Semble, poussant un sourd murmure,
Demander compte à la nature
De sa précoce nudité:
Tel, dans leur fuite vagabonde,
Des ans passés je suis le cours,
Et de mon cœur sentant toujours

Bouillonner la sève féconde,
Je ne puis croire, hélas! que l'onde
Ait emporté mes plus beaux jours!...
Il est trop vrai!... De la jeunesse
A l'horizon l'astre s'abaisse
Sous les flots de l'éternité;
Mon printemps meurt, et de ma vie
La rose s'ouvre, épanouie,
Aux rayons du brûlant été.

III.

Je savais, j'avais lu sans doute,
Qu'ici-bas nos printemps sont courts;
Que le temps met vite en déroute
La jeunesse avec les amours;
Et, plongé dans mon apathie,
J'ai souvent répété les vers
Qu'à nos maîtres dans l'harmonie
Sur ce thème, en rhythmes divers,
Inspira la mélancolie.
Mais ces notes, qu'en soupirant
Tant de lyres ont fait entendre,
Je les chantais, comme l'enfant
Chante un vieux air, sans le comprendre;
Comme la cloche à tous moments,
Au sommet des saintes demeures,
Fait dans l'air résonner les heures,
Sans connaître le prix du temps;
Et ces vers, dont ma lèvre oiseuse,

Pour leur cadence harmonieuse,
Aimait à murmurer les mots,
Effleuraient mon ame engourdie,
Sans que jamais leur mélodie
Eût en moi réveillé d'échos.
Vieux refrains de la poésie,
Thème usé, stériles accords,
Formes vaines, pour moi sans vie,
A ma vue enfin éclaircie,
Désormais vous aurez un corps!
Oui, la jeunesse est une plante,
Verte au matin, jaune le soir,
Un éclair que la nuit enfante,
Et reprend sans qu'on l'ait pu voir;
Oui, le cercle de nos années,
Emporté par les destinées,
Ne fuit pas moins prompt devant nous,
Que ne fuit le cerceau docile,
Quand l'enfant, de son bras agile,
Devant lui le chasse à grands coups.
C'en est fait! le temps, sans emblême,
Devant moi s'est montré lui-même,
Et son spectre décoloré
A dressé sa tête flétrie
Sous les roses dont le génie
A mes yeux l'avait entouré.

IV.

Hélas! du passé si rapide

Ai-je au moins su cueillir la fleur?
Non! sans germer pour le bonheur,
Elle est tombée en graine aride.
Pareil au lâche moissonneur,
Qui dort couché parmi les gerbes,
J'ai vu mes blés monter superbes,
Sans les couper dans leur primeur;
Ou plutôt, trop prompt à poursuivre
Les vains fantômes de mon cœur,
Essayant de tout sans rien suivre,
J'ai laissé fuir l'instant de vivre,
Voulant vivre avec trop d'ardeur.
Si maintenant sur ma carrière
Je jette un regard attristé,
Que vois-je au loin sur la poussière
Où mon char s'est précipité? —

. . . .

. . . .

Rien qu'un espace monotone,
Un horizon stérile, obscur;
Triste lointain d'un ciel d'automne,
Sans eau, sans soleil, sans azur;
Mer de sable, désert de cendres,
Où court le vent des passions,
Comme au hasard les Aquilons
Errent sans trouver où se prendre.
Nuls mouvements déterminés;
Mais une vague inquiétude,
S'agitant dans la solitude
Sur des rêves désordonnés;

Des projets morts avant de naître ;
De vains pensers, sans souvenir;
Des vœux semés sur un peut-être,
Qui, loin volant dans l'avenir,
N'ont pas trouvé terre où fleurir;
Des maux cruels, mais dans l'enfance,
Quand, trop jeune pour les sentir,
Je n'en pouvais faire sortir
Le fruit d'or de l'expérience ;
Depuis, des maux sans violence,
Ombres sans nom, spectres sans corps,
Épuisant l'ame en vains efforts;
Des maux d'un jour, faibles sans doute,
Mais qui vous minent goutte à goutte,
Comme l'eau creuse le rocher,
Et font du sort un lit d'ortie,
D'où l'homme, en proie à l'apathie,
Ne sait plus même s'arracher.
J'eus des amis; — mais, ou l'absence
Vint glacer notre jeune ardeur,
Ou, plus souvent, leur ignorance
N'a qu'à moitié compris mon cœur.
J'ai connu l'amour; — mais sa flamme,
Comme un éclair qui brille et fuit,
Un moment n'effleura mon ame
Que pour en épaissir la nuit.
Je n'ai jamais senti le charme
De cet amour tranquille, heureux,
Goûtant sans trouble et sans alarme
Tout ce qu'ont pu rêver ses vœux;

Mais l'amour sombre, ardent, timide,
L'amour stérile d'Ixion,
Entre ses bras pressant le vide
Et n'étreignant que l'aquilon.
J'étais né pour l'indépendance; —
Et, pesant sur ma volonté,
L'implacable nécessité
M'a foulé, dès ma tendre enfance.
Pour la nature et ses beautés
Mon cœur brûlait d'une amour pure,
Et, toujours loin de la nature,
J'ai dû languir dans les cités.
Je chérissais la solitude,
Les plaisirs simples du foyer,
Les entretiens, où, sans étude,
Aux doux rayons de l'habitude
L'esprit nu peut se déployer;
Et comme un gland qui tombe, et roule
Sur le sein d'un lac agité,
Les vents du ciel m'ont emporté
Parmi les vagues de la foule,
Au sein d'un monde éblouissant,
Où les plaisirs sont des tempêtes,
Où la pensée au bruit des fêtes
Fuit et s'envole en gémissant;
Où des êtres nés pour s'entendre,
Qui pour s'aimer, pour se comprendre,
N'auraient besoin que d'un regard,
Passent, s'effleurent au hasard,
Comme sur mer, par un temps sombre,

Les vaisseaux se croisent dans l'ombre,
Sans se voir au sein du brouillard....
Ainsi toujours, ternes et nues,
J'ai vu les heures tour à tour
Se succéder comme les nues
Que sur des plages inconnues
L'air pesant roule sans retour.
J'ai vécu, sentant qu'en mon ame
Affections, pensers, désirs,
Expiraient sans jeter de flamme,
Ou s'exhalaient en vains soupirs;
Et je pleure, en pleurant le rêve
De mon printemps évanoui,
Moins les biens goûtés qu'il m'enlève,
Que ceux dont je n'ai pas joui.

V.

Mais loin d'ici, regrets stériles!
Homme sans nerf, être insensé,
Qui sur la tombe du passé
Sèmes tes plaintes inutiles,
Que diraient ces vieillards débiles,
Vaisseaux brisés qu'un dernier flot
Va sur l'écueil coucher bientôt,
Si, du milieu de ton voyage,
Ils t'entendaient, loin du rivage,
Chanter déja l'hymne de deuil,
Comme un poète en sa démence,
Qui, plein de jours, rime d'avance
L'épitaphe de son cercueil:

Reviens à toi ! — Vents et tempêtes
Ont-ils courbé ton corps tremblant ?
De ton sang paresseux et lent
Sens-tu la sève qui s'arrête ?
Des cheveux qui couvrent ta tête,
Un seul est-il devenu blanc ?
Ah ! sans gémir sur ton aurore,
Que rien ne peut ressusciter,
Songe plutôt à profiter
De ton midi qui brille encore.
Assez le Temps, pour toi trop doux,
T'a laissé, d'une main rebelle,
Jouer, enfant, sur ses genoux
Avec les plumes de son aile ;
Si, las enfin de tes ébats,
Il te rejette sur la terre,
Pourquoi ces pleurs et ces éclats ?
Larmes, clameurs, raison, prière,
Du sourd vieillard n'obtiendront pas
Qu'il te reprenne dans ses bras.
Relève-toi de la poussière
Où tu te roules lâchement :
Debout ! sois homme, et hardiment
Marche en avant dans ta carrière !
Jusques à quand, perdant les jours
Que le présent te donne à vivre,
Dans l'avenir voudras-tu suivre
Un horizon qui fuit toujours ?
N'es-tu pas las de voir la vie,
Comme une fleur sous le cristal,

Dont il dérobe à ton envie
Le parfum frais et virginal?
Attendras-tu que l'existence
Ait, pour combler ton exigence,
Tout aplani, tout disposé,
Comme au bord du fleuve rapide,
Pour le franchir, un loup stupide
Attendrait que l'onde eût passé?
Il est temps de quitter les ombres,
Fantômes d'air, nuages sombres,
Contre lesquels tu t'es heurté,
Et, dédaignant le vent qui passe,
D'entrer corps à corps, face à face,
En lutte avec la vérité. —
L'aube, dis-tu, s'est recachée;
La pomme, mûre en sa prison,
Sans que ta main l'eût détachée,
Tomba morte sur le gazon... —
Eh bien! que l'âge qui commence
T'ouvre une autre ère d'existence!
Le printemps est doux; mais l'été
A ses parfums et sa beauté.
Vivre est un art, une industrie;
Plus ménager de l'avenir,
Apprends enfin à contenir
La passion trop tôt tarie,
A replanter le souvenir,
A raviver, même flétrie,
La frêle tige du plaisir.
Le délicat bouton de rose,

Sans s'être au jour développé,
Mourrait, quand le fer l'a coupé :
Grace à la vierge qui l'arrose,
Il refleurit, dans l'eau trempé.
Plus d'une mer sombre et houleuse,
Avant le soir, calme son sein;
Plus d'une aurore nébuleuse
Fut la mère d'un jour serein.
Qu'à l'espoir donc ton cœur s'éveille !
Même l'amour, si ton œil prompt
Sait voir au fond de sa corbeille,
Que plus d'une rose vermeille
Peut couronner encor ton front.
Si, loin de toi, fuit sans t'entendre
La jeune vierge de quinze ans,
Plus d'une femme aux traits charmants,
Moins novice, en sera plus tendre.
Pour n'avoir pas encor trouvé
Un esprit d'homme, un cœur de femme,
Tels que tes vœux l'avaient rêvé,
De tout lien tu t'es privé,
Et tu t'es muré dans ton ame.
Ne cherche plus de cœurs parfaits,
D'ami complet qui te réponde;
Vois les humains comme ils sont faits,
Et sache au mot prendre le monde.
Tu te plains que la vie, hélas !
Fut vide au gré de ton envie :
Mais toi, ne demandes-tu pas
Plus que ne peut donner la vie?

Ce sol ingrat à défricher,
L'as-tu bien su dompter par force?
As-tu tiré l'or du rocher,
Cherché la moelle sous l'écorce?
Combien de fois ne vis-tu pas
Quand la mollesse négligente
Te berçait, couché dans ses bras,
Combien de fois ne vis-tu pas,
L'occasion, belle, engageante,
Passer et fuir comme le vent,
Sans que ta main, se soulevant,
Retînt sa robe voltigeante?
Combien de fruits, que le plaisir
Présentait mûrs à ton désir,
L'opinion, spectre farouche,
D'un regard te venant transir,
A-t-elle arrachés de ta bouche
Qui s'entr'ouvrait pour les saisir?
Devant cette ombre méprisée,
Objet de ta propre risée,
Te verra-t-on toujours rougir?
Indépendant par la pensée,
Ne peux-tu l'être pour agir?
Ton but toujours, dès ton enfance,
Fut trop vague ou trop haut placé;
Mais tu connais ton impuissance,
Et le roc où tu t'es froissé;
De la muraille qui t'enferme
Ne cherche plus à fuir encor;
Borne tes vœux, fixe leur terme,

Et vers lui marche d'un pas ferme,
Sans divaguer dans ton essor.
Tu voudrais dans ton vol immense
Tout sentir, tout voir, tout saisir,
Mêler l'amour et la science,
Accoupler l'étude au plaisir;
Tu voudrais d'une gloire illustre
Te construire le monument,
Sans pourtant dédaigner le lustre
Des légers succès du moment.
C'est trop vouloir. — Le fier navire
Qui fend les ondes de la mer,
Laisse, content de son empire,
Le ballon s'égarer dans l'air;
La vague altière, dont l'écume
Frappe le pied des vastes monts,
N'est pas jalouse de la brume
Qui tourbillonne sur leurs fronts. —
A chacun sa route et sa sphère.
Choisis! Au monde veux-tu plaire?
Du monde, esclave obséquieux,
Sers chaque vœu de ton monarque,
Suis sa voile, attache ta barque
A son vaisseau capricieux. —
Veux-tu de lui rang et fortune?
Rampe, agis, courtise, importune,
Asservis-toi pour asservir;
Ou sinon, par la muse austère,
Loin des vils brouillards de la terre,
Sans regrets laisse-toi ravir.

JEAN POLONIUS.

CROMWELL.

Le Protecteur racontait que dans son enfance une femme lui était apparue; elle lui avait annoncé, comme les magiciennes de Macbeth, qu'il serait roi. La conscience de Cromwell lui présenta, lorsqu'il était encore innocent, la vision de la royauté; quand il devint coupable, elle lui en envoya le fantôme....

Mettez à part l'illégalité des mesures de Cromwell, l'usurpation de ce grand homme fut glorieuse. Au-dedans il fit régner l'ordre. Comme beaucoup de despotes il était ami de la justice en tout ce qui ne touchait pas à sa personne, et la justice sert à consoler les peuples de la perte de la liberté. Cromwell, parvenu au pouvoir, fut tolérant en religion et en politique; il fit passer le bill de la liberté de culte et de conscience; il employa des royalistes avoués. Hale, magistrat intègre, zélé partisan des Stuarts, fut placé à la tête de la magistrature. Monck, qui commanda les armées et les flottes du Protecteur, était royaliste: jadis fait prisonnier sur le champ de bataille par les Parlementaires, il s'en souvint lors de la restauration.

Cromwell aimait et protégeait la noblesse anglaise. Cette noblesse ne périt point, comme de nos jours la noblesse française, parce qu'elle ne sépara pas tout-à-fait sa cause de la cause générale, et qu'en même temps la révolution de 1640, entreprise en faveur de la liberté et non de l'égalité, n'était point dirigée contre l'aristocratie...

...Pourtant Cromwell ne fut pas heureux; toute sa



Gravé par Edward Smith

puissance ne put empêcher la vérité de faire entendre sa voix. Quand il descendait en lui-même, il trouvait toujours qu'il avait tué le roi, ou la liberté : il lui fallait opter entre l'un ou l'autre remords... Enfin la famille de Cromwell était pour lui un autre sujet d'angoisse. Il y trouvait, tantôt des républicains et des républicaines qui détestaient sa grandeur, tantôt des royalistes qui lui reprochaient ses crimes. Lady Claypole, sa seconde fille, et sa fille chérie, ne le laissait pas respirer; Richard Cromwell s'était jeté aux pieds de son père pour obtenir la vie de Charles Ier (1). La femme du Protecteur, bien que vaine, portait avec crainte sa fortune; décemment traitée, mais peu aimée de son mari, elle aurait voulu qu'on s'arrangeât avec le souverain légitime. Enfin la mère de Cromwell, qu'il chérissait et respectait, l'avait aussi supplié de sauver le roi; elle tremblait pour les jours de son Olivier. Elle le voulait voir une fois le jour au moins, et si elle entendait l'explosion d'une arme à feu, elle s'écriait : *Mon fils est mort !*

Le vicomte de Chateaubriand.

(1) D'autres historiens ont attribué cette action à l'une des filles du Protecteur. Quoi qu'il en soit, ce trait historique a inspiré à M. Victor Hugo une des scènes les plus touchantes de son drame, et à M. Decaisne un très-beau dessin, que le burin de M. Smith a reproduit avec une admirable fidélité.

REICHENAU (1).

Sur ces monts que couronne une éternelle glace,
Alors qu'enveloppé des brouillards du matin,
Le chasseur, en rampant, suit pas à pas la trace
Que laissa sur le sol le pied du bouquetin,
L'animal inquiet, que son instinct protége,
S'élance d'un seul bond de sa couche de neige
Au sommet d'un rocher glissant;
Mais, plus rapide encor, le plomb poursuit sa proie...
Et sur le roc neigeux le chasseur avec joie
Peut suivre une trace de sang!

Il va l'atteindre... il va... mais, à la crainte unie,
La douleur a prêté sa force à l'agonie;
L'animal se raidit pour un dernier effort...
Un précipice est là qui vainement l'arrête...
Sur le pic opposé, dont il rougit la crête,
Il est allé traîner sa mort.

Chasseur, il faut le suivre... Il faut sur l'autre cime
Gravir péniblement par de lointains détours...
Mais l'œil du montagnard a mesuré l'abîme,
Il saura le franchir au risque de ses jours.

(1) C'est au collége de Reichenau que, pendant son exil en Suisse, en 1795, monseigneur le duc d'Orléans (aujourd'hui le Roi Louis-Philippe) se présenta incognito en qualité de professeur de mathématiques. Ce prince a visité plus tard ce collége. Un beau tableau de M. Roumy a consacré ce souvenir et a inspiré les vers qu'on va lire.

Aux rameaux d'un mélèse, intrépide, il s'élance,
Son corps de tout son poids un instant s'y balance,
Puis, par son élan emporté,
Abandonne l'appui de la branche propice,
Fend l'air... atteint le bord... bondit... chancelle, glisse...
Et retombe précipité.

Et le pâtre, jetant un long cri d'épouvante,
Le regarde bondir, avalanche vivante;
Sur les rochers aigus, d'avance, il a cru voir
Les lambeaux dispersés de sa chair palpitante,
Et, tout penché vers lui, dans une horrible attente,
Jette un second cri, mais d'espoir!...

Et cependant, roulant dans l'affreux précipice,
De ce roc qui l'attend voyez-le s'approcher.
C'est la mort!... C'est la vie; à son angle propice,
De ses bras tout sanglants il vient de s'attacher.
Son chalet reverra le chasseur intrépide;
Mais chaque fois aussi que sa course rapide
Gravira la même hauteur,
Sur l'abîme où la mort réclame en vain sa proie
Il reviendra chercher, dans sa craintive joie,
La volupté de la terreur.

Tel celui que jadis une grande infortune
Avait précipité du haut de sa fortune,
Si de son rang, un jour, il reprend la splendeur,
De ses destins vaincus il se fait une gloire,

Et, du sein du bonheur, il force sa mémoire
    A reculer vers son malheur.

Il est aux maux passés une douceur secrète
Que dans les maux présents on ne comprenait pas;
L'infortune a des jours que notre ame regrette,
Des lieux qu'on a besoin de revoir pas à pas!
Ces lieux que l'on parcourt d'une ame plus légère,
Sont ceux qu'on habita sur la terre étrangère,
    Loin du sol qui nous vit bannir :
Car ce temps de l'exil, où l'ame fut flétrie,
Pour l'homme qui, depuis, a revu sa patrie
    Devient un puissant souvenir.

Surtout s'il a quitté cette terre natale
Quand chaque heure, d'un homme était l'heure fatale;
Quand d'un peuple insensé s'agitait la fureur;
Pour ne point prendre part à ses hideuses fêtes,
Pour ne point applaudir à la chute des têtes
    Dont on saluait la Terreur;

Surtout quand, sous la borne où la France s'achève,
Citoyen qu'ont proscrit des citoyens ingrats,
Pleurant sur leur délire, il a caché le glaive
Que pouvait dans leur sang ensanglanter son bras:
Car, plus juste envers lui, si quelque jour la France
D'un retour désiré lui laissait l'espérance,
    Dans un avenir moins douteux,
Il voulait, repassant par ces mêmes frontières,

atteint d'une phthysie de poumons, et sentant qu'il ne pouvait vaincre l'ennemi qui s'était attaqué à lui, il voulut revoir sa patrie, à laquelle il n'avait point renoncé en devenant Français. Son dernier soupir s'est exhalé sur la terre natale, ses dernières pensées ont été pour la France, théâtre de ses succès, séjour de ses amis les plus chers. Bonington était fort jeune quand il vint à Paris; sa vocation pour les arts était décidée dès son enfance; mais ce ne fut point par la manie enfantine des griffonnages que son goût se manifesta. Les petites scènes qu'il dessinait sans principes annonçaient une haute intelligence; il devinait beaucoup de choses qu'il apprit plus tard; il imitait avec facilité; il savait voir sans qu'un maître eût donné une direction à son esprit.

Quand, après avoir exercé sa main selon les premiers principes enseignés, il sut donner une forme à ses pensées, on put juger de ce qu'il serait un jour. Ses compositions vives et piquantes firent remarquer l'écolier. Les émules de Bonington prévirent qu'il ne se traînerait pas, à la suite d'un professeur, dans un système quel qu'il fût; il n'était pas fait pour imiter un homme, mais pour créer en imitant la nature. A l'âge de seize ans, il avait déja mérité que le chef de l'école, dont il écoutait peu les leçons, lui reprochât son insoumission aux préceptes de la rhétorique pittoresque.

Bonington avait quitté l'ornière, il marchait à ses risques et périls dans des routes qu'il se traçait lui-même en avançant. Il ne pouvait pas plus sentir et exprimer comme Girodet, Guérin, Gérard ou Gros, que Victor Hugo ne peut sentir et exprimer comme l'abbé Delille, Fontanes

ou M. Parceval Grandmaison. Son esprit était indépendant, et les routines le révoltaient; il y échappa en s'éloignant du collége, où le génie est enseigné comme l'art de mettre une figure ensemble, où le rudiment des conventions est sacramentel. Lorsqu'il eut étudié à l'académie le modèle vivant, assez pour dessiner correctement une figure, il déserta.

Ce n'est pas à la reproduction des grands faits de l'histoire que Bonington appliquait son talent; il se bornait à peindre quelques scènes familières et à rendre les effets de la lumière sur une vaste campagne ou sur l'Océan. Né mélancolique, il se sentait ému au spectacle de la mer agitée; et ce qu'il y a de poésie, dans les aspects variés de cet imposant spectacle, animait et colorait vivement ses ouvrages. Les études et les tableaux qu'il fit à l'âge de vingt ans, quand il s'affranchit du joug et qu'il alla sur les côtes de l'ouest se livrer à sa propre imagination, sont très-dignes de l'estime des amateurs. Le coloriste s'y fait reconnaître, non pas à l'exagération des tons ou à cette opposition affectée des ombres et des clairs, devenue obligatoire chez certains artistes qui ont parodié le système anglais, mais à une harmonie, une simplicité pleines de vérité et de goût.

Bonington essaya tous les genres, excepté le genre qu'on appelle historique : ce qu'il se proposait de faire, c'était d'emprunter au moyen âge les sujets d'une suite de tableaux de chevalet où il voulait combiner et faire valoir l'une par l'autre la finesse des Hollandais, la vigueur des Vénitiens et la magie des Anglais. Combien on doit regretter que la mort l'ait frappé avant qu'il ait pu mettre à exécution un pareil projet!

Il composa, dans de petites dimensions, plusieurs sujets empruntés aux temps chevaleresques. Les amateurs français se rappellent ses jolis tableaux d'*Henri IV* et de *François I*^{er}. Un beau dessin de lui, moins connu parce qu'il est entré dans l'album de Mme N. aussitôt qu'il sortit de l'atelier de l'auteur, représente *Amy Robsard et Leicester :* il fit plus tard son *don Quichotte,* dessin qui a toute la solidité et la force d'un tableau à l'huile. C'est cette scène spirituelle, dont toute l'action est dans les yeux du héros de la Manche, que le *Keepsake* publie cette année. L'éditeur a-t-il besoin de justifier son choix?

Bonington réussit également dans la marine, l'architecture, le paysage et l'intérieur. Soit qu'il se jouât avec le pastel, si méprisé depuis Latour, et qu'il aurait pu remettre en crédit; soit qu'il peignît à la gouache, à l'aquarelle ou à l'huile ; soit qu'il maniât la plume ou le crayon lithographiques, il faisait des choses remarquables. La gouache n'était pas trop en honneur en France depuis vingt ans; Mongin n'avait pas eu de dignes successeurs : Bonington ressuscita ce genre, l'associa à l'aquarelle, et produisit cet admirable tableau du *Tombeau de Saint-Omer,* qui peut, par la finesse, la solidité du ton et la vigueur de l'effet, lutter avec les ouvrages les plus fermes de M. Granet. Le beau *Voyage pittoresque* de MM. Taylor, Nodier et de Cailleux, et un recueil particulier publié par notre jeune artiste, attestent sa supériorité comme dessinateur de ruines romantiques. Ce qui ne devait pas manquer d'arriver, arriva : les *Fragments,* où Bonington avait mis toute l'originalité de son talent, n'eurent qu'un médiocre succès ; les amateurs ne comprirent pas ces dessins

délicieux, dont quelques-uns semblent avoir été écrits par Lamartine: l'accueil que leur firent les artistes consolèrent Bonington du mauvais goût du public et de la perte d'argent qu'il éprouvait par le mauvais débit de son ouvrage.

M. Gros, qui, sous un prétexte bien frivole peut-être, avait fermé son atelier à Bonington, lui rendit enfin justice; il le rappela, et, en présence de tous ses élèves, enchantés de ce succès qu'obtenait si tard leur camarade, le loua de son beau talent, que personne n'avait dirigé, et le pria de vouloir bien devenir un des ornements de son école.

Bonington était grand, fortement constitué en apparence, et rien en lui ne pouvait faire soupçonner le phthisique. Une fièvre cérébrale fut le prélude de la maladie dont il est mort dans les bras de quelques amis qu'il s'était faits à Londres par sa douceur et sa bienveillance. Sa figure était du beau type anglais; aucune autre expression que celle de sa mélancolie ne lui prêtait un caractère. Il était bon, affectueux; ses amis doivent le regretter doublement; c'était un homme serviable et dévoué, c'était déjà presque un grand artiste. Il n'avait pas vingt-six ans, et, depuis plus de dix années, il jouissait de beaucoup de réputation parmi ses camarades. Cette renommée d'atelier dont peu d'artistes peuvent se flatter, doit être ajoutée à celle que les dernières expositions ont attachée au nom de Bonington. La nouvelle école de peinture a perdu en lui une de ses gloires: la mort est venue en aide au classique.

A. Jal.

SOUVENIR DE LA SICILE.

Un jour, c'était aux bords où les mers du Midi
Arrosent l'aloès de leur flot attiédi,
Au pied du mont brûlant dont la cendre féconde
Des doux vallons d'Enna fait le jardin du monde;
C'était aux premiers jours de mon précoce été,
Quand le cœur porte en soi son immortalité;
Quand nulle feuille encor, par l'orage jaunie,
N'a tombé sous nos pas de l'arbre de la vie;
Quand chaque battement qui soulève le cœur
Est un immense élan vers un vague bonheur;
Que l'air dans notre sein n'a pas assez de place,
Le jour assez de feux, le ciel assez d'espace,
Et que le cœur, plus fort que ses émotions,
Respire hardiment le vent des passions,
Comme au reveil des flots la voile du navire
Appelle l'ouragan, palpite, et le respire.
Et je ne connaissais de ce monde enchanté
Que le cœur d'une mère et l'œil d'une beauté,
Et j'aimais!... Et l'amour, sans consumer mon ame,
Dans une ame de feu réfléchissait la flamme,
Comme ce mont brûlant que nous voyions fumer,
Embrasait cette mer mais sans la consumer.
Et notre amour était beau comme l'espérance,
Long comme l'avenir, pur comme l'innocence.....

. . . .

Et nous étions assis à l'heure du réveil,
ELLE et moi, seuls devant la mer et le soleil,
Sur les pieds tortueux des châtaigniers sauvages
Qui couronnent l'Etna de leurs derniers feuillages.
Et le jour se levait aussi dans notre cœur,
Long, serein, rayonnant, tout lumière et chaleur;
Les brises qui du pin touchaient les larges faîtes,
Y prenaient une voix et chantaient sur nos têtes;
Par l'aurore attiédis les purs souffles des airs
En vagues de parfum montaient du lit des mers,
Et jusqu'à ces hauteurs apportaient par bouffées
Des flots sur les rochers les clameurs étouffées;
Des chants confus d'oiseaux et des roucoulements,
Des cliquetis d'insecte ou des bourdonnements,
Mille bruits dont partout la solitude est pleine,
Que l'oreille retrouve et perd à chaque haleine,
Témoignages de vie et de félicité,
Qui disaient : « Tout est vie, amour, et volupté ! »
Et je n'entendais rien que ma voix et la sienne,
La sienne, écho vivant qui renvoyait la mienne;
Et ces deux voix d'accord, vibrant à l'unisson,
Se confondaient en une et ne formaient qu'un son !

Et nos yeux descendaient, d'étages en étages,
Des rochers aux forêts, des forêts aux rivages,
Du rivage à la mer, dont l'écume d'abord
D'une frange ondoyante y dessinait le bord,
Puis, étendant sans fin son bleu semé de voiles,
Semblait un second ciel tout blanchissant d'étoiles;
Et les vaisseaux allaient et venaient sur les eaux

Rasant le flot, de l'aile ainsi que des oiseaux;
Et quelques-uns, glissant le long des hautes plages,
Mêlaient leurs mâts tremblants aux arbres des rivages;
Et jusqu'à ces sommets on entendait monter
Les voix des matelots que les flots font chanter;
Et l'horizon voilé dans des vapeurs vermeilles
S'y perdait; et mes yeux, plongés dans ces merveilles,
S'égarant jusqu'au bord de ce miroir si pur,
Remontaient dans le ciel de l'azur à l'azur,
Puis venaient, éblouis, se reposer encore
Dans un regard plus doux que la mer et l'aurore,
Dans les yeux enivrés d'un être ombre du mien,
Où mon délire encor se redoublait du sien.
Et nous étions en paix avec cette nature,
Et nous aimions ces prés, ce ciel, ce doux murmure,
Ces arbres, ces rochers, ces astres, cette mer;
Et toute notre vie était un seul aimer;
Et notre ame, limpide et calme comme l'onde,
Dans la joie et la paix réfléchissait le monde;
Et les traits, concentrés dans ce brillant milieu,
Y formaient une image, et l'image était... Dieu!

. . . .

Oh! qui m'eût dit alors qu'un jour la grande image
De ce Dieu pâlirait sous l'ombre du nuage,
Qu'il faudrait le chercher en moi, comme aujourd'hui,
Et que le désespoir pouvait douter de lui...

. . . .

Tout s'est évanoui!... Mais le souvenir reste
De l'apparition matinale et céleste;
Et, comme ces mortels des temps mystérieux

Que visitaient jadis les envoyés des cieux,
Quand leurs yeux avaient vu la divine lumière,
S'attendaient à la mort et fermaient leur paupière....
Au rayon pâlissant de mon soir obscurci,
Je dis : « J'ai vu mon Dieu! je puis mourir aussi;
« Mais celui dont la vie et l'amour sont l'ouvrage,
« N'a pas fait le miroir pour y briser l'image! »

Alphonse de Lamartine.



Peint par J. Le Prince — *Gravé par R. Corbould*

L'ANE ET LES RELIQUES



Y retrouver un fer pur du sang de ses frères,
Pour l'oser tirer devant eux;

Surtout quand le malheur, vaincu par la constance,
N'a point chez l'étranger mendié l'existence,
Et qu'au monde il laissa l'exemple solennel
D'un prince qui, pliant l'orgueil de sa naissance,
D'écoliers entouré, du doigt montrait la France,
Et des yeux implorait le ciel!...

Alex. Dumas.

DIEPPE.

Arrivé hier d'assez bonne heure à Dieppe, je ne suis allé que ce matin au bord de la mer, et j'ai à peine promené mes regards sur la scène magnifique qu'elle déploie ici : ma fille n'a jamais cherché des coquilles sur ce rivage... J'ai cependant trouvé un accommodement qui plaît à mon imagination, c'est de lui parler à tout moment comme si elle était là, et de ne rien voir, de ne rien éprouver sans le lui transmettre tout de suite par la pensée : « Vois-tu, Marie, « comme il serait agréable de jouer avec tes compagnes « sous ces jolies feuillées de Pavilly.... Plonge tes yeux sur « cette vue de Dieppe et de la mer, du haut de la mon« tagne du Bourdun, qui passe pour un des beaux spec« tacles de la nature, ou bien amuse-toi des narrations « merveilleuses de notre cocher, qui, tout en pressant « ses chevaux, raconte d'une voix enrouée les derniers « exploits du corsaire *Bolivar.* » C'est ainsi que vous allez voyager avec moi jusque sur les côtes reculées où me pousse la manie de voir d'autres pays et d'étudier d'autres mœurs....... Venez donc et ne me quittez plus, car il est huit heures du soir ; la marée commence à se retirer, et déja elle laisse à plusieurs toises derrière elle une bande de noirs fucus, inégale, ondoyante, sinueuse comme la projection irrégulière des dernières vagues, de celles qui ont expiré en flots d'écume audessous de ce grain de sable. Nous nous embarquerons sur la frégate l'*Unité*, capitaine Holden, et c'est elle dont



DIEPPE.

vous voyez flotter d'ici le pavillon noir et bleu. — Ou plutôt, je l'exige, séparons-nous pour cette nuit; la mer est si grosse que les pêcheurs eux-mêmes n'ont pas osé tenter la navigation journalière qui fournit à la subsistance de leur famille. La surface immense est sillonnée partout de bancs élevés et verticaux comme les falaises de la côte, éblouissants de blancheurs comme elles, qui courent, se heurtent, se brisent, montent les unes sur les autres et tombent en rugissant sur la grève. Le vent est contraire et furieux; le goéland, qu'il chasse avec impétuosité, resserre ses longues ailes, comme un marinier habile des voiles qui offrent trop de prise, et abaissant peu à peu sa chute oblique, se laisse rouler jusqu'à terre. Que le ciel me préserve de vous confier aux caprices de ce terrible élément!...

Charles Nodier.

RECONNAISSANCE.

IMITATION D'ADDISON.

QUAND, transporté vers toi du terrestre séjour,
Mon Dieu, sur tes bontés je promène ma vue,
Mon ame, à ce spectacle, étonnée, éperdue,
Tressaille de respect, et de joie, et d'amour.

Oh! comment exprimer cette sublime ardeur
Qu'allument dans mes sens tes bienfaits, ta clémence!
Oh! quels mots suffiront à ma reconnaissance!....
Mais ton œil pénétrant lit au fond de mon cœur.

Tandis que, suspendu dans le sein maternel,
A peine j'existais, germe informe, insensible,
Ton secours protégea ma vie imperceptible:
Les besoins d'un atome occupaient l'Éternel.

A ma débile plainte, à mes cris languissants,
Dieu clément! tu prêtas une oreille empressée:
Tu m'exauçais avant que ma faible pensée
De la prière sût emprunter les accents.

Tes soins me prodiguaient ces dons consolateurs,
Ineffables trésors de ta grace divine;
Mon cœur, encore enfant, ignorait l'origine
D'où jaillissaient pour lui de si douces faveurs.

Insensé, quand j'errais d'un pied précipité
Dans les sentiers glissants, écueils de la jeunesse,
D'une invisible force étayant ma faiblesse,
Ton bras me conduisit à la virilité.

A travers les périls, les travaux, le trépas,
Il versa tes clartés sur mes traces pénibles;
Il me fit éviter les piéges plus terribles
Que le vice de fleurs recouvrait sous mes pas.

Mes jours allaient s'éteindre, usés par mille maux;
A ta voix la santé vint renouer leur trame:
Le crime et le remords avaient flétri mon ame;
Ta grace lui rendit la joie et le repos.

De nectar et de miel ta libérale main
A rempli jusqu'au bord ma coupe fortunée;
Et, comme un tendre ami suivant ma destinée,
Elle m'a revêtu d'un pouvoir plus qu'humain.

Les tyrans m'opprimaient; sur leur tête, à grands cris,
J'appelais ta vengeance et conjurais la foudre:
Tu dis; et je suis libre, et les trônes en poudre
Écrasent les tyrans sous leurs vastes débris.

Jusqu'au dernier soupir, à tout âge, en tous lieux,
Je louerai ta grandeur en bontés si féconde;
Par-delà les tombeaux, au sein d'un autre monde,
Je recommencerai ce sujet glorieux.

Que la nature expire, et que l'astre du jour
S'abîme, dépouillé de chaleur, de lumière ;
Mon ame, survivant à la nature entière,
T'offrira son tribut de louange et d'amour.

Oui, même après les temps, au temps illimité,
J'éleverai vers toi mon hymne solennelle :
O Dieu ! pour célébrer ta clémence immortelle,
C'est encore trop peu que de l'éternité.

JOSEPH ROUGET DE LISLE.





DEUX CÉLÈBRES ARTISTES ÉTRANGERS.

SIR THOMAS LAWRENCE.

«..... Mais il est incorrect, me disait un jour certain « peintre janséniste.—C'est vrai, l'extrême correction n'est « pas son mérite; mais que de qualités à côté de ses défauts! « Vivent ses défauts que rachètent de belles qualités! La « manière de Lawrence était vive, franche, spirituelle; ne « préférez-vous pas cela à l'allure froide de ces hommes qui « ont le génie compassé et la main de plomb? Ses têtes « n'étaient pas toujours dans les plus belles lignes, j'en « conviens; mais elles étaient vivantes. Ce n'était ni du car- « ton ni du bois peint; quelquefois c'étaient seulement des « indications de plans par des touches senties; vues à l'ef- « fet, c'étaient des têtes vraies, parlantes. Le charme de « sa couleur est prodigieux. — Pur *lazzi*. — A la bonne « heure! mais il y a tant de séduction dans ce mensonge, « tant de grace dans cette harmonie trompeuse, qu'il n'est « personne qui ne s'y laisse prendre, excepté peut-être ces « artistes qu'un esprit étroit de rivalité nationale a rendus « injustes envers un homme qu'il ne faut comparer ni à « Titien, ni à Van Dyck, ni à aucun autre, mais qui est « puissamment original et fort. »

Lawrence, dont les arts déploreront long-temps la perte, a laissé des chefs-d'œuvre dans le genre du portrait. Celui qui a joui en France de la plus haute réputation, c'est le portrait du jeune Lambton. Cette tête pensait. Quand l'auteur n'aurait produit que cela, il mériterait encore une grande renommée; il ne peut

y avoir qu'un peintre éminemment distingué qui ait créé ce morceau sublime. C'est aussi un tableau admirable que le portrait du feu duc de Richelieu; esquisse traitée de main de maître, qui ne désarma pas l'envie, mais que les classiques de bonne foi honoraient de leur estime.

Les portraits de femmes de Lawrence sont en général très-remarquables; celui de miss Croker, si bien reproduit par la gravure, est d'une expression et d'un effet qui séduisent. La pose en est gracieuse sans manière, le ton brillant sans exagération. Lawrence, comme ceux de nos peintres dont on a beaucoup loué le goût, parce qu'ils ajustaient leurs modèles en faiseuses de modes, aurait pu arranger coquettement dans la belle chevelure de miss Croker quelque turban oriental; il aurait pu étager les doigts de la jeune fille sur les cinq cordes d'une lyre d'or. Il ne l'a pas voulu, et il faut lui savoir gré d'avoir su être simple et naïf.

Lawrence était en vogue à Londres; tout ce qui avait un nom ou une fortune voulait avoir son portrait par le maître célèbre dont, en France, le mérite fut reconnu hautement le jour où furent distribuées les récompenses acquises aux artistes dont les travaux avaient obtenu le plus de succès à l'exposition du Louvre : le peintre anglais eut la croix d'honneur !....

BONINGTON.

Richard Parkes Bonington naquit à Londres au commencement du siècle; il ne devait pas habiter l'Angleterre, mais il devait y mourir. Depuis quelques mois



Sangster sc.



L'ANE PORTEUR DE RELIQUES.

C'ÉTAIT l'âne du bon La Fontaine; ce pauvre vieil âne avec lequel nous avons tous été élevés; ce respectable moraliste si spirituel, si sensé, si têtu, dont chaque parole est devenue un proverbe, prenant ainsi une place distinguée dans la sagesse des nations.

C'était, dis-je, le même âne échappé à la colère du lion; il était revenu à son ancien métier de porteur de reliques; tout bien pesé, il aimait mieux appartenir à un prêtre qu'à un jardinier, à un bonze qu'à un corroyeur: chacun son goût. Et puis il était devenu raisonnable depuis La Fontaine; on dit même qu'il est tant soit peu sceptique, ayant porté un jour un dictionnaire de Bayle à Voltaire, qui était alors roi à Ferney.

Or le métier de montre-reliques était devenu bien mauvais, bien triste, bien peu glorieux. Le siècle de La Fontaine était le bon temps des reliques. Le grand Roi en portait plein ses poches, Mme de Maintenon en achetait pour Saint-Cyr, Racine les estimait beaucoup, La Fontaine lui-même les embrassait dévotement, tout en traduisant la reine de Navarre et Machiavel; mais les temps étaient changés.

Le régent Philippe, puis le XVIIIe siècle conduit par cet effronté de Diderot, puis Louis XV et ses maîtresses, puis la révolution, avaient passé par-là; la révolution avait tué la foi. Plus de profit à porter des reliques, plus de salutations pour toi, pauvre âne! plus de flatteries,

plus d'encens, et surtout plus d'aumônes riches dans la besace du frère quêteur; ce bon temps est passé.

Cependant, soit oisiveté, soit habitude, soit force d'esprit, soit besoin de vivre, l'âne portait toujours des reliques. Il en était de notre âne comme de ces incorrigibles à habit sale et à vieux rabat, qui se plaisent à braver les cris des petits enfants et la pitié des hommes faits, pourvu que les femmes leur demandent leur bénédiction. Le porte-relique était soutenu par une sainte obstination. Il avait traversé la France, il avait parcouru l'Italie, bonne terre de moinerie et de dévotion, et il n'en était pas plus fier.

Car il se rappelait sans cesse le jour où on appela Martin-bâton, pour lui prouver que ce n'était pas lui, mais les reliques qu'on adorait.

A force de voyager il arriva en Espagne, l'Espagne chargée de clochers, terre bénite de la Sainte-Inquisition. « Voilà des reliques de saint Janvier, Espagnols; voilà le corps de saints Mages, adorez ! » et toute la ville accourt au-devant de l'âne; jeunes filles, vieux prêtres, filles de joie, muletiers, cantatrices, le roi et la reine, le tauréador, le cavalier et le voleur de grand chemin, chacun adore ! Surtout quand l'âne rencontrait sur son chemin l'amant et sa maîtresse; le jeune Espagnol levait son chapeau, la jeune fille se penchait sur l'épaule de son bien-aimé : il y a tant d'adoration et de foi dans les amours jeunes !

—Allons donc, arrivez, venez baiser les reliques, Espagnols; une relique, c'est un bon jouet qui vous remplit de douces espérances, qui vous apporte, éveillé ou endormi, mille rêves riants : c'est un talisman presque oriental avec

lequel vous touchez le ciel et l'enfer, les démons et les anges. Quelle poésie dans les bras desséchés d'un saint martyr! dans les restes précieux d'une sainte vierge! dans un fragment de la vraie croix! *orate pro nobis*, saints et saintes du paradis!

Une relique non profanée est une œuvre de salut pour le pécheur, un port salutaire pour le chrétien égaré, un appui pour le brave, un bouclier pour celui qui fuit, un chant de gloire dans les jours heureux, un chant de consolation dans le deuil. Le Saint marche et prie avec vous, il se venge avec vous, c'est lui qui prend votre stylet et qui frappe dans les défilés de la forêt, c'est lui qui cargue la voile et tient le gouvernail dans les délicieuses aventures de contrebande. C'est lui qui fléchit la jeune Catalane et la force de sourire quand vous lui dites : *Je t'aime, Juana !* Heureux les saints joyeux et braves! saint Nicolas, par exemple; voyez comme il fait sauter le bouchon du vin de France, comme il pousse la mousse au dehors! A ta santé, patron du navire, et demain donne-nous bonne chasse! J'aurai deux cierges pour toi, et deux rubans dorés pour Juana.

Quant à l'âne de La Fontaine, à présent qu'il ne croit plus aux reliques, il marche toujours aussi gravement qu'au temps de La Fontaine. Seulement vous ne lui ôterez pas de la tête que c'est toujours un peu lui que la foule adore! Il a tant vu d'adorations aussi étranges dans son chemin!

Jules Janin.

CRÉDULITÉ D'UNE JEUNE FILLE.

Déja crédule en mon berceau,
Je croyais aux chansons que chantait ma nourrice,
Je croyais à la fée ou méchante ou propice,
A mes secrets trahis par un petit oiseau.
Et je croyais au loup quand je n'étais pas sage;
Je croyais voir aussi, répétant sa chanson,
Le ramoneur tout noir, venant, à son passage,
Pour m'emporter dans sa maison.

Plus crédule quinze ans après,
Car je croyais alors mille fois davantage,
Je croyais aux serments, au silence, au langage,
Et que nos regards seuls trahissaient nos secrets.
Je croyais que l'amour durait comme la vie,
Je croyais que *toujours* devait être éternel,
Je croyais qu'en aimant notre ame était ravie
Comme les anges dans le ciel.

Je croyais tout cela.... j'aimais!
Sa voix si doucement exprimait ses tendresses;
Cette voix me faisait d'incroyables promesses,
Et je n'avais été si crédule jamais.
Il m'a trompée, il ment : je sais tous les mensonges.
Je croyais à son cœur, et je doute du mien.
Les chansons, les serments, les prodiges, les songes,
Hélas! je ne crois plus à rien.

Le comte Jules de Rességuier.

QUELQUES LETTRES

DE MADAME DE STAEL.

A madame Brun (1).

Auxerre, ce 15 juillet 1806.

Comment vous exprimer, ma chère amie, ce que m'a fait éprouver la lecture de votre lettre sur moi? Je suis si loin de mériter ce qu'elle contient, qu'après avoir essayé dans les premières pages à en jouir comme amour-propre, j'ai fini par n'y plus voir qu'une expression poétique de votre amitié pour moi, une image idéale d'une personne toute charmante, qui serait à ce titre vraiment digne de vous; mais après avoir écrit cette lettre, vous êtes obligée de m'aimer toujours, et je la chéris, cette hymne inspirée par votre aveugle bonté, comme un engagement solennel entre vous et moi. Mon Dieu! s'il y avait dans cette France, ma patrie, dans ce pays dont je parle la langue, quelques étincelles de votre foyer, combien je tirerais parti de moi-même! Je sais que j'ai en moi des facultés qui pourraient faire plus que je n'ai fait; mais naître Française avec un caractère étranger, avec les goûts et les habitudes françaises, et les idées et les sentiments du Nord, c'est un contraste qui abîme la vie. Je suis toujours

(1) Madame Brun est auteur d'un ouvrage sur Genève, qui renferme des poésies et des mélanges en prose d'un goût très-remarquable.

ici dans la même situation, voyant mes amis de temps en temps, et les attendant encore plus que je ne les vois; profitant mal de la solitude, parce que je prends de l'opium pour dormir, et que l'opium abîme les nerfs; attendant ce 15 août non comme une espérance, mais du moins comme le jour où je cesserai d'en avoir, et ne sachant rien du tout après cela de mon avenir. Don Pèdre est inquiet du Portugal, et il y a de quoi; si la paix ne se fait pas avec l'Angleterre, c'est sûrement un des premiers coups qui sera porté. On dit toujours que le prince Borghèse sera roi de Suisse, mais ce n'est qu'un on dit jusqu'à présent. Si vous alliez en Italie, je m'y sentirais bien entraînée; sans cela je ne sais, — mais mon ardeur s'est ralentie ; c'est, je crois, parce qu'on *veut* m'y faire aller. Je cherche une jolie parure pour les chères petites; mais pour notre muse *Ida,* je voudrais que vous me donnassiez une idée; il y aurait peut-être à Paris quelque chose qui servirait à ses aimables tableaux. M. de Bonstetten aurait bien tort de croire que je l'oublie, je lui écris en vous écrivant. — Je vous embrasse avec tendresse, avec admiration pour votre talent, avec reconnaissance pour vos brillantes illusions dont je me suis revêtue.

A la même.

Stockholm, ce 28 novembre 1812.

Combien vous êtes aimable pour moi! ma chère amie, et qu'il me serait doux de vous revoir! J'irai à Helsingborg

les premiers jours de mai, si je puis vous y trouver. C'est le meilleur rendez-vous que je puisse vous donner; la mer de vos côtes m'est interdite; mais je parcourrai toute la terre encore libre poûr vous voir. Je le répète cependant; que ne venez-vous ici cet hiver! que sait-on du printemps? — Vous êtes assez bonne pour me demander des détails; je vous en ai donné dans une lettre que le baron d'Oxenstiern a dû vous faire passer; l'avez-vous reçue? Mais c'est causer qui me serait doux. Mais j'ai peur pour vous de moi, tandis que vous, vous pouvez m'écrire tout ce que vous voudrez; ce pays est le plus calme et le plus libre qui reste encore sur le continent; son chef y est aimé à un degré que vous ne pouvez croire (1). — Savez-vous quelque chose de Vienne, et parvient-il des nouvelles de France? Nous ne savons rien que par les papiers. — Vos poésies viennent de m'arriver, et j'en ai lu déja plusieurs que je ne connaissais pas, d'autres que j'ai retrouvées. Vous sentez l'Italie avec un enthousiasme de cœur qui rattache la nature aux grands hommes: si vous aviez écrit dans une langue moins prodigue que l'allemand, en français par exemple, toute l'Europe parlerait de l'abondance de vos idées et de vos sentiments. Je vais prêter votre livre dès que je l'aurai fini. Brinkmann et le général Suchtelen, envoyé de Russie, me le demandent. — Vous auriez ici un agréable cercle. Mais je rêve cet hiver parce que je le désire! Je remets cette lettre à madame Schutz, qui a vraiment un talent très-remarquable. Après Ida je l'ai regardée; c'est tout ce que je puis dire. Accueillez-la

(1) Le roi Charles-Jean, alors prince royal de Suède.

avec bonté, c'est une excellente personne. Ne la reconnaissez-vous pas sous le nom de madame Meyer de Berlin? Elle m'a consolée dans l'île déserte d'Aland, où j'avais à peu près fait naufrage. N'est-ce pas digne de vous de s'être entourée de beaux-arts dans le golfe de Bothnie? — Adieu, chère amie. Il y a bien loin de toutes les manières, d'ici au mois de mai, et qui sait si vous pourrez alors venir? Adieu, adieu. — Écrivez-moi, écrivez-moi : cela me fait tant de bien!

A la même.

Stockholm, ce 30 mars 1813.

Vous êtes bonne d'offrir votre maison à Copenhague. Je serais bien heureuse de vous y voir, mais M. Alquier me fait peur, non comme lui, mais comme ambassadeur de France. Et d'ailleurs, tant que le système continental n'est pas changé, puis-je venir de Suède chez les Danois, moi qui suis attachée au prince royal? Je vous laisse à réfléchir sur tout cela, mais vous ne devez pas douter que vous voir est ce qui peut m'émouvoir de la plus douce manière. Je me croirais un peu rentrée dans ma patrie, si je vous serrais dans mes bras, et cette belle Ida, charmante image de l'Italie! — Vous nė sauriez croire de quel mélange de sentiments mon cœur a été saisi en lisant ce renvoi des Français de Hambourg. Ils n'étaient point faits pour être ainsi détestés; et sans un Corse ils seraient restés ce qu'ils sont, créés pour être le plaisir du monde. Mais

ils ont réduit l'Europe au point de voir dans les Calmouks des libérateurs. Quels singuliers professeurs d'idées libérales que les Cosaques! mais qu'ils soient les bienvenus, s'ils rendent à chaque nation comme à chaque homme son individualité naturelle. — Je vous enverrai dans quelques jours mes *Réflexions sur le suicide*, que j'ai composées dans les dernières années de mon exil ou plutôt de ma prison. Je les ai dédiées au prince royal, moi qui me suis fait proscrire pour ne pas louer Napoléon (1). Vous verrez dans cette dédicace mon opinion sur lui. Il va bientôt partir, et Stockholm sera cruellement ennuyeux alors. — Que ne puis-je aller près de vous? Je l'ai souvent dit, moi qui ai la maladie de l'ennui, je ne l'ai jamais éprouvée dans un lieu où vous étiez. Vous faites vivre l'ame dans une atmosphère où ce vilain ennui ne pénètre jamais. Vous conservez, vous animez le talent, et j'aurais plus besoin de vous que personne : car je ne sais subsister par moi-même. — Adieu, ma noble amie. Écrivez-moi quand même je ne vous écris pas; il vous sied d'être généreuse jusqu'à la magnificence. — Adieu!

(1) Dans son ouvrage *de l'Allemagne*.

LES ESPRITS.

Après un jour de feu que la nature est belle !
Aux charmes d'un beau soir est-il un cœur rebelle ?
La brise, qui se glisse au calice des fleurs,
De son souffle amoureux rafraîchit leurs couleurs.
De longs rayons de pourpre à l'Occident en flamme,
Sont comme des reflets du grand foyer de l'ame :
Ou plutôt l'on dirait, lentement effacés,
Les souvenirs lointains des grands hommes passés.
L'air est calme ; les champs se couvrent de silence,
La moisson onduleuse à peine se balance :
L'hirondelle en fuyant n'effleure plus les eaux ;
On n'entend plus le chant ni le vol des oiseaux ;
Le cygne recourbé dort sous ses ailes blanches ;
Seul, le doux rossignol voltige sur les branches,
Tourné vers l'horizon encor rouge et vermeil,
Il chante ses amours qui n'ont point de sommeil.

C'est alors que le ciel invite aux rêveries,
Alors naissent au cœur les riantes féeries,
Les songes de bonheur, les prestiges divers
Et les enchantements d'un meilleur univers.
Alors, de ce qu'il voit franchissant la barrière,
L'homme à son ame ardente ouvre une autre carrière.
Sa haute intelligence entrevoit d'autres cieux,
Dans les champs du possible où ne vont pas ses yeux.
D'autres créations pour lui peuplent l'espace.

Souvent il croit sentir un léger bruit qui passe,
Que son esprit ému peut à peine saisir,
Comme s'il s'égarait dans un vague desir.
A-t-il cru reconnaître un céleste message,
Qui l'agite en fuyant de son furtif passage?
D'où vient ce trouble intime, heureux même à demi,
Comme lorsque le cœur se souvient d'un ami?
Est-ce qu'une ame errante autour de lui voltige?
Est-ce un monde nouveau dont il voit le prestige?

Peut-être sur la terre, au ciel et dans les airs,
Dans ces vides sans fin que nous croyons déserts,
Peut-être existe-t-il une nature immense,
Où finit le réel, où l'idéal commence,
Qu'habitent des esprits qui n'ont point de trépas.
Quel orgueil peut nier ce qu'il ne comprend pas?
Quelle pensée atteint cette grandeur divine,
Que l'œil n'embrasse point mais que la foi devine?
Dans la prison des sens, l'homme captif d'un jour
Veut borner l'Éternel dans son étroit séjour!
Se connaît-il lui-même? Il sait qu'il n'est qu'une ombre
Qui se perd dans la nuit des mystères sans nombre,
Où le génie humain n'est jamais sans écueil,
Où l'ame par instinct en sait plus que l'orgueil.

N'est-il pas parmi nous des êtres invisibles,
Que nos biens ou nos maux trouvent toujours sensibles;
Qui pour les rendre heureux protégent nos penchants,
Endorment nos douleurs par de magiques chants;

Qui marchent avec nous depuis notre naissance,
Qui font notre bonheur avec reconnaissance;
Et le long de la route où se croisent nos pas,
Nous aident à marcher jusqu'au jour du trepas?...
Ni divins, ni mortels, entre l'homme et les anges,
Une double nature anime leurs phalanges.
Ces esprits tout amour, amis inaperçus,
Se promettent nos jours quand nous sommes conçus.
Ils s'emparent de nous au seuil de l'existence;
Comme ils sont toujours purs, ils n'ont point d'inconstance;
Dans nos plus tristes jours, dans nos jours les plus beaux,
Ils sont à nos côtes jusqu'au lit des tombeaux.

Ce sont eux qui soudain, veillant à sa defense,
Se hâtent d'essuyer les larmes de l'enfance.
Nos premiers jeux si doux sont leurs premiers présents;
Au bonheur, par l'amour, ils guident nos beaux ans.
Ce sont eux qui, rendant nos guerisons plus sûres,
Apportent goutte à goutte un baume à nos blessures.
Vers ce qu'on doit aimer ils conduisent nos pas,
Nous apprennent son nom qu'ils murmurent tout bas;
Et nous parlent toujours avec melancolie
De l'objet adore dont notre ame est remplie.
Eux seuls viennent gemir près des pauvres errants:
Ils repandent la paix sur les traits des mourants;
Et lorsqu'à l'horizon le jour se lève ou tombe,
De ceux qui ne sont plus ils visitent la tombe.

Qui n'a pas entendu, le soir, de faibles voix,
Comme un souffle plaintif des vivants d'autrefois?

Quand des plaisirs rêveurs la nuit amène l'heure,
Qui n'a pas entendu comme quelqu'un qui pleure?
Surtout lorsqu'un orage, en son cours incertain,
Prolonge au fond du ciel son murmure lointain.
Souvent l'homme, aux lueurs du pâle crépuscule,
Écoute un triste accent qui s'avance ou recule.
Est-ce un esprit qui plaint les maux près d'arriver,
Ou l'ami dont le sort doit bientôt nous priver?
Est-ce un esprit qui porte à des ames pensives
De l'ame des absents les secrètes missives?
Il sème l'espérance; et pour tarir les pleurs,
Il met des souvenirs dans le parfum des fleurs;
Car un mot, une fleur, et le parfum lui-même,
Sont pleins de la patrie et de l'objet qu'on aime.

Mais parmi ces esprits soumis à nos desirs,
Il en est qui partout nous cherchent des plaisirs,
Et révèlent en foule à notre ame ravie
Toutes les voluptés qui font aimer la vie.
Ce sont eux qui, la nuit, quand nous nous endormons,
Nous dessinent les traits de ceux que nous aimons;
Ce sont eux, le matin, quand l'aurore s'éveille,
Qui ramènent au cœur les pensers de la veille;
Et quand nous sommes seuls dans un triste séjour,
Les ramènent encore à chaque instant du jour.
On les entend venir dans nos heures paisibles,
Et plus on est ému, plus ils semblent visibles.
Mais surtout loin du bruit, dans un air embaumé,
On les sent quand on aime et lorsqu'on est aimé.
Oh parmi ces esprits si je pouvais renaître!

S'il ne fallait qu'un vœu ; quel charme ! Il est un être
Dont le nom prononcé précipite mon sang,
Et fait battre mon cœur d'un long trouble croissant ;
Un être dont la voix me semble si touchante,
Que je trouve partout, dans tout ce qui m'enchante ;
Un être, qu'en tous lieux, à lui seul réuni,
Je voudrais enlacer d'un bonheur infini !
Si j'étais un esprit, m'attachant à sa trace,
Comme un blanc peuplier qu'un lierre vert embrasse,
Pressant de son beau corps les contours gracieux,
J'irais près de son sein me souvenir des cieux ;
Et, respirant l'amour sur le mobile albâtre,
J'écouterais son cœur sentir, penser et battre.
Sur la terre à ses yeux tout deviendrait riant :
J'irais d'un vol rapide au fond de l'Orient,
Emporté par l'amour, recueillir sur mon aile
Les parfums les plus doux... comme on les trouve en elle ;
Je viendrais les répandre au-devant de ses pas.
J'aurais tous les plaisirs qu'elle ne connaît pas.
J'irais, pour l'entourer d'une heureuse atmosphère,
Enlever leur essence aux fleurs qu'elle préfère.
J'irais à son oreille, aux jours de sa langueur,
Réunir tous les sons qui vont le mieux au cœur.
Son sommeil entendrait toutes les mélodies.
Mes timides ardeurs deviendraient plus hardies.
J'attendrais au passage, esprit reconnaissant,
Les soupirs échappés à son repos naissant.
J'appellerais autour de sa tête charmante
Tous les rêves d'amour que se crée une amante.

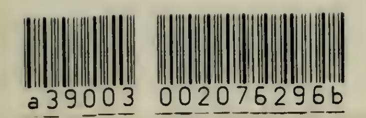
. . . .

L. Belmontet.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES GRAVURES.




a39003 002076296b



